

1832.

# MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

# D'ABRANTÈS,

OU

## SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,

ET LA RESTAURATION.



**TOME DIX-NEUVIÈME.**

Bruxelles,
LOUIS HAUMAN ET COMPe.

1835.

# INTRODUCTION.

Lorsque je me décidai à écrire mes souvenirs sur l'époque de la restauration, je vis d'abord que j'entreprenais une tâche non-seulement difficile, mais d'une difficulté épineuse ; ébranlée par les continuelles tempêtes que le vent des partis contraires soulève depuis 1790, la France, encore malade des violences qu'elle exerça pendant tout ce temps sur elle-même, souffre impatiemment la louange comme le blâme ; car, n'importe les paroles, pro-

férées, elles blessent ou elles irritent, selon qu'elles caressent ou corrigent. Quelque effrayante néanmoins que puisse être cette lutte, je ne reculerai pas devant elle. Je dirai en toute vérité ce que j'ai vu, ce que ma vie elle-même, sans rien demander à d'autres yeux, a dû me faire connaître, ce qu'enfin j'ai appris par mes relations intimes et par celles plus étendues, mais peut-être moins importantes, du monde. La certitude de ne dire que ce qui est, et surtout de ne parler que selon ma conscience lorsque je porte un jugement, devrait me rassurer; et pourtant, je le repète, je ne m'abuse pas sur la difficulté de cette mission. Il est des hommes dont l'ame doit être émue devant des pages dont le seul mérite sera d'être vraies, et de leur offrir comme dans une glace la réflexion de toute une vie dont leur pays peut et doit leur demander un compte sévère. Ces hommes ont été de tous les pouvoirs. Parmi eux, il en est qui n'ont commis que des fautes, mais il en est aussi qui n'ont pas reculé devant des crimes quand ces crimes se sont présentés; — qui même les ont provoqués. Ces hommes-là doivent être naturellement et doublement ennemis de mon livre, parce qu'ils sont en hostilité avec ceux que j'aime, et dont je regarde le talent comme le seul pilote qu'il eût fallu mettre au gouvernail de notre vaisseau en dérive. Quoiqu'il en soit, je parlerai, et avec une égale franchise, de mes affections et de mes antipathies politiques, les unes et les autres n'influeront jamais

sur mes jugemens. Quant à mes affections, il en est qu'on ne peut me reprocher non-seulement d'avoir, mais de manifester; — notre ame renferme quelquefois des sentimens qui, par leur nature élevée, ne doivent jamais être blâmés par un parti contraire; et soi-même on n'est répréhensible que de n'avoir pas assez de fermeté pour les proclamer et les défendre. Mais si la reconnaissance vient encore ajouter à une conviction intime, alors c'est non-seulement *devoir*, mais *justice*.

C'est ainsi que mes affections privées m'attachant à plusieurs personnes de la famille royale, je vois néanmoins les fautes commises par la restauration. Je signalerai ces fautes avec d'autant plus de courage, que je regarde dans ma conscience les Bourbons aujourd'hui existant, comme les auteurs des malheurs arrivés en 1830, et qu'il faut bien du courage à quiconque a du cœur et de l'ame pour parler de fautes à quelqu'un de malheureux. Au reste j'en accuse plutôt qu'eux l'entourage qui les a perdus... — Cette façon de voir que j'apporte dans mes jugemens, est également celle dont je me sers pour juger Napoléon et les siens. Cette manifestation d'opinion, que quelques personnes regarderont peut-être comme double, est plus loyale que bien d'autres, dont la sévérité sans restriction ne fut pas toujours si scrupuleuse et si farouche. S'il en est qui ne me comprennent pas, je n'y aurai nul regret. Ce n'est pas pour eux que j'écris, ce n'est pas pour les habitans du *cachot voûté*, si spi-

rituellement décrit par M. de Châteaubriant, mais bien pour ceux qui comprennent la reconnaissance et un sentiment généreux.

Avec une façon de voir et d'agir telle que je viens de la manifester, je crois pouvoir entreprendre avec assurance la publication de mes souvenirs sur l'époque de la Restauration et des cent-jours, cette autre époque où s'engloutit la brillante couronne de gloire que Napoléon avait conquise et dont nous partagions l'éclat! Sans doute, j'ai beaucoup souffert de cette terrible humiliation, de voir l'étranger dans nos murailles; mais je n'ai pas porté l'iujustice jusqu'à en accuser les Bourbons exclusivement. Napoléon a fait aussi de grandes fautes. Toutes seront examinées sans partialité, et l'entourage des Tuileries aux cent-jours sera tout aussi sévèrement jugé que celui de Louis XVIII et de Charles X, pendant tout le temps de la restauration.

C'est, au reste, une tâche qui est non-seulement difficile, comme je l'ai dit en commençant ce chapitre, mais d'une difficulté qui souvent entrave la marche de l'ouvrage. — Nous sommes comme des malades dont la souffrance la plus douloureuse est toujours la dernière. — Nous voulons accuser les effets sans remonter aux causes. C'est ainsi que la révolution elle-même pouvait répondre à la Restauration qui l'accusait sans cesse: que la nation luttait depuis dix siècles contre le despotisme féodal et la superstition; que, souvent mal dirigée pen-

dant cette longue suite de jours, presque toujours victime, trop rarement secondée par ses rois, la France ne connut toute la grandeur de ses destinées, qu'à la fin du dix-huitième siècle. — Alors elle s'élança dans cet avenir qui lui promettait gloire et bonheur. — C'était dans un pareil moment que ceux qui auraient dû la conduire et s'emparer de la direction de son mouvement ne devaient pas la délaisser! — Sans doute, le malheur de Louis XVI interdit à son égard toute réflexion; mais cependant il est permis après tant de désastres, où lui-même figure comme première victime, de regretter profondément qu'il n'ait pas suivi les conseils de M. Turgot, et qu'il ne se soit pas fait le chef de la révolution pour diriger ce grand événement. Au lieu de cela, il la combattit, et il la combattit à l'ombre d'un mystère qui donne toujours un aspect lâche et craintif à un roi. Mais il fallait, pour remplir une si belle mission, être un autre homme qu'un homme vertueux, et à part quelque instruction tout-à-fait nulle pour un roi, Louis XVI n'était qu'un honnête homme !...

— La Restauration serait bien étonnée, si on lui démontrait que tous ces événemens qu'elle reproche à la France comme autant de crimes irrémissibles, la France n'en est coupable qu'en suivant un exemple et comme exemple traditionnel.

Ce n'est jamais en vain que des crimes se commettent. Il faut que la justice expiatoire ait son cours et frappe à son heure vengeresse. Ainsi donc

je regarde comme un malheur répondant à ceux du siècle passé, tout ce qui a rougi les pages de notre histoire et les a salies de honte. Les neveux n'ont été que des héritiers ressaisissans d'affreux souvenirs, comme devant servir d'exemple, ou tout au moins d'excuse dans de pareils momens. Et certes, lorsqu'une plume ferme et sévère voudra retracer avec énergie le tableau des troubles sanglans de la France au temps des Médecis, des captivités de tout un peuple sous Louis XV (1); enfin lorsqu'on rappellera nos discordes civiles du Languedoc, ne croira-t-on pas lire une révolution contemporaine, ou plutôt un exemple devant lequel l'imitation est bien pâle.

Oui, je ne suis pas trop sévère, en regardant comme premières causes de la révolution, et conséquemment des malheurs qui en furent la suite pour la famille royale, des passions terribles quoique légères, les habitudes de frivolité, cette corruption de mœurs, cette scission complète entre la noblesse et le reste de la nation, cédant tout à coup à la puissance de l'or et vendant ce que souvent elle avait refusé d'accorder à l'amour et à l'honneur! — Mais surtout cette corruption de mœurs, cet oubli total, cette ignorance absolue des choses les plus importantes du gouvernement, que, depuis Henri III jusqu'à Louis XVI, les étrangers nous

(1) 32,000 lettres de cachet sous le ministère du cardinal de Fleury.

reprochent avec tant d'aigreur, notamment Frédéric et Marie-Thérèse! — La Restauration, avec le reproche permanent qu'elle fait à la révolution, oublie, pour ne voir que nos dernières fautes, de contempler l'ensemble des annales de la France.

Il serait de quelque justice néanmoins de considérer les causes de quelques-unes de ces fautes. Louis XIV mourant en laissant l'état endetté de quatre milliards, et le Régent achevant sa ruine avec le système de Law, ne peuvent-ils être accusés de ce malheur? Et puis jamais nous ne songeons à regarder en arrière dans toutes les pages de l'histoire. Il ne faut lire que ce que le préjugé nous indique en y mettant le cinet, et comme Sully, nous est montré comme un homme dont il ne faut pas parler, si ce n'est pour s'incliner devant lui, il nous est défendu de dire qu'il crut pouvoir manquer *en débutant* à tous les engagemens pris sous les règnes précédens, — afin de pouvoir agir dans ses plans de finances. Et plus tard, combien Louis XV n'a-t-il pas laissé accabler la malheureuse France par toutes les iniquités du fisc!

Les proscriptions de Charles IX, celles de son aïeul, *cette fleur de la chevalerie française*, celles plus horribles de Philippe-le-Bel envers les templiers de Philippe-le-Long envers les juifs, toutes les confiscations sous les premiers Capétiens, et que nous retrouvons sous le cardinal de Richelieu pour servir ses passions, tandis que l'échafaud voyait

rouler les têtes de Saint-Mars, de Marillac, de de Thou, de Montmorency... Montmorency excité lui-même à la révolte, et devenant, par son supplice, le légataire du prince de Condé, dont le fils, après avoir reçu cette fortune tâchée de sang (1), appelle en France le roi d'Espagne, se mettant à la solde de la révolte et conduisant au cœur de la France les canons étrangers!... Quelle fut la conduite des ducs de Bouillon! toujours rebelles, factieux, ils se voient admirablement secondés par le héros de leur race, le grand Turenne... Et sans remonter dans l'histoire de notre pays jusqu'au connétable de Bourbon, à Charles-le-Mauvais, à Louis XII, qui conspirait avant d'être roi, nous voyons le fils d'Henri IV, conspirer contre son frère (2). Et comme Henri IV n'avait pas de frère il n'eut à punir qu'un ami dont la déloyauté lui fut aussi douloureuse que si il l'eût été, et il pardonna à une foule de courtisans qui ne conspiraient que pour avoir plus de biens et d'honneurs!... En vérité, lorsque la Restauration se donnait la peine de jeter les yeux sur cette liste de noms qui lui étaient bien connus, ne pouvait-elle pardonner à quelques autres noms qu'elle accusait de défection aux états-généraux, et dont les fils étaient marqués d'un sceau de proscription, et trouvaient la porte

(1) Voyez *Mémoires de Basville*.

(2) Il existe un beau discours de Cambacérès, relativement au trait historique que je viens de citer.

des Tuileries fermées pour eux; tandis que ces noms étaient ceux de bons citoyens, qui pour le pays se crurent autorisés à concourir avec énergie au changement opéré pour le bien général.

— Certes, le droit de propriété, si souvent méconnu pendant tout le temps que la France fut dominée par l'ancienne monarchie, les confiscations et la violation des fortunes, sont suffisamment prouvées dans les fortunes de plus de cent vingt mille protestans qui furent abandonnées au fisc!...

Il existe encore un exemple!... affreux dans ses résultats!.. c'est la Saint-Barthélemy! Les monstres de 92 et de 93 réfoulèrent sur de pauvres et de vertueux prêtres les persécutions sanglantes exercées sur les religionnaires (1)!... Deux cent

(1) Mézerai, le plus véridique de nos historiens, rapporte les détails avec une vérité qui fait frémir!

Durant ce temps, dit-il (en 7 jours), il fut tué plus de cinq mille personnes de diverses sortes de mort, et plusieurs de plus d'une sorte, entre autres cinq ou six cents gentilshommes. On n'épargna ni les vieillards, ni les femmes *grosses, ni les enfans!...* Les uns furent poignardés, les autres tués à coups d'épée, de hallebarde, d'arquebuse ou de pistolet. D'autres aussi précipités par les fenêtres, plusieurs traînés dans l'eau et plusieurs assommés à coups de croc ou de maillet. Il s'en était sauvé sept à huit cents dans les prisons espérant y trouver un asyle sous les ailes de la justice, mais les capitaines destinés pour le massacre se les faisaient amener sur une planche, près de la vallée de *Misère* (ce qui fait aujourd'hui partie du quai de la Mégisserie), où ils les assommaient à coups de maillet et puis les jetaient dans la rivière. Un boucher, étant allé mardi au Louvre, se vanta

vingt ans séparent les deux crimes!... le massacre du 24 août 1572; de celui du 2 septembre 1792; et cependant ce temps n'a pas suffi pour détruire dans le cœur du peuple toute volonté de se venger

AU ROI d'en avoir tué pour sa part cent cinquante, et un tireur d'or a dit souvent, en montrant son bras, qu'il en avait expédié pour sa part quatre cents!... Ceux qui étaient logés dans le Louvre ne furent pas épargnés; après qu'on les eut désarmés et chassés des chambres où ils couchaient, on les égorgea TOUS les uns après les autres, ET ON EXPOSA LEURS CORPS TOUT NUS A LA PORTE DU LOUVRE; LA REINE-MÈRE ÉTAIT A UNE FENÊTRE ET SE REPAISSAIT DE CE SPECTACLE. » Ce déluge de sang enveloppa aussi bon nombre de catholiques qui furent dépêchés par ordre des puissances souveraines, ou à l'instigation de quelques particuliers. C'était être huguénot que d'avoir de l'argent ou des charges enviées, ou des ennemis vindicatifs, ou des héritiers affamés. — Lorsque l'amiral Coligny fut massacré, on jeta son corps dans la rue; le duc de Guise, qui était en bas, essuya le sang qui lui couvrait le visage pour le reconnaître; après cela un Italien lui coupa la tête et la porta A LA REINE-MÈRE. La populace s'acharna furieusement sur le malheureux tronc... — Elle lui coupa premièrement les mains... puis le laissa sur un tas de fumier; ensuite elle le reprit, et trois jours durant elle le traîna dans les boues, sur le bord de la rivière et enfin à Monfaucon. Là, elle le pendit par les pieds à une chaîne de fer et alluma du feu dessous, dont il fut à demi grillé. Le mardi, troisième jour des massacres, après avoir ouï sollennellement la messe pour remercier Dieu de la grande victoire remportée sur l'hérésie, et commander de fabriquer des médailles pour en conserver la mémoire. Il (Charles IX) alla tenir l'autel de justice au parlement, où il avoua toute l'action. Quelques jours après il envoya ordre à cette compagnie d'employer l'autorité des lois pour LA JUSTIFIER!... Et pour

quand il se croit offensé, et d'envelopper alors, dans la proscription qu'il prononce, les innocens comme les coupables; voilà ce que nous avons vu. Mais ce que des hommes plus éclairés devaient voir aussi; c'est qu'il ne fallait pas prolonger l'anathême, ni l'étendre sur toute la nation. Il fallait d'abord l'oubli et le pardon d'un de ces paroxismes fiévreux, que Dieu permet, dans les mystères de sa sagesse infinie, et que les peuples éprouvent dans le cours de leur vie politique. Il fallait travailler à en effacer le souvenir et non pas à le perpétuer. Il fallait laver la tache de sang et non pas la rendre ineffaçable... Ce n'est pas là la morale de l'Évangile, c'est encore moins celle d'une sainte politique.

En mettant ainsi en regard les malheurs passés et ceux du siècle, je ne prétends pas excuser les horreurs de la révolution. Hélas! j'ai moi-même gémi sous ses coups et porté le deuil sous ses bourreaux! J'ai pleuré, quoique enfant, sur des malheurs domestiques dans ces temps désastreux, où les larmes du désespoir ne se séchaient que sur des joues enflammées d'indignation... et, aujour-

cela de travailler à faire le procès à l'amiral et à ses complices! *ce à quoi ils obéirent aveuglément.* Deux mois de suite cette horrible tempête couvrit toute la France, plus ou moins sanglante, selon la disposition des pays et des gouvernans. — Elle fut fort cruelle à Meaux, à Troyes, à Orléans, à Nevers, à Lyon, a Toulouse, à Bordeaux, à Rouen, et fit périr plus de vingt-cinq mille personnes. A Toulouse, ils pendirent cinq conseillers au parlement en robe rouge à un orme dans la cour du palais.

d'hui même encore, les deux êtres qui réunissent les affections les plus profondes de mon cœur et tout mon respect, ont été frappés au cœur par la hache impie?... Oh! je n'excuse rien!... mais le souvenir qui vit en moi devait mourir dans la pensée réfléchie de la Restauration : elle ne devait voir dans les événemens malheureux de la révolution qu'un de ces paroxismes fiévreux qui agitent l'ame des peuples; elle devait l'en guérir, en prévenir le retour, et ne pas entretenir incessamment le peuple de ce qu'il avait fait pour lui prouver ce qu'il pouvait faire; elle devait juger sainement et sans passions haineuses. On exige bien d'un magistrat qu'il abandonne ses affections de famille, ses sentimens intimes aussitôt qu'il monte sur son tribunal; car, dit la loi, *l'une des parties fût-elle votre sang, vous devez m'appliquer d'après votre conscience et non d'après votre ame!...*

Ici, le juge est un roi!... Les parties : c'est son peuple, d'une part; de l'autre, c'est sa famille, des amis, des serviteurs fidèles, éprouvés, blanchis à côté de lui dans ses années d'exil... Et maintenant le roi-juge, en se plaçant à son tribunal, dont un trône est le siége, dont un royaume est le parquet, dont le monde est l'auditoire; le roi-juge devait se dépouiller de toute affection personnelle et de toute partialité; en agissant autrement, en rendant, à ce qu'il croyait, à chacun la justice, il blessa tous les cœurs, froissa tous les esprits, et rappela toutes les vengeances!... il fallait ne voir,

encore une fois, dans les horreurs récentes, dans ce sang à peine séché sur nos places publiques; dans l'incendie encore fumant de nos châteaux, que les mouvemens inévitables d'un peuple *habituellement* en révolution; il fallait que le juge renvoyât les parties hors de cause, et que le voile d'un entier oubli enveloppât ces malheurs récens, dont les plaies saignaient encore peut-être, mais qui ne pouvaient que s'envenimer au souffle d'une pitié mal entendue. Voilà ce que j'ai voulu montrer. C'est un des chemins par lesquels la Restauration est retournée au pays de l'exil; c'est par ces fautes qu'elle a ramené sur sa tête tous les malheurs de la proscription, mais aussi qu'elle a tout remis en question dans notre France !... En séparant, *par le fait*, les intérêts de ceux du pays, la Restauration a fini par s'en isoler tout-à-fait, et 1830 est arrivé !..,

Il est pour moi deux choses distinctes... c'est la Restauration et la famille royale. Au premier regard jeté sur elles deux, elles ne paraissent former qu'un corps ; et, dans le fait, elles tiennent l'une à l'autre, mais, quoiqu'il y ait unité, il y a cependant *séparation*... et la preuve, c'est que l'une a perdu l'autre ; d'abord par sa volonté de représailles et de vengeance, mal conçue, mal dirigée, et encore plus mal exécutée. Il fallait avoir la force pour se venger. Autrement, on double et le mal et l'offense, et cela sans résultat. Vinrent ensuite les prétentions de cet entourage que j'appelle la Res-

tauration, cet entourage qui venait dire : Je demande cela, parce que mon droit, qui date de 1660, m'en donne la propriété !... Il faut avoir suivi toutes les démarches, toutes les actions de la Restauration en 1814 (1) pour avoir une juste idée du mal qu'elle a fait à la famille royale !... Ce mal s'étendait à tout; il s'attachait jusqu'aux serviteurs de la même cause... Souvent, le salut de l'un d'eux n'était pas rendu par un autre, parce que celui-ci avait émigré un an plus tôt, ou que celui qui saluait avait été chambellan de Napoléon, ou sa femme dame du palais de l'impératrice, ou bien encore tel autre, comme M. de Montmorency, M.

(1) Il a existé un fait de la plus extraordinaire singularité, en 1816 ou fin de 1815. C'était dans l'une des compagnies rouges ; un homme de grand nom, de cœur, d'honneur, jeune, riche, beau, courageux et parfaitement habile à tous les exercices d'un homme de qualité et d'un homme de guerre, est nommé maréchal-des-logis dans cette compagnie rouge et reçoit son brevet du roi, ainsi que cela devait être, mais les brigadiers des quatre compagnies se réunirent pour demander en corps à cette personne de recevoir son brevet d'eux-mêmes, attendu que c'était un droit qu'ils avaient depuis Louis XIV. Le nommé par le roi se demanda alors si la révolution était revenue au lieu de la Restauration ; car décliner le nom du roi au bas d'un brevet lui paraissait bouffon ; mais il connut bientôt que c'était sérieux, et il répondit aussi très-sérieusement qu'il se trouvait bien nommé. Il tint bon et la chose en demeura là. Peu de temps après les compagnies rouges furent supprimées. J'ai toujours pensé que Louis XVIII avait reçu de cette histoire une impression fâcheuse pour sa maison militaire, et qu'il y vit un germe plus effrayant que ne l'étaient peut-être les cris révolutionnaires.

de Mortemart, M. d'Aubusson, de ducs qu'ils étaient avaient accepté une couronne de comte dans leurs armes et le signe de la servitude impériale. Le caractère français, ordinairement léger et assez oublieux de sa nature, changea seulement en cette occasion, et devint parfaitement rancunier et même sinistrement vindicatif; il ne se rappela que ce qu'il lui fallait oublier, et mit le reste au néant. C'est ainsi que, parlant sans cesse de la prison de M. de Polignac, qui certes l'avait bien méritée, et de celle de quelques individus plus coupables encore, comme des étrangers, par exemple, qui venaient en France pour assassiner le chef de son choix, et qui, après cela, étaient tout étonnés qu'on les mît à Vincennes ou bien à Pierre Châtel!... On oubliait que sous le cardinal de Fleury il y a eu trente-deux mille lettres de cachet d'expédiées dans ses bureaux (1)!!!...

Je répète encore que je ne prétends rien excuser par l'exemple, et que je ne crois pas qu'il suffise pour autoriser le mal. Mais il fallait l'avoir incessamment devant les yeux pour être indulgent dans cette époque, où l'indulgence était une obligation imposée par la force, comme, dans un autre temps, elle l'est par le cœur. Je répète aussi, pour être bien comprise, que ceux qui conseillèrent les

(1) Les chambellans de l'empereur avaient dans leurs armes le mot latin et une porte pour montrer qu'ils étaient spécialement attachés au palais du souverain.

fautes, ceux qui les mirent aux mains royales comme des armes meurtrières, dont la pointe devait se tourner contre eux-mêmes, ceux-là furent les vrais coupables !

Madame la duchesse d'Angoulême, qu'on se plaisait à nous représenter comme rappelant sans cesse de douloureux souvenirs, ne les conservait que comme une religieuse mémoire ; elle priait au contraire tous les jours pour TOUS les Français !... *Mais elle pleurait, disait-on !...* il manquait au malheur de l'infortunée qu'on lui fît encore un reproche de ses larmes !...

Encore une fois, le jour où la Restauration commença un nouveau règne, au moment où elle contracta un nouveau pacte avec la nation, elle devait, même en souffrant, donner par politique le pardon ou du moins l'oubli apparent des catastrophes récentes qui avaient fait prendre le deuil et verser tant de larmes à la France. En agissant contradictoirement, on a réveillé des haines endormies ; des hommes que la fougue de la jeunesse avait fait errer dans une route qu'ils avaient quittée pour reprendre la bonne voie, furent contraints d'y rentrer, parce qu'ils se virent repousser de la société, au moment où, devenus pères de famille, beaucoup avaient abjuré de fausses maximes et déploraient des jours qu'ils auraient pu mieux employer. Rejetés dans une vie qu'ils ne voulaient pas adopter, marqués, pour ainsi dire, d'un sceau réprobateur comme les *cagots* l'étaient jadis en

Béarn (1), ces hommes devinrent nécessairement les ennemis d'un ordre de choses qui leur déclarait la guerre. Il fallait oublier les injures passées; non-seulement on ne le fit pas, mais on les rappela en en faisant de nouvelles! Voilà une des fautes de la Restauration, et une des fautes commises par l'entourage de la famille royale, bien plus que par elle-même. Ce fut surtout dans l'intérieur des provinces que la chose se fit sentir avec d'autant plus de violence, que le pouvoir délégué à une grande distance de la première puissance, est difficilement bien compris par ceux qui en éprouvent l'inconvénient ou le bienfait... C'est ainsi que, dans plusieurs provinces éloignées, des sous-préfets, des commandans de départemens, firent croire, parce qu'eux-mêmes y croyaient, que la dîme allait être imposée de nouveau, et plusieurs propriétaires de maisons ayant deux poivrières en manière de tourelles, rêvèrent les droits féodaux et le laissèrent d'autant plus croire qu'ils y croyaient. Alors il se fit en peu de semaines un changement si rapide et si terrible qu'on n'y pourrait croire si les cent-jours n'étaient là pour répondre !... Cet effet fut même tellement étrange, dans quelques provinces surtout, que si les cent-jours n'étaient venus pour faire une diversion et

(I) On sait qu'ils portaient *un signe* pour être reconnus. — On leur interdisait l'entrée des églises. — Ils étaient comme les gitanos et les zingaris, mais plus maudits encore.

diriger les esprits vers un but, je puis affirmer qu'il est des lieux où il se serait passé des scènes terribles et peut-être sanglantes ; ce que je dis est fondé sur des faits et non pas sur de simples présomptions (1).

(1) Un préfet qui vit encore, et qui me saura quelque gré, j'espère, de ne le pas nommer, fit le jour de son installation un discours des plus inconvenans en rappelant la conduite de plusieurs personnes de la ville dont un assez grand nombre faisaient partie du conseil de préfecture. L'effet de ce malheureux discours fut immédiat et des plus fâcheux.... Il y avait dans le nombre des personnes signalées, comme je l'ai dit, des conseillers de préfecture qui, autrefois, au moment de la révolution, s'étaient montrés, l'un d'eux surtout, d'une manière assez vive, mais qui depuis avait abjuré ses erreurs et vivait en bon père de famille, honoré autant qu'aimé dans la ville dont il est l'un des principaux habitans et l'un des plus utiles. — Cet homme est d'origine protestante ; mais son arrière-grand-père abjura pour demeurer en France, lors de la révocation de l'édit de Nantes... En se voyant ainsi que plusieurs autres marqué d'une sorte de sceau réprobateur et presque accusé d'être *un chrétien nouveau**. Comme autrefois l'inquisition parlait en Espagne, cet homme se sentit le besoin de répondre à une attaque par une défense, alors commencèrent les récriminations, source éternelle de discorde. — Quelques jours après le discours *préfectural*, le préfet reçut une lettre dans laquelle se trouvaient plusieurs phrases manaçantes, parce qu'elles répondaient à une menace... Mais ce qui est le plus en rapport avec ce que je viens de dire était ce passage de la révocation de l'édit de Nantes.

« *Ceux* ( les protestans) *qui refusent de recevoir le viati-*
» *que, doivent être considérés comme apostats s'ils revien-*

* C'est exactement vrai.

C'est ainsi que des esprits maladroits ont créé de nouvelles difficultés à la Restauration, qui déjà en trouvait de nombreuses en revenant en France appuyée sur le bras de l'étranger... Louis XVIII com-

» *nent en santé. Les hommes condamnés aux galères perpé-*
» *tuelles, les femmes à la prison et à la perte de leurs biens:*
» *en cas de mort leurs biens vendus, leurs cadavres exhu-*
» *més et jetés à la voirie...* » A la suite de cet article et de deux autres, tout aussi forts, l'auteur ajouta cette phrase en adressant sa lettre au préfet :

« Ne nous forcez pas de vous rappeler que la vengeance nous appartenait avant vous !...

La lettre était signée de sept initiales qui étaient celles de sept noms les plus importans de la ville. — Et cependant ces mêmes protestans, qu'un fanatisme aveugle et absurdement impolitique pourchassait aux jours de lumière et de tolérance comme aux siècles de barbarie et de fanatisme ; ces mêmes hommes venaient de donner six ans plus tôt un exemple de modération aux nations catholiques. Lorsque la Suède, en 1809, voulut déposer son roi, elle le fit non-seulement sans ensanglanter cet acte important de la volonté du peuple, mais en y mettant toute la noble modération de la force sûre de son pouvoir. Le souverain fut séparé de la nation, lui et les siens, mais sans qu'une goutte de sang vînt souiller cet événement, sans aucune spoliation. — Non-seulement son patrimoine lui fut conservé, mais une pension convenable à la dignité du prince comme à celle du peuple dont il avait été le chef, lui fut reconnue. Ses serviteurs ne furent marqués d'aucun sceau de réprobation; nul ne fut obligé de fuir, et le souverain lui-même fut constamment respecté jusqu'au moment où il quitta la Suède. C'est une leçon donnée aux peuples ultramontains ; c'est surtout une terrible réponse à faire aux attaques continuellement dirigées contre les protestans. Je sais bien qu'ils peuvent aussi répondre aux protestans que le régicide judiciaire, qui souille à jamais la nation

prenait le besoin d'un nouvel ordre de choses, parce que, après tout, son esprit le lui faisait voir. Madame la duchesse d'Angoulême pardonnait, quoi qu'on ait pu dire, parce qu'elle est un ange chrétien et souffrant. MONSIEUR voulait oublier et pardonner, parce qu'il est essentiellement bon, mais faible; et cela expliquera plus tard sa conduite en 1823 (1); quant à celle des deux princes, je n'en dis rien. M. le duc de Berri a éprouvé les gloires et les douleurs du martyre : s'il a commis quelques fautes, ce martyre l'en absout. Quant au duc d'Angoulême, ses intentions étaient bonnes et en faveur du pays; voilà ce que je peux certifier, et j'en ai la preuve dans ce qu'il fit à l'époque de sa querelle avec le ministère; le duc d'Angoulême était un de ces princes, lorsqu'ils agissent dans leur pleine volonté, qui prouvent qu'ils sont dignes d'être chefs d'une grande nation, parce qu'il était homme de cœur et d'honneur.

La Restauration de 1814 est un des grands événemens de notre histoire. Napoléon la voyait ainsi, et lorsqu'il fut appelé, en 1815, à décider entre lui et les Bourbons, on sait qu'il dit à Lucien :

française, a été emprunté comme exemple à la nation anglaise; mais il faut faire la part des temps, et c'est avec le progrès des lumières qu'il faut juger les deux événemens. On voit quelle route différente avaient prise les deux peuples !

(1) Ce fait, qui est fort peu connu, est un des plus étonnans de la Restauration. Je le ferai connaître dans tous ses détails.

« Les Bourbons conviennent mieux que moi, dans ce moment, à la France. »

Et ce qui prouva que ce mot n'était pas une vaine parole, c'est qu'il fut se livrer à l'Angleterre, comme pour donner une entière et complète sécurité à ses ennemis. Cependant je sais qu'il connaissait toutes les fautes commises par l'entourage de la famille royale. Mais il savait aussi que les puissances étrangères *imposaient, comme condition première*, que l'ancien ministère du roi, c'est-à-dire le ministère de Blacas, ne serait pas admis à son retour dans le gouvernement; cela prouvait en même temps que Napoléon attribuait, ce qui était vrai, les fautes commises, à des causes étrangères à la famille exilée. Voici un fait qu'il a pu connaître par exemple, et qui certes donnait la mesure de ce que nous étions devenus, c'est-à-dire la pâture de quelques affamés qui faisaient *curée* du plus pur de notre bien.

M. de Montesquiou pouvait n'être pas un ministre d'une première habileté, mais il avait des connaissances cependant, et au résumé, il était encore le plus capable de tout le ministère de Louis XVIII en 1814. Mais il était surtout d'une probité sévère, et il souffrait chaque jour davantage, en entendant les accusations sans nombre qui tombaient très-justement sur le ministère du roi, dont, après tout, chaque membre était solidaire de l'autre aux yeux de la nation. Un jour, après avoir recueilli plus de rapports encore qu'à l'ordinaire, il se décida,

avant de parler au roi, à prévenir l'un de ces collègues, et il se rendit chez M. le duc de Blacas. Après lui avoir longuement raconté tout ce qu'il avait appris sur les propos qui circulaient, sur l'odieux que cela répandait sur le ministère, et son intention *formelle* de n'y pas rester, s'il continuait à marcher d'après cette méthode, il attendit une réponse. M. de Bl.... l'avait écouté avec ce calme impassible que nous lui connaissons; il regarda le plafond, la corniche, et après cet examen important, il abaissa ses regards vers la terre, et dit à M. de Montesquiou, en lui montrant un papier qui était sur son bureau :

« Mon cher abbé, on vient de me proposer *dix-huit cent mille francs* pour passer ce traité (1). Jugez si je puis le refuser! vous voyez bien que je ne puis le faire... Ainsi donc ne parlons plus de cela... »

PROH PUDOR!...

Et voilà tout ce qu'en eût M. de Montesquiou!...

Ce fait est à lui seul un argument terrible; je sais bien et je veux bien croire que c'était pour mettre dans les coffres du roi, mais est-il une manière d'impôts plus absurde et plus maladroite?... on avait l'air d'appeler à soi l'argent de la France pour parer aux besoins d'un nouvel exil!...

On aurait tort de croire que les actions des hom-

(1) Du chauffage ou d'éclairage. Je ne sais plus bien lequel des deux.

mes s'isolent et ne produisent qu'un effet local : en admettant cela d'ailleurs explicitement, il faut voir que rien n'est passager en des temps de troubles et de révolutions, rien n'est perdu, et tout s'y entretient et s'y développe dans la conflagration simultanée de mille choses qui viennent aider au développement d'une action, d'un fait, qu'on peut croire inaperçus ou morts dès leur naissance. Il existe une filiation de faits se rattachant les uns aux autres; une propagation d'idées, de pensées, de théories surtout, qui se développe dans cette époque de transition, tout en traversant les années, et même les siècles; tout germe, enfin tout croît et se reproduit avec un résultat. Je l'ai déjà dit, on n'improvise pas une révolution.

Il existe une belle parole de Chamfort qui me rappelle le fait précédent.

« Les courtisans, dit-il, sont des pauvres enrichis par la mendicité. »

Mais en parlant des *courtisans*, il ne faut pas entendre des habitans *des cours* spécialement; je comprends dans ce mot tous ceux qui flattent le pouvoir. Le directoire avait les siens; Robespierre lui-même, ce tigre *musqué*, donnait à baiser sa main souillée de sang!

Il y a cependant cette différence, que j'aimerai mieux être coudoyée par M. le duc de Montmorency, que par mon portier ou mon cordonnier. Il y aura toujours une antichambre là où sera un pou-

voir, et, je le répète, j'aime à le trouver le moins mal habité possible.

Mais, dans aucun pays, auprès d'aucun pouvoir, il ne fut de plus terrible fléau pour la nation, et en même temps pour le souverain, que la foule courtisanière le fut en France en 1814 et 1815 pour la famille Royale... Les ravages qu'elle exerça firent des plaies profondes... Les mêmes voix qui s'élevaient, en 1776, contre M. de Malesherbes, lorsque, avec l'accent de la moquerie, on l'appelait *le ministre patriote*, comme si la *patrie* eût été un mot dont dès-lors on pût rire; ces mêmes voix, transmises à une autre génération avec les mêmes préjugés, semblaient se rire encore des malheurs qui revenaient! Comment ne pas gémir sur un tel aveuglement, lorsqu'après tant d'épreuves, des infortunes sans nom, on se rencontre au même point de départ, et que l'on trouve le livre ouvert à la même page.

Ce fut en 1814 comme en 1792... il y eut un conseil formé de *courtisans*... ce conseil occulte qui avait été la cause de la perte de Louis XVI. Cette funeste manie du mystère dans le gouvernement nous fut inculquée par les Médicis... elles nous l'apportèrent avec la perversité italienne, une étiquette exagérée et une dignité toute théâtrale... De là l'ignorance de ce que veut dire le mot NATION... Il fallut que la chose se vînt amener elle-même autour du palais, en criant d'une voix puissante.

— Je suis la nation!!

Et cependant tout ce qui habitait l'Œil-de-Bœuf, passé le premier moment d'épouvante, railla avec moquerie cette manifestation d'un grand pouvoir, et se rit d'une émeute populaire et passagère ; car, dans ce lieu, on vouait au ridicule tout ce qui avait seulement la volonté de penser.

Nulle part le fléau de la cour n'amena autant de désastres. L'Angleterre eut aussi ses règnes de courtisans, de favoris, qu'elle paya du sang d'un de ses rois, comme nous le fîmes aussi !... de l'exil de ses successeurs, COMME NOUS LE FIMES AUSSI !...

Et néanmoins l'Angleterre fut plus sage que nous : elle reconnut que ces *rois de cour* l'avaient perdue !... elle les proscrivit... Comparez les règnes des trois Georges avec ceux des deux Charles !...

Mais ce fut en vain que l'expérience était là pour parler à Louis XVIII, au moment où Dieu lui redonnait le sceptre et la couronne !... Au lieu d'aller sur les tombes royales de ces victimes d'un faux système, au lieu de demander aux années écoulées les fortes leçons de leurs fautes et de leurs malheurs, il se laissa guider par une sagesse insensée, qui le conduisit par de fausses routes à de nouveaux revers. Il semblait que Dieu eût été chassé de son intelligence !!!

Louis XVI perdit sa couronne presqu'à la fin de son règne par l'effet terrible de l'influence des courtisans. Louis XVIII le ressentit à son début, avec d'autant plus de force, que les courtisans qui l'entouraient ne l'aimaient pas. Il y en avait parmi eux

qui, après avoir souffert tout ce que l'exil et la proscription portent de fruits amers ; ne trouvaient dans leur patrie que misère et solitude. La cour, craintive comme le malheur, n'aimait pas les hommes qu'elle retrouvait au pouvoir, mais elle les redoutait et les flattait. Pour y parvenir mieux, elle blessait d'anciens serviteurs, qui bientôt, craignant un second exil, qu'au reste ils amenaient sans le prévoir, n'eurent plus qu'une volonté, celle de ne plus y souffrir de la PAUVRETÉ ; et cependant, par une contradiction qui devint funeste à la famille royale, tout ce qui tenait à l'empire et à la révolution était marqué d'un sceau réprobateur !... C'est ainsi que tout était blessé, et qu'aucune partie de cette vaste machine n'était entièrement le bien des Bourbons.

Malet Dupan, qui certes n'était pas l'ennemi de la monarchie, pensait comme moi, et le disait en termes bien plus forts.

« Ce parti, dit-il, compte des hommes qui haïssent la révolution par amour de l'ancien régime » et des abus, qui haïssent la liberté par amour de » l'indolence ; ils regrettent ce temps où la nation » n'influait sur le gouvernement que par des pamphlets et des chansons, et des émeutes ; où la » force de la couronne ne fléchissait que devant des » corps puissans ; où les dignités, les places, les récompenses, abandonnées à des cabales de cour, » étaient devenues, contre l'esprit primitif de la » monarchie, le patrimoine de quelques familles

» et le prix de l'intrigue; où des ministres passa-
» gers traitaient l'état et sa législation comme la
» toile de Pénélope, en s'étudiant à faire et à refaire
» tous les six ans; où les volontés arbitraires de ces
» interprètes du monarque avaient l'efficacité de la
» loi...; où la liberté individuelle n'avait d'autre
» garantie que la douceur du gouvernement ou la
» probité des gens en place... Ceux qui désirent ce
» retour de désordre politique, qui renfermait tous
» les désordres de la monarchie, sans en avoir les
» avantages, ne font autre chose que désirer une
» autre révolution. Replacez la France et le trône
» sur les anciens écueils, et ils y périront une se-
» conde fois et par les mêmes causes. Car aussi
» long-temps que l'autorité du prince ne s'assied
» pas sur le fondement des lois, *du moment que*
» *son armée vient à lui manquer, il reste sans défense*
» *et sans ressources.* »

Ces observations furent écrites par Malet Dupan, en 1791 ! ! !

En lisant ce que je viens de rapporter, ne croit-on pas reconnaître les ennemis de la charte, non-seulement en 1814, mais en 1819 !... On retrouve dans les débris de l'ancienne cour le ver rongeur de la nouvelle, et ce qui peut-être a contribué à amener 1830 ! et pourtant les temps étaient bien différens !... La France était devenue *corps de nation !* elle savait fort bien qu'elle s'en montrerait indigne si elle ne luttait pas avec vigueur contre ces familles qui accouraient pour tout envahir...;

mais combien étaient-elles ensuite ces familles?... Avant la révolution on en comptait à peine dix-huit mille, ce qui comportait cent mille individus ; mais au retour du roi le nombre était doublé, en raison des prétentions absurdes d'une foule de gens qui, jusqu'à présent étaient demeurés inconnus et qui arrivaient avec des chouans, qui l'étaient tout autant... Un homme de beaucoup d'esprit a dit, à ce propos, que les nobles qui revinrent en 1814 étaient de la nature des polypes (1) qui se reproduisent sous les ciseaux qui les coupent. On comprend bien que je ne parle pas ici des noms historiques connus dans nos annales. Je parle de ces hommes, autre fléau de la France, parce qu'ils y apportaient les mêmes prétentions et n'avaient pas les mêmes titres : c'était cette noblesse d'un jour, improvisée dans nos discordes civiles, de ces hommes enfin qui, de chrysalide, s'étaient faits papillons, et criaient vive le roi comme ils avaient crié vive l'empereur, vive la constitution, vive la convention, vive le directoire ; ce qui aurait pu se traduire par un seul mot : vive le pouvoir. Ces mêmes hommes sont de toutes les époques où les troubles civils empêchent de suivre la marche rapide que ces nobles d'un jour impriment à leur allure. Montaigne disait aussi, de son temps : « Et les plus obscures familles sont les plus *idoïnes* à falsification. » Mais dans ces hommes la France ne voyait

(1) M. le comte de Montgaillard.

pas aussi directement une cause de ruine, parce que la cour ne leur laissait prendre aucune influence spéciale sur les événemens qui se passaient. C'était parmi les grands noms qu'il fallait chercher les causes les plus immédiates... C'était dans la faction contraire à la charte, comme à la constitution de 91, qu'il fallait anéantir ce que les hommes d'état habiles et vraiment impartiaux ont regardé comme le malheur de la restauration, avec d'autant plus de raison que ces mêmes hommes avaient servi tous les pouvoirs (1). D'après ce plan que je me suis tracé, c'est une partie essentielle de mon ouvrage que cette faction sappant l'édifice que la royauté légitime relevait en France tandis qu'elle l'entourait pour la défendre. Ainsi donc je la signale en 1789 conférant déjà contre l'abolition du privilége; en 1791, appelant l'étranger sur nos terres. Depuis cette époque fuyant et se cachant

(1) Parmi les beaux noms de l'ancienne noblesse, on se plaît à en retrouver cependant un grand nombre qui ne servirent aucun pouvoir et attendirent dans une position qui, pour beaucoup d'entre eux, n'était pas heureuse, le retour d'une famille à laquelle ils étaient fidèles. Ces noms sont beaux, et je suis heureuse de pouvoir en citer quelques-uns. Le duc de Mouchy, Mathieu de Montmorency, Adrien de Montmorency, M. le duc de Laforce, M. le marquis de Custine, M. le comte Elzéar de Sabran, M. de Crillon, MM. de Comnène, mes oncles, M. de La Trémouille, le duc de Maillé, le duc de Doudeauville, le vicomte de La Rochefoucauld, et plusieurs autres encore dont les noms peuvent augmenter cette liste honorable

dans l'exil au lieu de demeurer, comme des vrais enfans de la France, pour défendre son sol. Plus tard, cette faction, toujours composée des mêmes esprits, vint en 1804 se plier aux volontés de Napoléon, en recevoir des grâces, et se mettre tout-à-fait à sa merci (1). Puis vint 1814, alors cette haine pour les principes libéraux reparut dans toute sa force. Au vingt mars 1815, ils furent les vraies, les seuls conspirateurs contre les Bourbons. Lorsque les cent-jours eurent fourni leur cours, et que 1815 reparut libre de Napoléon, alors cette même faction recommença ses attaques vers le mois de juillet. A dater de ce moment, la marche de cette faction, ou de ce parti, devient tellement prostituée qu'on ne peut s'y méprendre. Bientôt nous vîmes 1816!... 1816 (2), dont les annales sanglantes épouvantent deux fois par les noms et les supplices!! Il y eut dans ce temps-là un moment de vertige que personne n'arrêtait et qui était encore doublé par cette manie d'imiter l'Angleterre dans tout ce qui se faisait... Les insensés! comme si l'Angleterre pouvait être prise pour comparaison. Ah! qu'elle devait se rire de nous! Les An-

(1) On doit bien penser que j'y fais de nombreuses exceptions; j'ai des amis honorables, et des hommes supérieurs dans cette faction que j'appelle la faction de 89, et certes je les aime et je les estime.

(2) Cette terrible année se retrouve, avec tous ses détails, dans le troisième volume de cet ouvrage, qu'elle remplit presque en entier.

glais ! eux dont l'éducation, spécialement dirigée vers la politique, donne toujours des hommes distingués dans l'aristocratie. Cette aristocratie unique en Europe, car elle est en même temps la plus hautaine et la plus populaire ; il y a tout un mystère profond dans l'aristocratie anglaise que les émigrés français n'ont pas plus compris qu'ils n'ont appris à connaître la démocratie de leur pays, contre laquelle il leur fallait lutter ; l'opposition est également en Angleterre un levier immense employé même par l'autorité, mais ce fut encore un de ces mystères de gouvernement qui échappèrent aux exilés de France pour ne leur parvenir que tronqués et plutôt nuisibles alors qu'utiles dans leur application.

Un des malheurs de la Restauration fut de rencontrer sur sa route ces hommes obstinément attachés à leur manière de voir et lui sacrifiant le pays et même le roi, tout en criant : vive *le roi quand même !* leurs traditions étaient là, et comme elles protégeaient leurs intérêts privés, ceux du pays, quelque évidens qu'ils fussent, devinrent nuls devant d'aussi graves motifs. *La ligne droite*, ainsi que l'appelait M. Ferrand, à la chambre des députés, deviendra la route obscure et tortueuse où trébucheront plus tard les hommes qui affectent de la regarder comme la meilleure parce qu'elle les conduit à leur but.

Savez-vous comment je nomme de tels individus ! de faux royalistes !... dépendans eux-mêmes d'une

basse féodalité, qui confondent, non par ignorance, mais par leur volonté déterminée, les excès de la révolution avec son but primitif. Ils se refusèrent à séparer la cause sacrée des victimes généreuses de cette même révolution, de cette souillure de sang et de fange de leurs bourreaux. Ces hommes insensés s'efforcèrent de mettre la Restauration sans cesse dans un état de guerre avec tout ce qui rappelait la révolution en évoquant les fureurs démagogiques et les horreurs de 93, affectant de la confondre avec les principes généreux de tous les défenseurs d'une grande nation dont la liberté devenait un droit divin elle-même... Enfin leur fatale obstination à tout confondre les fit frapper également d'anathème l'esprit constitutionnel et la rage sanguinaire des monstres de 93.

C'était déjà un grand malheur pour la Restauration que cette maladie incurable, cette lèpre invétérée que Dieu lui laissait dans sa colère, il fallait pour la rendre plus mortelle qu'il eût eu en face de lui un autre ennemi de la Restauration moins dangereux sans doute, mais encore trop funeste : c'était le fanatisme révolutionnaire; c'était la démagogie insensée, qui, comprimée pendant les dix années de l'empire, sous le sceptre de Napoléon, se réveillait plus disposée aux ravages, ne fût-ce que pour verser du sang, qu'engagée et décidée à combattre. Cette lutte devait être terrible ! Napoléon avait enchaîné le léviathan révolutionnaire, car il le craignait lui-même; et il eut peur de lui,

lorsqu'en 1815 il fut question de lui demander son secours !...

Dans quel état fut la France pendant ces premières années de la Restauration ? N'était-elle donc plus qu'une terre ingrate, rebelle, vassale de l'étranger, et ne pouvant elle-même se donner des fils qui fussent à la fois des hommes et des citoyens? C'est qu'il faut une force d'ame soutenue par un grand sens, il faut un caractère fort, il ne faut même qu'un caractère, et alors on peut siéger dans le conseil des délibérations où se décident les destinées de la patrie.

J'ai encore à parler d'un troisième obstacle qui s'opposa à l'entière régénération de la France, ce fut le clergé. Son intolérance, son ambition effrénée. Là encore, comme partout, on me citera des exceptions (1) honorables. Il voulut excercer une action dans les affaires humaines, et dès lors nous eûmes une tierce influence dont le résultat fut terrible pour la cause royale ; nous fûmes menacés comme jamais encore nous ne l'avions été. Des prêtres subalternes, ignorans, et dès lors superstitieux, au lieu de préjugés étroits et dignes du douzième siècle, répandirent ce fanatisme qui fit massacrer au pied de la croix des milliers de victimes innocentes pour des différences de dogmes. A l'abri de

(1) En tête desquelles je place M. de Quélen et plusieurs prélats que j'estime et j'honore du fond de mon cœur.

ce fanatisme véritable, un sacerdoce mondain, temporel, se levait et grandissait, comme jadis la puissance papale se leva d'abord dans l'ombre, puis devint un colosse devant lequel l'Europe chrétienne ne parlait qu'à genoux. Ce n'était pas cela que Napoléon, que le grand ouvrier, *qui savait comme on fonde* (1), avait établi dans son empire. Convaincu par lui-même en sa croyance de l'obligation d'avoir une religion, il eut des *prêtres* et pas de *clergé !...* Loin de là, la Restauration ordonne des missions !! Nous sommes égalés, nous, peuples de France, en 1815, aux sauvages à peau rouge des bords de l'Orénoque, ou bien aux nègres de la Cafrerie !

Tels furent les élémens dont se composa ce qu'on appelait le régime de la Restauration. Tour à tour illuminée par le clergé, égarée par de vieux dogmes, intimidée par une liberté dont elle devait être sœur, elle chancela enfin lorsque celle-ci se leva grande et forte et demanda raison d'une voix puissante, d'une si longue suite d'outrages et de services méconnus !! Jamais on ne comprendra que, dans l'espace de vingt-trois années, il n'ait pas pu se former en France une opposition raisonnée à l'action continuellement agissante des gouvernemens qui se sont succédé; il y a dans cette inertie une absence de bon sens

(1) Victor Hugo, dans son immortel chef-d'œuvre, l'*Ode à Napoléon II.*

vraiment remarquable, car la sécurité individuelle, le bien-être général, sont intéressés puissamment dans une aussi grande question. Nous avons bien eu une opposition, mais quelle opposition!! et dans quel sens, bon Dieu!!

Tout s'altère, tout passe, tout s'éteint, tout périt!... Tout! excepté la grande vérité de l'immuabilité des principes du genre humain. Et cependant, quel est de notre temps la vérité qui n'a pas été contestée, le principe qui n'a pas été réfuté violemment par l'esprit insensé des partis! Il y aurait un livre bien triste à faire de tous les maux produits par cette opposition folle et toute impie! Ce serait une entreprise à tenter, quelque amertume que le cœur en dût recevoir, si le résultat de ce travail présentait des exemples utiles. Mais l'expérience est une autre Cassandre dont les avis sont encore plus méconnus que ceux de la princesse troyenne!... Il faut abandonner, quoiqu'à regret, ce projet qui, cependant, doit sourire à toute ame qui s'émeut au nom de patrie.

Pourtant je veux entreprendre de montrer ce que fut la France pendant ces deux époques mémorables, tout à la fois et pour elle et pour l'Europe, qu'on appelle la Restauration et les cent-jours!... Vingt ans se sont seulement écoulés depuis que l'une revint toucher la terre de France et que les autres la fermèrent pour toujours à celui dont elle avait reçu gloire et prospérité... De combien d'événemens ces vingt années ne furent-elles

pas témoins !! mais les choses vont si vite de notre temps qu'à peine en avons-nous gardé le souvenir!... Voilà ce que je veux rappeler. Placée tout en haut du temps écoulé, j'interrogerai de cette hauteur et les hommes et les choses. Étrangère à l'esprit de parti, je serai parfaitement impartiale ainsi que je l'ai annoncé dans les premières pages de cette introduction ; mais cette impartialité elle-même me fera souvent proférer des paroles sévères. J'aime la France, je suis une vraie fille des Gaules... J'aime la France, je souhaite sa gloire et peut-être encore plus son bonheur. Je l'ai longtemps attendu. J'ai fait des vœux pour voir remplir cet espoir, et je serai sévèrement juste envers ces hommes qui ont causé son malheur quand ils pouvaient la rendre heureuse.

Ce n'est pas d'avoir été précipitée violemment d'une des plus éminentes positions que je regrette, mais d'avoir vu dépouiller la nation de ses plus beaux priviléges, de ses droits!...

Dans la ferveur de ma résolution, et tout en convenant avec moi-même de la vérité et de la justice de mes intentions, peut-être n'ai-je pas su mesurer assez mes forces à la grandeur de l'entreprise... Il eût fallu un autre talent que le mien pour traiter une cause aussi importante, et surtout pour lutter avec les ennemis que peut-être je vais exciter contre moi ; mais, forte de la pureté de mes intentions, je poursuivrai ma marche comme la princesse Parizade, sans écouter les

bruits railleurs ou malveillans. Je signalerai toujours avec autant de vérité les ennemis dangereux que la France recèle encore dans son sein, et ils sont encore nombreux ; je saurai discerner ensuite ceux que l'ambition ou l'intérêt, sans mauvais sentimens, ont attirés aux affaires, de ceux qui y furent appelés par la noblesse de leurs sentimens. Ces derniers sont peu nombreux. Je savais bien que les grands caractères étaient rares, mais je ne croyais pas qu'ils le fussent à ce point.

Les caméléons politiques dont je m'occuperai, auront quelque peine peut-être à me pardonner d'avoir été les chercher dans l'oubli, où ils veulent se cacher... Mais le moyen pour eux de rester inconnus, lorsque tous les jours un nouveau cri trahit leur voix ! Parmi eux il en est un dont la démarche hasardée et même chancelante (1), dont la voix basse, dont le regard atone semblent dire : *Je ne veux pas arriver avant vous !... parler plus haut que vous ! ni voir de plus loin !...* Celui-là aussi, peut-être, prétendra que je le devais croire, et le laisser dans son repos ; ce repos qui lui est si

(1) L'adroit M.....e en boitant avec grace,
Aux plus dispos peut donner des leçons,
Au front d'airain, au cœur de glace,
Il fit toujours son thême en deux façons,
Dans le parti qui lui paie un salaire,
Avec effort il porte un pied douteux,
L'autre est fixé dans le parti contraire,
Mais c'est le pied dont M.....e est boiteux !

cher !!! et se plaindre de ce que je n'ai pas affecté un respect stupide pour les voiles dont il se couvre... Mais il aurait ri de moi si j'avais agi autrement ; de cette manière il garde encore un prestige.

Ainsi que des femmes contrariées que le jour les surprenne dans un bal, et montre à tous leur visage flétri et leur toilette fanée, il est des individus qui murmureront de la clarté que je ferai luire au-dessus de leurs têtes... Mais le moyen le plus efficace à employer envers un méchant est de le réduire à l'impuissance, cela vaut mieux que de lui livrer un combat, où quelquefois il succombe, sans profit pour le bien et pour l'exemple. Il y a bien plus de charité chrétienne à museler un furieux qu'il n'y a d'équité d'ailleurs à lui casser la tête d'un coup de pistolet... et puis Dieu ne charge personne de sa vengeance... Il faut se contenter de dépouiller le méchant de sa robe d'apparat et de neutraliser son venin, ainsi qu'on le fait au serpent en lui brisant les dents.

Souvent pour démontrer en une matière il n'y a qu'à *montrer*.

Mais ici, dans le livre que je vais écrire, il me faudra non-seulement invoquer l'autorité d'un homme ou d'un livre ; mais, plus souvent encore, j'invoquerai les *faits*. Pour les récuser, il faut se répudier soi-même. Le passé nous sera secours pour le présent et peut-être leçon pour l'avenir ! Je saurai me mettre en garde contre une partialité dangereuse dans une route où je rencontrerai deux

intérêts toujours si opposés l'un à l'autre !... Celui que nous avons perdu dans la tempête, qui mourut au-delà des mers sur son rocher de feu, et qui mérita le nom de martyr, ne me fera pas, malgré mon dévouement à sa mémoire, être injuste envers lui-même, au point de ne pas reconnaître ses fautes; pour avoir le droit de le louer en toute vérité, je proclamerai, avec la même franchise, ses fautes et leurs conséquences. Je sais qu'en agissant ainsi je serai blâmée des adorateurs sans mesure de Napoléon, que je crois cependant louer plus dignement en le faisant avec vérité. Sa nature était grande et magnifique, et semblait même échapper à la loi humaine en se repliant sur elle-même dans une gloire lumineuse. Comme nous sommes portés à vénérer tout ce qui est mystérieux, nous le voyons alors comme étant d'une autre nature. Nous n'aimons pas les bornes, nous cherchons l'infini. Cependant cette même nature est humaine et personnelle. La raison finit par parler plus haut que l'enthousiasme, et l'état de l'auréole de gloire de vingt ans de triomphes ne doit pas empêcher l'œil de suivre le héros dans sa triste destinée des cent-jours, à Waterloo !... à Sainte-Hélène !...

# MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

# D'ABRANTÈS.

## CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Louis XVIII. — Son esprit. — L'époque de transition.—Les notables.—Le bureau de MONSIEUR. La Bretagne et la révolte. — La liberté et le trône. — Napoléon, idole de la nation. — Mauvaise route que prend la restauration. — Les *naturels* du pays de cour. — L'honneur royal. — Souvenirs antiques. — Le directoire et Napoléon — Napoléon et Louis XVIII. — *Les républicains rois.* — Bernadotte. — Le bonnet rouge. — La couronne. — Changement de coiffure. — *Or et rubis.* — Le Béarnais ! — Joubert. — Pichegru. — Moreau. — Beurnonville. — Dessoles. — Cause du malheur de la restauration. — Qu'est-ce que la restauration. — Ce n'est pas le roi. — M. de Blacas. — *Le seigneur d'Aulps !* — Le grand guerrier. — Le duc de Tuffière. — *Blacasset.* — *Lisez et croyez.* — *Prenez et mangez.* — Louis XVIII et son livre. — M. d'Avaray. — Encore et toujours M. de Blacas. — Le cœur du grand guerrier mangé en brochette. — La première année de la restauration.

De toutes les révolutions dont les pages de l'histoire nous présentent le tableau, il n'en est au-

cune sans doute de plus importante dans ses effets, de plus désastreuse dans ses résultats, que celle opérée en France en 1814, et que nous appelons encore aujourd'hui LA RESTAURATION. Il fut longtemps difficile de bien comprendre les vrais motifs qui transformèrent ainsi en une cause de ruine d'une nation, ce qu'elle même avait cru voir d'abord comme une raison de salut et de prospérité nouvelle. Trop d'intérêts personnels se mettaient à la traverse et empêchaient d'arriver au sentiment principal qui devait tous les dominer... Celui du pays ! Celui-là fut toujours étouffé sous les passions privées, véritables fléau de la grandeur et du bonheur d'un peuple.

L'esprit ne suffit pas pour gouverner. Louis XVIII en avait un des plus remarquables, il avait même de l'habileté ; mais cet esprit plutôt factice ensuite que réel, et ne s'appuyant que sur une profonde érudition, ainsi que le prouvaient des citations continuelles lorsqu'il parlait, devenait nul devant des événemens qui réclamaient une prompte décision pour être conjurés. Il en était de même de son habileté : il en avait pourtant, et cela est positif; mais tout cela était sur une petite échelle. Habitué à se tenir en garde, si ce n'est à se mettre lui-même en attitude hostile vis-à-vis de son frère et de sa belle-sœur, Louis XVIII, lorsqu'il n'était encore que MONSIEUR, s'essayait à cette guerre d'escarmouches et de petites ruses qu'il mit en œuvre en 1814, aussitôt qu'il fut assuré de la couronne

de France. Cette façon d'agir devait le perdre avec une nation comme la nôtre. Ce fut ce qui arriva ; et je ne crains pas de dire que les malheurs arrivés en 1830 ont une grande partie de leur origine dans les années 1814 et 1815. Elles donnèrent des espérances qui n'amenèrent que des déceptions ; tandis qu'il eût fallu dépasser ces mêmes espérances qui reposaient à bon droit sur la conduite de Monsieur aux États-Généraux lorsqu'il offrit de passer au tiers. Mais, pour parler de ce qu'on appelle la Restauration, il faut nécessairement entrer dans quelques détails qui peuvent paraître stériles, et cependant sans lesquels il est impossible de suivre une marche au milieu du dédale inextricable des événemens du temps.

Aujourd'hui nous sommes à une époque grande et sublime, une époque de transition. Cette époque ouvrait son livre aux derniers jours du dernier siècle, et dans les pages de la préface, Monsieur pouvait y puiser d'utiles instructions, si son vœu eût été véritablement celui de la liberté, car le siècle entraînait avec lui en finissant, toutes ces institutions vieillies et usées, repoussées par le bon sens et réprouvées par l'humanité, et l'ère d'une vie jeune et forte se levait à côté pour la France et le monde, si des mains et une tête capables eussent conduit ce mouvement dont l'importance était de vie ou de mort dans ses résultats. Monsieur parut alors avoir des intentions qui auraient été immenses dans leurs conséquences utiles. Lorsqu'animé par la

volonté de faire le bien, M. Necker voulut modérer l'effervescence générale qui commençait à effrayer sa vertu consciencieuse, et conçut à cet effet la pensée d'une transaction entre les trois ordres, il obtint de Louis XVI le rappel des notables (1788). La position du tiers-état était mauvaise dans une assemblée où les nobles et les privilégiés étaient les dominans. Ce fut alors que Monsieur se montra l'ami du peuple. Son bureau fut le seul qui se proclamât pour la double représentation ; les cinq autres la repoussèrent.

Cette démarche fit un grand effet. Monsieur était après tout l'héritier de la couronne, si le dauphin venait à mourir, et entre le trône et lui, la nation ne voyait qu'un enfant. Il y eut donc une acclamation générale en voyant cette profession de foi qui renversait un mur d'airain élevé jusque-là entre la classe plébéienne et celle à priviléges. Bientôt la joie fut doublée en recevant un gage bien plus positif encore, car il émanait du pouvoir même ; c'était l'édit du conseil sur la double représentation (1), du tiers-état ( 27 décembre 1788 ], une particularité peu connue, c'est que la reine voulut assister à cette séance extraordinaire (2) pour don-

(1) Ce fut la noble conduite de M. Necker qui amena ce résultat passager qui eût été immense dans le bien qu'il eût amené s'il eût subsisté. Le rapport de M. Necker est admirable comme talent et comme sensibilité, qualité singulière dans une œuvre purement politique.

(2) Cette déclaration portait que : Les députés aux états-

ner son approbation aux propositions de M. Necker. Ceux qui accusent cette malheureuse princesse aussi injustement devraient bien connaître les faits qui l'honorent avant de ne parler que des calomnies qui la flétrissent.

La conduite de Monsieur, après cette première démarche, a prouvé qu'il n'était pas de bonne foi, ou qu'il avait agi sans savoir la portée de ce qu'il avait entrepris de faire ; ce qui n'est pas croyable. Toutefois on ne sait que penser lorsqu'on voit Monsieur ne pas s'opposer à la noblesse et à la haute prélature (1), ne pas soutenir les droits donnés par la couronne au tiers-état ; la révolte, car on peut se servir de ce mot, la révolte de la noblesse et du clergé pour s'opposer aux volontés du roi, annonçait tous les malheurs de la France ; ce fut la cloche qui sonna l'heure de l'infortune des Bourbons.

En écrivant l'histoire de la Restauration, en rappelant tous les souvenirs qui s'offrent à la mémoire de cette époque, il serait bien curieux et bien juste en même temps, de faire une sorte

généraux seraient égaux en nombre à ceux du clergé et de la noblesse, et que les trois ordres délibéreraient séparément. La France fut ivre de joie à cette nouvelle !

(1) Le 5 janvier 1789, lorsque la nouvelle de cette déclaration parvint à Rennes, les deux ordres privilégiés demeurèrent assemblés en protestant contre la volonté du roi. On sait les massacres qui suivirent et qui eurent lieu le 26 janvier.

d'appel à tous les événemens qui se pressent en foule autour du tableau de ces premiers jours d'une liberté naissante, dont les pas furent entravés par les cadavres de ses nobles séides, alors purs de tout crime et seulement victimes innocentes de l'arbitraire et du despotisme féodal, qui disputaient un reste de pouvoir avec toute la rage de l'agonie! c'est à nous surtout que ce droit appartiendrait! à nous, religieusement dévoués à la mémoire de Napoléon, qui avons dû supporter au moment de sa chute le double malheur de le voir tomber, et tomber injustement accusé, d'avoir versé le sang français comme un tyran!... Chaque jour, depuis le premier avril, il paraissait dans les journaux des articles incendiaires contre cet homme que la France adorait encore, que l'Europe redoutait au point d'avoir été contrainte de s'armer et de se lever tout entière pour l'accabler et le renverser!... Ce fut une des plus grandes maladresses des Bourbons, sans parler de l'ingénérosité de la chose. Ils auraient dû comprendre que frapper ainsi à coups redoublés sur celui que la France avait regardé vingt ans comme son Dieu (1), et même son idole,

(1) Quand on lit, par exemple, dans la *Biographie des hommes vivans*, pamphlet sans pudeur comme sans vraisemblance des infamies telles que celles-ci :

« La Convention, résolue à se défendre, appela à son se-
» cours les soldats de l'armée révolutionnaire, les bourreaux
» de septembre, les démolisseurs de Lyon et de Toulon;
» enfin tous les BRIGANDS de la révolution!... Il fallait un

c'était être aussi peu politique envers la France qu'envers les souverains qui lui avaient donné le nom de frère; et puis c'était aussi évoquer des fantômes accusateurs qui, venant se ranger autour

» chef à cette horrible armée... Barras désigna Buonaparte !... »

Ne croirait-on pas que les soldats qui, quelques mois plus tard, battaient les plus habiles généraux autrichiens, prussiens et russes, n'étaient que des détrousseurs de grand chemin ? La rage va même à un tel degré de sottise que, plus loin, ils disent que Buonaparte ne fit que très-peu de choses en Italie, où *il prit des combats pour des batailles* * !... Mais ce n'est pas tout, il y a dans la même biographie, ou plutôt le même libelle, une lettre où Napoléon écrit aux proconsuls :

« C'est marchant dans le sang des traîtres, que je vous
» annonce avec joie que vos ordres sont exécutés, et que la
» France est vengée!... *Ni l'âge, ni le sexe* n'ont été épargnés,
» tous ceux qui n'avaient été blessés par le canon républi-
» cain ont été achevés par la baïonnette de *l'égalité et le*
» *glaive de la liberté.*

» Salut et ADMIRATION,

» Brutus BUONAPARTE, citoyen sans-culottes. »

Il y aurait trop à faire si on voulait relever un aussi grossier mensonge. Il est tellement absurde, que je ne puis prendre sur moi de le relever. Je connaissais quelques-uns de ces infâmes pamphlets, mais pas ce dernier. En feuilletant le volume qui le renferme, je l'ai vu, et tout aussitôt j'ai pris tous les renseignemens outre ma conviction et ma profonde connaissance de Napoléon, qui ne cessa jamais de venir chez

* Voir la biographie de *Buonaparte*, dans la Biographie des hommes vivans !...

du trône des Bourbons relevé par la main de l'étranger, soutenu de son épée et de sa lance, levaient leur linceul taché de sang, et montraient à la France des corps français privés de vie par des mains françaises, et non par le boulet de l'ennemi !... Sous quel règne avaient eu lieu ces meurtres ? Sous quel roi vivaient donc les victimes ? Sous un Bourbon cependant, peut-être même le meilleur de tous !... qui fut à son tour frappé de mort, parce qu'il avait été abandonné de cette même noblesse, qui n'invoquait ses priviléges que pour lui résister. Lorsqu'en 1814, le colosse abattu permit aux pygmées de monter sur lui et de lui lancer leurs flèches à piqûres d'épingles, alors nous fûmes contraints d'entendre et de lire les accusations les plus absurdes contre Napoléon, faites par ces mêmes hommes qui étaient eux-mêmes plus coupables que lui peut-être ; mais n'importe,

ma mère, et que j'ai toujours vu exécrant les hommes de la révolution. Il était lié avec Robespierre le jeune, parce que celui-ci ne connaissait qu'imparfaitement son frère, et qu'il était loin de ressembler à Maximilien. Jamais Napoléon ne s'est livré à une furie stupide comme celle qui a dicté cette infâme lettre. Jamais il ne l'eût appelé *Brutus*.

C'est un de ses frères qui, dans un moment de folie de jeunesse, prit ce nom : c'est Lucien. Napoléon, jamais. — Je pourrais demander de quel droit on nourrit ainsi le malheur et la mort ! Mais après avoir répondu comme je l'ai fait, le silence et le mépris sont les armes les plus dignes de ceux qui s'honorent de s'appeler les partisans et les serviteurs dévoués de Napoléon !

chaque jour les nombreux journaux parlaient des flots de sang répandus dans les guerres !... des malheureux frappés par le canon le 13 vendémiaire !... ce 13 vendémiaire qui revenait toutes les fois qu'une accusation avait besoin d'être soutenue...

La Restauration (1) ramena en France une troupe de naturels du pays qui, pendant vingt-cinq ans, en avaient été absens, et revenaient dans leur patrie avec les mêmes principes, les mêmes erreurs, qu'au moment de leur départ ; leur exil n'avait produit aucun bien et ne donna aucun fruit. C'étaient les *privilégiés ;* ils avaient déjà été bien funestes à la cause royale dans la première Révolution ; le malheur ne leur apprit rien, et ils ne gardèrent des premiers événemens que le souvenir nécessaire à une volonté de vengeance. Du reste peu leur importait ce que deviendrait encore le trône dans cette terrible lutte du peuple et de la royauté ; ils en plaisantèrent, comme à Coblentz ils avaient plaisanté sur les premières scènes de la Révolution, qui servaient comme de prologue cependant aux plus sinistres des malheurs pour tout œil qui voyait, toute oreille qui entendait.

(1) En parlant de la Restauration, j'entends le parti de la Restauration, et non pas la famille royale. Toutes les fois que j'aurai à en parler, je désignerai toujours la personne par son nom. Ainsi donc, toutes les fois que je me sers du mot de Restauration, j'entends le *parti*, et non les individus.

*Ils n'ont rien oublié ! ils n'ont rien appris !* dit l'empereur, et ce mot est bien profond !

Ce parti pris par la restauration, d'attaquer Napoléon et de le transformer en un tyran sanguinaire, un homme au cœur cruel, fut, je le répète, une des immenses fautes du parti des Bourbons. Les masses aujourd'hui possèdent un bon sens général qui les empêche de se laisser abuser à l'aide des théories d'une vaine métaphysique. Il faut conclure pour persuader ; les mots sont nuls, les faits sont tout. A force d'entendre accuser la *barbarie*, de *cruauté*, l'homme qu'elle avait si long-temps défié, la France en vint enfin à se demander quels étaient ces actes d'une si grande violence, ces scènes sanglantes, cet arbitraire sans cesse évoqué par la Restauration ? Les guerres étaient là à la vérité pour répondre ; mais les guerres de Louis XIV, celles surtout de François Ier, entreprises insensées, et qu'il conduisait en roi aventurier, jouant la fortune de la France par un coup de lance comme sur un coup de dé ! ruinant son beau royaume, le dépeuplant, faisant mourir des milliers de Français pour une différence de croyance, signant la honte de l'Eglise gallicane dans le plus humiliant des concordats, réniant sa parole, ne s'entourant pour conseillers que d'hommes dépravés, ne donnant ses affections qu'à des femmes perdues !... Eh bien ! ce roi-là, tout mauvais qu'il était, tout en rendant la France pauvre d'argent, veuve de ses plus beaux soutiens, ce roi fut en honneur parce

qu'il était brave et qu'il aimait les batailles; on le croit sur parole, parce qu'il a dit : *Tout est perdu fors l'honneur!* et quelques mois plus tard, cet honneur royal, plus facile à souiller qu'un autre, était en grand péril de n'être plus jamais invoqué, car son maître reniait sa foi et violait un traité!

Charles VIII ne ramenant du fond de l'Italie que les débris de son armée de preux chevaliers et de vaillans hommes d'armes, n'est-il donc pas aussi comptable du sang français qui coula sur une terre étrangère ?... Et Louis XIV, enfin !... pour quelle raison entreprit-il toutes ces guerres qui remplirent les longues années de son règne? Une seule fut juste, et ce fut la dernière; toutes les autres étaient d'invasion chez l'étranger, et la France devint grande et forte parce que des provinces augmentaient son territoire. Turenne, Villars, Condé, Luxembourg, Catinat, servirent le roi conquérant parce que la France aime la guerre et la victoire, et que jamais on n'y reçut le surnom de tyran, pour y livrer bataille et la couvrir de lauriers! Je pourrais même aller loin et montrer que cette même France n'aime pas le repos lorsqu'il lui est imposé aux dépens de sa gloire. Louis XVI fut toujours coupable, aux yeux de la nation, d'avoir laissé humilier le pavillon français après la guerre d'Amérique, lorsque une escadre russe pénétra dans la Méditerranée et que les Prussiens entrèrent à Amsterdam. Brissot dont la politique savait tirer un grand parti de semblables

moyens, dut surtout la victoire momentanée qu'il remporta à celui-ci. qu'il sut employer habilement ; car on se croyait bon Français lorsqu'on voulait voir régner son pays sur l'Europe et même sur le monde entier !

Voilà ce qui fut à Napoléon un si puissant auxiliaire, et ce que la Restauration méconnut entièrement. Elle l'accusa d'avoir fait la guerre, mais c'était le vœu de la France. Comment la noblesse qui formait le conseil de Louis XVIII, n'a-t-elle pas reconnu cette vérité? Comment Monsieur, lui-même, ne l'a-t-il pas comprise? ne se rappelait-il plus que si la nation française se regardait comme la reine des nations du monde sous les rois absolus, cette conviction avait dû prendre une bien plus grande force, lorsqu'elle s'était vue toute maîtresse d'agir et de combattre. La vanité belliqueuse des Français se montrait en 1776 lors de la guerre d'Amérique, sous Louis XVI, lors de la guerre contre les Turcs, et dans toutes les occasions où elle pouvait se manifester. Ce sentiment qui, du reste, n'est pas une illusion, s'était donc fortifié dès que le gouvernement absolu avait été renversé, et que la nation combattait et conquérait par ses œuvres presque personnelles. Cette erreur volontaire ou involontaire est d'autant plus impardonnable à Louis XVIII et à son conseil, qu'en 1792 lorsqu'ils s'éloignèrent de la France, elle était alors dans un paroxysme qui montrait toute l'ivresse de sa joie, de pouvoir enfin combattre pour repousser l'ennemi

de ses frontières et les aller poser chez lui-même ; ce qui eut lieu en effet même avant le temps prescrit pour un tel ouvrage. Ce fut alors que les premiers succès de notre jeune armée révélèrent à des hommes à peine sortis des bancs de l'école, le secret de leur force ; ils se crurent ce qu'en effet ils devinrent depuis, des êtres invincibles ; tout ce que la vaste ambition de Louis XIV avait projeté ou tenté sans succès, parut à ces hommes d'une facile exécution et le fut véritablement ; la nation eut alors de ces momens qui donnent, dans les siècles à venir, de ces lauriers impérissables devant lesquels les nations s'inclinent.

Mais au souvenir de cette gloire dont elle-même était encore si justement orgueilleuse, la France mêlait un sentiment d'irritation haineuse contre les Bourbons. Sans doute, les français avaient vaincu en 1792 et 1793, et l'ennemi repoussé avec perte loin de nos frontières était tombé devant des jeunes hommes qui n'avaient jamais armé un fusil que pour aller à la chasse, et dont le menton imberbe recevait une cicatrice comme un certificat de gloire avant d'avoir perdu l'apparence de celui d'une jeune fille. Mais en s'avançant ainsi de victoire en victoire, la France avait conservé un terrible souvenir ; elle disait de loin aux princes qu'elle avait repoussés et à leurs alliés :

Si vous n'aviez pas appelé l'ennemi dans le cœur de nos provinces ; si vous n'aviez pas refusé assistance à notre jeune et belle liberté, nous vous

aurions défendus ; et si vous n'étiez pas venus vous autres attaquer un peuple libre dans l'exercice de ses droits, nous ne viendrions pas à notre tour porter le fer et le feu dans vos états.

Cette vengeance nationale, cette sorte de rancune, pour ainsi dire, que le Français a nourrie vingt-cinq ans, malgré la gloire dont il fut enivré pendant toutes les guerres de la révolution, était entretenue par tous les gouvernemens qui succédèrent au gouvernement royal. La Révolution sentait avec vérité que la guerre la soutenait et que sans elle, tout était perdu et se changeait en une guerre civile intérieure épouvantable. Le Directoire, malgré son inhabileté en comprit également toute la conséquence, et parlant de *gloire* et *d'honneur*, il sut se faire obéir d'une nation qui veut avant tout de la gloire et des honneurs, mais des honneurs militaires. Aussi les directeurs, malgré la honte de leur gouvernement, la pusillanimité de leurs caractères personnels, se maintinrent pendant cinq ans dans le pouvoir, parce qu'ils parlaient la langue des gens qu'ils gouvernaient, et leur présentaient des conquêtes comme ils les aimaient, c'est-à-dire des états à soumettre, des royaumes à convertir en provinces françaises. C'est ainsi que notre République devint une puissance parmi les puissances, et que le peuple français était comme autrefois celui de Rome, le maître du monde.

Ce fut alors que Napoléon revint de son exil

lointain ; il revint au moment où la victoire seulement retenue par Masséna, semblait abandonner nos drapeaux. Pourquoi ce délire quand on apprit son retour ? C'est que la nation revit avec lui des victoires ; la partie la plus jeune ne jugea que d'après son vœu, l'autre, plus réfléchie mais tout aussi guerrière, comprit que la main de cet homme comprimerait les factions qu'elles-mêmes paralysaient, la bravoure des troupes et l'expérience des généraux, tout alors se rapportait à la guerre ; on ne parlait que de guerre ; on n'élevait un enfant que pour la guerre ; la guerre était la seule chose qui fût le mobile constant des actions de tous. Ce fut dans cet état que Napoléon trouva la France. Comment se serait-elle elle-même méconnue au moment où la fortune lui ramenait son Camille ? Elle se donna à lui par cet *espoir seul*, qu'avec lui elle allait de nouveau devenir la reine des nations dont sa main lui montrait de loin les dépouilles. Les destinées les plus brillantes lui apparurent, et le héros les justifia grandement. La bataille de Marengo fut le premier pacte qu'il signa avec la victoire après son retour dans la patrie ! Saisissant l'esprit national, il porta l'enthousiasme au plus extrême degré en faisant jaillir les prodiges des prodiges, et rajeunissant ainsi ce sentiment exalté d'admiration pour lui-même et de contentement personnel pour la France.

On a prétendu que Napoléon avait surtout prolongé l'état de guerre dans lequel il tenait perpé-

tuellement la France pour en obtenir en échange le sacrifice de toutes les libertés, et la libre dispo- tion pour son ambition de sa population militaire; je ne le pense pas. Il était lui-même ambitieux et conquérant; il avait parfaitement compris l'esprit de la nation qu'il conduisait, et l'avait dirigée, voilà tout. Si les Bourbons avaient eu le même talent et la même connaissance des hommes, si, au lieu de dénigrer continuellement des guerres présentées par eux comme des invasions de brigands, ils eussent déposé une couronne de plus sur le front de la nation victorieuse; si donc, enfin, ils avaient en effet *épousé* nos gloires, ils seraient peut-être encore dans le palais de leurs pères!...

Il est vrai que Napoléon trouva encôre des républicains dans l'armée à son retour d'Egypte. Mais il n'est pas vrai qu'il trouva l'armée *toute républicaine*, comme le dit le maréchal Saint-Cyr. Il y avait des républicains comme Bernadotte, qui mettait alors un bonnet rouge, et, quelques années après, jugeant à propos de changer de coiffure, s'était coiffé d'une couronne, et de roi encore... non pas civique... de ces couronnes de lauriers que la patrie donnait et qui rendaient heureux, non non... une belle couronne royale! en or et en rubis!... Oh! le Béarnais était trop fin pour s'y laisser long-temps tromper. Il y avait aussi des républicains comme Joubert qui traitait avec monsieur d'Azara pour rétablir les Bourbons en France, lorsqu'il fut tué à la bataille de Novi. Il y en avait

encore comme Pichegru, comme Moreau même qui traitait avec ce même Pichegru en 1802, lorsque l'autre était envoyé par Louis XVIII ; comme le général Dessoles, comme le général Carnot même !... comme bien d'autres que je pourrais nommer si j'avais assez de place, ou bien encore le temps ou même la volonté.

L'humeur martiale d'une nation est toujours incompatible avec la liberté ; les Romains en sont un exemple. La discipline militaire, chose indispensable dans une armée, devient funeste quand le chef de cette armée est le chef de l'État ; la subordination et le despotisme militaire exigent une soumission, une déférence qui contrastaient même bizarrement aux jours de la république, avec la licence de l'intérieur du pays. On ne retrouvait cette soumission que pour les lois, tandis qu'à l'armée le dernier lieutenant d'un régiment l'exigeait des hommes de sa compagnie pour sa personne.

Eh bien ! cette domination, demandée, exigée au nom de la discipline, ne trouva, non-seulement jamais d'opposition, mais c'était avec joie même qu'on s'y conformait. J'ai passé plusieurs années de ma vie au milieu de nos camps, dans le moment le plus beau de nos victoires, et je puis affirmer que l'armée fut constamment heureuse du système sous lequel elle vivait. Je l'ai vue plus tard, au milieu des privations, commençant son noviciat de défaites !... souffrant sans murmurer des maux inouïs, mais toutefois sans se plaindre, et surtout

sans se laisser aller à aucun excès d'indiscipline, ne laissant pas même échapper un murmure.

La restauration avait ces moyens tout prêts. Cette même armée était là toute disposée à servir la puissance à laquelle Napoléon la léguait en abdiquant. Il fallait seulement lui tendre la main, lui donner l'accolade, et l'alliance de fraternité d'armes était conclue. Loin de là; on lui a donné les noms de *horde sanguinaire*, *de brigands*, *de misérables aventuriers!* et mille autres épithètes tout aussi absurdes; et cela on ne peut le nier, parce que les journaux du temps sont là pour me donner raison... Napoléon, chef de cette même armée, et traité lui aussi de chef *féroce* et *sanguinaire* (1), devient comme un excommunié devant cette nation qu'il menait à la victoire quelques jours avant. Au milieu même de ses plus cruels revers,... c'est en vain qu'on me montrera quelques articles de journaux commandés par Louis XVIII, peut-être même faits par lui, que sais-je? qui donnent de belles louanges à tous les chefs de l'armée!... Mais que faisaient ces belles phrases, à côté d'invectives dites, d'une voix amère et profondément haineuse, à ces mêmes hommes dont la condamnation était écrite au reste par la pointe même de leur épée, puisqu'ils avaient osé la tirer contre ceux qui ramenaient le roi en France!...

(1) Je parlerai plus tard de la manière peu convenable dont M. de Châteaubriand a parlé de l'empereur dans son *Rapport au roi*.

Oui, le malheur de la restauration a son origine à cette première rentrée. Le parti qui conduisait le roi à cette époque l'a perdu. Ce parti est celui de M. de Blacas. Je l'ai dit légèrement dans mes mémoires sur l'empire, en parlant des premiers momens de la restauration; mais dans cet ouvrage je développerai ma pensée et je ferai voir comment M. de Blacas a causé non-seulement le malheur des Bourbons, mais bien aussi celui de la France.

C'est un homme comme l'histoire n'en offre malheureusement que trop de portraits, M. de Blacas; il est nul par lui-même, et fut immense dans son influence sur le sort de la France. Je pourraí le comparer à beaucoup de favoris qui, ainsi que lui, n'avaient d'autres titres à leur faveur que le bon vouloir du maître; mais j'aime mieux le montrer lui-même tel que je l'ai vu, gonflé de suffisance dans son insuffisance, et n'étant connu que par le mal qu'il fit à sa patrie.

M. de Blacas est un homme de qualité. Mais cet avantage qu'il eut la sottise de faire valoir avec une telle exagération qu'il n'avait plus de vérité, était lui-même d'une petite valeur à l'époque où il vint nous raconter les hauts faits de *Blacas de Blacas, seigneur d'Aulps, surnommé le grand guerrier*, et *l'un des neuf preux de la Provence*. Nous étions un peu gâtés, s'il faut le dire, sur *les hauts faits d'armes*; je ne sais si c'est pour ce motif que moi-même, assez vaine avec raison d'un des faits (1)

(1) La bataille de Nazareth.

les plus remarquables de nos guerres, je ne m'intéressais pas beaucoup à ces récits de combats livrés il y avait six cents ans. La restauration nous contestait la vérité de nos bulletins : c'était vraiment bien autre chose que de croire à des bulletins présentés au bout de six siècles en vous disant : *Prenez, lisez, et croyez, ceci est ma gloire.* Comme on nous dit : *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* Mais ce ne sont pas paroles d'Evangile, nous l'avons bien vu !

Monsieur le comte de Blacas émigra d'assez bonne heure, à ce que je crois. J'ai eu beaucoup de détails sur lui parce que beaucoup d'émigrés, non-seulement de mes amis, mais de mes parens l'ont connu en Italie, lors de son premier voyage, lorsque Louis XVIII était à Véronne ; à cette époque il était d'une manière non pas subalterne, mais inférieure à cette petite cour de Louis XVIII. Ce n'était pas auprès de la personne du roi qu'il était, mais bien auprès de celle du comte d'Avaray qui, du reste, n'avait rien de caché pour lui, et lui apprenait comment un jour il faudrait jouer le rôle de savant auprès de Louis XVIII. A cette époque, la faveur de M. le comte d'Avaray était entière. Nous en avons pu juger dans la relation ridiculement belle, que le royal auteur nous donna la première année de son retour, pour nous faire voir qu'il maniait aussi bien la plume que le sceptre, ce dont maintenant nous sommes convaincus. Or donc, le comte d'Avaray *toussait* et *crachait*,

ainsi que Louis XVIII nous l'a dit dans sa brochure. Il crachait le sang aussi, ce qui exigeait des soins, et M. le comte de Blacas, seigneur d'Aulps, fut attaché à la royale famille exilée. Il devait être fort beau à cette époque, s'il est possible d'être beau avec des traits sans expression, une taille bien faite, sans grace et sans tournure, et en tout une manière de statue de marbre, qui repousse toute pensée d'agrément attachée à un pareil personnage. Son esprit lui ressemble. Toujours est-il qu'à l'époque de l'émigration il était, malgré son illustre lignage, un fort petit monsieur, et un fort pauvre gentilhomme, mais bouffi de ce vent d'orgueil qui depuis le rendit insupportable à tous ceux qui l'approchaient pour avoir avec lui quelques relations. Il entrevoyait bien la puissance à Vérone, et plus tard, lorsque le comte d'Avaray s'en fut à Madère, ce fut à M. de Blacas qu'il légua son pouvoir sur Louis XVIII, les laissant ensuite l'un à l'autre pour leur consolation mutuelle.

Mon frère connaissait la Provence comme son propre pays; il l'avait administrée pendant quinze ans, et il avait la biographie ancienne et moderne de toutes les familles dont le nom était intéressant. Aussitôt que M. de Blacas montra son soleil sur l'horizon politique, je demandai des détails sur lui à Albert, tenant surtout à savoir si tout ce qu'on disait de lui était véritable en ce qui touchait surtout son lignage et son illustration. Albert me répondit aussitôt que tout était vrai, mais exagéré

comme devait l'être une chose naturelle racontée par un homme qui ne disait pas bonjour comme un autre. Toutefois il se trouvait un mot dans sa relation, que je fus mille fois heureuse dans la suite de connaître.

Le fameux Blacas de Blacas, seigneur d'Aulps, vint en ce monde l'an de grace 1160. Il était en haute renommée, et les chartes de la province tiennent compte de lui comme d'un haut baron ; il était fort brave, et, dit-on, fort magnifique. Il eut accès auprès des comtes de Provence, et ses contemporains parlent de lui comme d'un seigneur de grand renom, à la cour comme à la guerre. On parle de lui dans quelques-unes de ces chartes comme d'un troubadour, mais ses œuvres, s'il en avait fait de bonnes, seraient demeurées comme celles de tant d'autres; et si ce n'est quelques *tensons* faits par son dernier rejeton, on ne connaît rien de lui, quoi qu'en disent les vieux ménestrels. Il mourut en Italie, dans un voyage qu'il y fit vers le commencement du XIII^e^ siècle, en 1235. Le poète de Mantoue, *Sordel* chanta sa mort et parla de lui comme d'un frère d'armes et d'un ami; mais la pièce de vers dans laquelle il appelle les princes de la chrétienté autour du corps de *Blacas de Blacas*, *seigneur d'Aulps*, afin de devenir encore plus braves en mangeant une part de son cœur, m'a paru un peu ridicule. Toutefois, cela est pour le temps et l'époque dont il faut toujours faire la part. Il laissa deux petits-fils qui devinrent fameux dans

les armes : l'un, Guillaume de Blacas, l'un des chevaliers choisis par le comte son seigneur, Charles d'Anjou, pour faire partie des cent chevaliers que le prince devait conduire en champ clos devant Pierre III, roi d'Aragon, le 1er juin 1283, ce qui prouve pour le seigneur de Blacas ; quant à son frère, il avait une manière de diminutif à son nom que ne peut renier le comte de Blacas, qui m'a bien divertie, je l'assure, quand je l'ai vue. Du reste, il composa un poème sur la façon de bien faire la guerre, ou plutôt *de se bien battre*, car le poème dit : *bien guerroyer!* Il s'appelait donc celui-ci *Blacasset* de Blacas! Blacasset me paraît ravissant. Si j'étais M. de Blacas je voudrais ne me faire appeler que *Blacasset!*

Pour parler plus sérieusement, je vais donner sa biographie comme je la connais. Comme il fut extrêmement important dans nos malheureuses affaires en 1814 et en 1815, il faut avoir de lui une idée fixe et arrêtée ; ici la prévention s'arrête et la partialité : il n'y a plus que les faits.

Le comte de Blacas d'Aulps est né en Provence, dont sa famille est l'une des plus remarquables, ainsi que je l'ai dit, en 1770. On ne peut pas savoir positivement à quelle époque il est entré au service ; mais au moment de la révolution il était capitaine dans un régiment de cavalerie, ce qui montre qu'il y était entré depuis plusieurs années ; il était fort peu riche, ainsi que je l'ai dit plus haut ; cependant il émigra comme les autres, et rejoignit

l'armée des princes. Peu de temps après, il se rendit en Italie, où Louis XVIII était alors à Vérone. M. d'Avaray le distingua, comme on sait, et lui donna plusieurs missions dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle à défaut de grands talens; comme en lui, l'ambassadeur payait de mine à défaut d'équipages!... Quand Louis XVIII fut à Mittau, M. de Blacas fut envoyé à Pétersbourg, auprès du czar Paul I<sup>er</sup>, qui n'aimait pas Louis XVIII, et pas davantage son envoyé. Peu de temps après, Napoléon ayant conquis le cœur de Paul, et Paul ayant notifié à Louis XVIII qu'il lui fallait quitter Mittau, il fut également ordonné à tous les Français royalistes qui se trouvaient à Pétersbourg d'en sortir et de rejoindre leur maître. M. de Caraman, M. de Blacas obéirent, et accompagnèrent le malheureux prince fugitif jusqu'en Angleterre. Ce fut alors que, pour la seconde fois, M. d'Avaray quitta le roi pour aller à Madère; il légua M. de Blacas à Louis XVIII, dant la santé déjà chancelante demandait un homme qui connût parfaitement les affaires secrètes et embrouillées, les petites et nombreuses menées, les conspirations, les affaires diplomatiques à moitié politiques, tout ce dédale inextricable de petites intrigues, qui pendant si long-temps furent les seuls rouages de cette *machine* qui enfin nous amena la Restauration! Soit que Louis XVIII crût qu'en effet ces petites choses en avaient amené de si grandes, il reconnut ouvertement la faveur de M. de Blacas par des dons magni-

fiques. Il le nomma ministre de sa maison, secrétaire d'état, puis grand-maître de la garde-robe, intendant de ses bâtimens et duc. Les fautes qu'il a commises viendront maintenant en leur lieu. Leur cause en est d'autant plus singulière qu'on ne peut l'accuser ni de perfidie ni de sottise. Car pour être un homme au-dessous de la position difficile dans laquelle il se trouvait en 1815, il ne suit pas de là qu'il soit un imbécile (1), il a tout au contraire beaucoup d'esprit et de savoir ; mais dans une circonstance semblable, *l'esprit* est peut-être plus nuisible qu'utile, et du jugement joint à une grande habitude des affaires est supérieur à tout *l'esprit* du monde.

Cette première année de la Restauration est tout à la fois une grande portion de notre histoire de France, et puis aussi un sujet de continuelle méditation pour les souverains. Il faut lire et relire continuellement ces pages dont chaque ligne raconte une faute que l'expérience devait empêcher ! Il faut le faire !.. Qu'en arrivera-t-il ?... peut-être rien, car de tous les dons faits au monde par le Seigneur, l'expérience est celui que nous dédaignons le plus.

(1) M. le duc de Blacas est fort savant dans les choses d'antiquités. Il connaît bien mieux les statuaires du temps de Périclès, que les lois rendues dans les dix années qui avaient précédé son retour en France. Aussi Dieu sait les bons mots qui se disaient sur ce goût d'antiques !... et chez nous, comme on le sait, un ridicule est bien plus fâcheux qu'un vice.

## CHAPITRE II.

Hartwell et la joie suffoquante. — La duchesse d'Angoulême et les larmes. — Souvenir !! — Son portrait. — Marie-Antoinette. — Métastase. — Marie-Thérèse. — La gageure. — Le berger, le biscuit et le quatrain. — L'illuminé. — La mère et l'enfant. — L'horoscope. — Madame Royale. — Sa naissance. — Vermond. — La saignée royale. — Le courage et les médecins. — Le roi et la femme de garde-robe. — La reine et la mère. — Le dauphin. — La panade. — Le verre brisé et l'écuelle de vermeil. — Effroi de la reine et de Louis XVI. — Encore Madame Royale. — Le Temple. — L'indulgence. — Le départ. — Bournonville, Bancal, Meret, Sémonville. — Lamarque et Camus. — Le ministre Béneczech. — Rovère le conventionnel. — L'orpheline du Temple à Mittau. — L'abbé Edgewordt. — Le mariage. — L'exil. — Le voyage. — La tempête au désert. — Varsovie. — La Prusse et la déloyauté. — L'Angleterre. — Les pontons. — Les prisonniers. — Le duc d'Angoulême. — Le ressort absent. — Le duc de Berri. — Le grognard de la garde impériale. — Le crédit. — Le comte d'Artois. — *Calaor.* — La duchesse de Go....d ou la bégueule. — Madame de Polastron. — L'abbé de Latil. — Mademoiselle Conta. — Le comte d'Artois. — Les invalides. — Le coup de canon... pan... pan... pan ! — Retour...

Quel que fût l'espoir que les intrigues sans cesse renouvelées des agens des Bourbons entretenaient

à Hartwell, il est positif que la nouvelle des événemens du 31 mars y produisit un effet immense. Louis XVIII fallit ne jamais ceindre la couronne de *Saint Louis* et de *Henri IV*, tant la joie produisit sur lui un effet terrible et instantané. Madame la duchesse d'Angoulême, plus résignée au malheur, devait être aussi plus réservée en recevant une nouvelle heureuse. Elle était si peu faite au bonheur! elle avait tant pleuré! elle pria d'abord pour remercier Dieu! et sa seconde pensée se porta dans l'instant même sur ses parens massacrés!... sur ce jeune frère qui eût été si beau dans un tel moment en recevant une couronne dont les épines brûlantes étaient encore fraîchement teintes du sang de son royal père!... Je sais qu'elle souffrit beaucoup d'abord de cet événement qui apportait autour d'elle la joie du délire! l'infortunée en était arrivée à ce point de redouter jusqu'au bonheur de ceux qui lui restaient!

C'est une des grandes figures de notre époque que celle de madame la duchesse d'Angoulême; il faut qu'elle soit connue dans l'histoire du temps, mais sans partialité, sans aucune de ces couleurs empruntées à la haine et à l'injuste prévention apportée dans un jugement sur une personne offensée; il faut faire connaître madame la duchesse d'Angoulême; je vais y tâcher.

Il y a déjà, savez-vous, tout un prestige dans cette femme dont l'aspect est si simple et si pieux; rien seulement qu'à remonter à son aïeule, à cette

femme, qui n'eut pour rival dans l'arène de la gloire, que Frédéric, l'une des plus grandes et même des plus colossales figures de roi grand homme que l'histoire nous présente. Marie-Thérèse offre en elle tout ce que le cœur de la femme possède de tendre et d'affectueux, tout ce que l'ame de l'homme le plus fort peut donner de vigueur et de grandeur de pensées!... Néanmoins elle était femme dans tout ce que la femme renferme de bon, de doux, de gracieux!... elle en avait jusqu'aux défauts dans une sorte de superstition maternelle qui donnait un extrême charme à des inquiétudes enfantines, chez une femme que le froncement du sourcil du roi de Prusse ou du sultan ne faisait pas pâlir. J'ai vu des lettres d'elle à l'abbé Métastase (1), dont une parente de celui-ci a hérité, dans lesquelles cette sollicitude se montre avec un charme si touchant, qu'il faut aimer Marie-Thérèse en l'admirant. C'est rare, je l'avoue, car lorsqu'on admire, on va rarement au delà.

Etant enceinte de l'archiduchesse Marie-Antoinette-Josephe, Marie-Thérèse paria avec l'abbé Métastase qu'elle aurait un garçon; l'abbé paria le

(1) On a prétendu que l'abbé Mélastase en avait été distingué, puis rebuté, et que c'était pour cela qu'il avait composé la célèbre canzone : *Grazie all' inganni tuoi.* Cela n'est pas vrai; nous avons toujours le besoin de toucher à de grandes figures historiques pour les rabaisser. Cela ne se doit que lorsqu'elles usurpent leur renommée comme Catherine II. Madame Pepoli habitait Milan en 1818.

contraire, et prétendit qu'elle aurait non-seulement un mais deux archiducs! L'impératrice, fort occupée de la gageure, fit aussitôt savoir à l'abbé qu'elle avait gagné. Métastase ne prit que le temps de faire faire ce qu'il destinait à payer son pari, et le même soir l'impératrice trouva sur son bureau une charmante petite figure en biscuit de Sèvres représentant un jeune berger à genoux, dont la main lui offrait un papier sur lequel étaient écrit ces vers :

Ho perduto ; à pagar l'augusta figlia mi condannò
Mà siè ver ch'à voi somiglia.
Tutto il mondo guadagnò.

On prétend qu'il arriva dans la toute première enfance de Marie-Antoinette une aventure dont je ne puis garantir la vérité que comme une de ces choses que l'on raconte et que l'on croit, parce qu'elles flattent ensuite l'imagination de ceux qu'elles concernent.

On connaît cet illuminé nommé Gassner, qui, proscrit de presque toutes les capitales de l'Europe, trouva enfin asile et protection dans les états du *Roi, Marie-Thérèse!* Elle aimait à causer avec cet homme; et même, elle croyait un peu à ce qu'il disait, car, ainsi que tous les êtres supérieurs, elle était superstitieuse. Un jour, tandis qu'elle était dans l'appartement des archiduchesses, où Gassner était venu avec elle, elle prit sur ses bras la plus jeune de ses filles, la princesse Marie-An-

toinette, et caressant sa jolie tête blonde.....

Dites-moi quelle sera la destinée de cette petite tête-là? dit en riant l'impératrice à Gassner. L'homme ne répondit pas : Eh bien! Gassner, ne voulez-vous pas me le dire? poursuivit l'impératrice... et cette fois elle regarda l'illuminé. — Il avait les yeux baissés et gardait le silence, mais il était pâle et paraissait souffrir. Marie-Thérèse remit la princesse à sa berceuse, et courant à Gassner : Dites-moi sur l'heure ce que vous voyez de cette enfant! s'écria-t-elle d'une voix étouffée... L'illuminé continuait à se taire... Ce silence était affreux!... Enfin, voyant l'agitation de l'impératrice, il joignit les mains, les leva au ciel, pria... puis s'inclinant devant la souveraine.

— Il est des croix pour le prince comme pour le pauvre! dit-il d'une voix basse. Marie-Thérèse respira : — N'est-ce que cela? dit la mère toute rassurée... Mon Dieu! j'ai porté long-temps aussi une croix bien lourde et bien difficile!... mais j'espère avoir épargné à mon enfant bien-aimée les peines que la vie peut lui donner!...

Et on n'y pensa plus.

Hélas! non-seulement cette croix était là dans toute sa pesanteur et prête à être imposée à la malheureuse princesse, mais elle est passée comme un héritage de souffrances à sa pauvre fille qui la porte avec la résignation d'une sainte et d'une martyre.

Marie-Thérèse-Charlotte, Madame Royale, fille

de France, duchesse d'Angoulême, est née à Versailles, le 19 décembre 1778. Sa naissance fut une cause de grande joie, non-seulement parmi le peuple, mais dans la famille royale. La reine était mariée depuis huit ans et n'avait pas eu d'enfant; on craignait une union stérile, et la venue de la jeune princesse fut accueillie avec une sorte de délire; cependant sa naissance faillit coûter la vie à sa mère, comme si des inquiétudes profondes avaient dû modérer la joie de sa naissance et annoncer dès-lors un avenir orageux (1)! Madame

(1) La reine fut à la mort pendant plusieurs heures. Les douleurs avaient totalement cessé. Vermond, l'accoucheur de la reine, voyait ce qui pouvait la sauver, mais alors il existait une sotte hiérarchie de pouvoirs et d'étiquette qui le réduisait au silence. Voyant cependant le danger s'accroître, il dit au roi, que s'il avait son autorisation il sauvait la reine, et peut-être l'enfant, mais sûrement Sa Majesté.

— Ah! s'écria le roi dont le désespoir était au comble, sauvez ma femme!... sauvez aussi l'enfant, Vermond!... mais ma femme! ma femme.

Et dans ce moment le roi de France pleurait comme le dernier des hommes de son royuame!... Les yeux du roi ne contiennent-ils pas autant de larmes! et surtout autant de douleurs!...

Vermond, autorisé de la permission du roi, parla d'une saignée au pied. Tous les médecins se récrièrent. Étourdi par ce concert de blâme, Vermond n'osa pas aller plus loin, et regarda Louis XVI... Le roi jeta un coup d'œil désespéré sur le lit où gisait la reine, pâle, presque sans connaissance et près d'expirer.

— Faites ce que vous voudrez, Vermond! s'écria-t-il!..

la princesse de Rohan-Guéméné, madame la duchesse de Polignac, madame la marquise de Tourzel, furent les gouvernantes qui d'abord soignèrent son enfance ; mais la reine elle-même dirigeait l'éducation morale et physique (1) de ses enfans. La

Sauvez ma femme !... sauvez-la, et je vous récompenserai en roi ! Agissez sans crainte. C'est mon ordre !...

Alors, Vermond se précipite vers le lit, écarte les médecins et les autres chirurgiens, rejette la couverture, prend sa lancette, et sans s'arrêter aux mille formes voulues par l'étiquette pour saigner une reine, lui fait une large piqûre à la jambe.... Tout ce qui était dans la chambre royale était frappé d'immobilité. Chacun regardait cet homme audacieux qui prenait sur lui avec tant de courage la responsabilité de deux vies royales !... Le roi, le cou tendu, l'œil fixe, pâle, tremblant, faisait un mal réel à contempler dans ce moment... Le sang ne venait pas !... Vermond pâlissait aussi!... Enfin le sang paraît, il vient!... il jaillit!... La reine fait un mouvement... une plainte lui échappe... une autre lui succède !... Elle pousse un cri!... un autre encore!... — Et Madame voit le jour !... C'est ainsi qu'elle est née cette malheureuse princesse, au milieu des douleurs !... des pleurs et des alarmes!... Tristes présages d'une vie dont les heures ne furent marquées que par des souffrances plus ou moins aiguës!

Aussitôt que la reine fut délivrée, le roi fut saisi d'une telle joie au cœur, qu'il ne se connaissait pas !... Il embrassait tous ceux qu'il rencontrait... La femme de garde-robe, qui se trouva sur son chemin, fut embrassée par lui comme une duchesse le jour de sa présentation.

(1) Voici un fait qui m'a été rapporté par une berceuse de M. le dauphin, qui depuis fut Louis XVII. La reine et le roi venaient très-souvent pour voir M. le dauphin. La reine venait surtout pour examiner tout ce qu'on lui donnait. Un jour elle voulut elle-même le faire manger... on lui servait une

bourgeoise la plus obscure de France ne se dévouait pas à plus de soins que Marie-Antoinette n'en donnait à ses enfans. C'était toujours devant

sorte de panade faite avec du pain séché au four et pulvérisé avec un rouleau à pâtisserie, puis ensuite délayé dans du bouillon. La reine prit le jeune prince sur ses genoux, et, tout en remuant la panade pour la lui faire manger, elle sentit quelque résistance au fond de l'écuelle de vermeil contre la cuillère. On appela la berceuse chargée du soin de faire la panade, et la première femme qui devait aussi y donner sa surveillance; toutes deux ne répondirent autre chose, sinon qu'elle était faite comme toujours! Mais une mère et une mère comme Marie-Antoinette, ne se laissait pas persuader par des paroles. Elle sentait toujours cette résistance au fond de la jatte de vermeil... Enfin on versa la panade doucement dans un autre vase, et après un mûr examen on trouva plusieurs parcelles *de verre brisé* au fond de l'écuelle de vermeil.... Le premier mouvement de la reine fut d'être tellement effrayée qu'elle s'écria : Sire, on a voulu tuer le dauphin !!!...

Elle était pâle et tremblante, et serrait son enfant contre sa poitrine comme pour le dérober aux meurtriers !... Le roi, plus calme et plus sage, ne parlait pas, mais il était également bouleversé. Dans ce moment la femme chargée de faire la panade accourut, et se jetant aux pieds de LL. MM., avoua sa faute. N'ayant pas sous sa main, dit-elle, le rouleau de bois, elle s'était servi d'une bouteille de verre pour écraser le pain, et probablement que les globules qui se trouvent quelquefois à la surface avaient été écrasées avec le pain.

Mais, dit la reine toujours tremblante, mon fils MOURAIT cependant si je n'avais pas été près de lui en ce moment!...

On pardonna à la femme !...

Cette affaire ne m'a jamais paru bien claire ; je crois que

sa mère que Madame recevait les leçons de ses maîtres ; l'un d'eux que je connais, son maître de piano (1), me racontait que la reine exigeait de chacun d'eux une extrême sévérité envers sa fille. Aussitôt que Madame Royale fut en âge d'écouter des leçons, madame Élisabeth lui donna les siennes avec cette voix et ce visage d'un ange et d'une saintebienheureuse !... cette douceur avec laquelle elle répondit à ses bourreaux et monta sur l'échafaud. La jeunesse de la tante, celle de la nièce, établirent bientôt un rapport aussi doux qu'utile à toutes deux. L'enfance de Madame Royale fut donc surveillée avec les yeux éclairés du cœur ; cela était nécessaire, car la jeune princesse était altière, et, quoique bonne, elle laissait souvent percer de ces mouvemens qui annoncent une ame dont les mouvemens sont impétueux. Hélas ! l'école qui lui fut infligée par le sort fut d'une nature bien rude, et que la Providence aurait dû lui adoucir !

Un jour, elle avait alors quatre ans, Paul 1er voyageait en France sous le nom de comte du Nord. Avant son départ il se rendit à Versailles pour prendre congé de la famille royale, et passa toute une journée dans cet intérieur qui lui seul faisait aimer Louis XVI et sa famille. Paul prit la jeune

la vérité est d'abord sortie de la bouche de la reine, et qu'on voulait tuer M. le dauphin. Qui ? je n'en sais rien. Mais après tout, il y avait bien des gens alors intéressés à ce que Louis XVI n'eût pas d'héritier !

(1) M. Hermann, maître de piano de la reine.

princesse dans ses bras et l'embrassa lorsqu'il s'en alla.

— Adieu, lui dit-il ! je ne vous verrai plus, car jamais je ne reviendrai en France !

— Eh bien ! monsieur le comte, j'irai vous voir, moi, lui répondit Madame Royale !...

Quelle singulière réponse ! quelle sorte de prévision ! de double vue ! Qui pouvait croire alors, que douze ans après, un czar de Russie offrirait un asile à la fille de saint Louis !... mais qui pourra croire ensuite que le même homme l'en a pour ainsi dire chassée avec une sorte de rudesse !...

Avant de quitter le Temple, lorsqu'elle fut échangée contre les députés que Dumourier avait livrés à Clairfait (1), la jeune princesse écrivit sur les murs de sa prison :

O mon Dieu ! pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes parens !...

Ce fut Rovère le conventionnel, qui trouva cette phrase sublime tracée au crayon sur le mur de la chambre que Madame Royale occupait au Temple.

On sait quelle fut sa vie aventureuse. Elle fut d'abord à Vienne : là, on voulut lui donner le prince Charles pour mari ; elle s'y refusa, malgré les avantages que lui offrait cette union, parce qu'elle voulait obéir aux dernières volontés de son père, et qu'elle réservait sa main à son cousin.

(1) Beurnonville, Bancal, Lamarque, Camus, Sémonville et Maret. L'échange eut lieu en décembre 1795.

Pauvre jeune fille! Là encore était une déception la plus amère, la plus cruelle de toutes! là, était le renversement des espérances de toute une vie de bonheur! là était pour toi la réalité du néant. Puis, elle quitta Vienne, s'en fut joindre son oncle et sa tante à Mittau; elle s'y maria (1) avec le duc d'Angoulême. Deux ans après, renvoyée de Mittau avec son oncle, car elle ne voulut pas demeurer après lui, elle partit avec le roi le 21 janvier 1801! Il semblait que le ciel voulût lui faire éprouver toutes les souffrances! Ce voyage, qui me fut raconté par une des personnes attachées à son service, est l'une des épreuves les plus terribles imposées à son courage. Entourés de dangers, perdus au milieu des déserts couverts de neige, enveloppés de cette même neige qu'un vent affreux faisait tourbillonner autour d'eux, formant ainsi sur les steppes dans lesquelles ils marchaient comme un linceul mortuaire se déroulant au loin, le malheureux Louis XVIII, déjà frappé de ses infirmités; et sa nièce, ne marchaient qu'avec peine, car ils avaient été contraints de descendre de voiture. Pas d'asile! et la nuit arrivait; le froid était aussi rigoureux que peut l'être le froid du mois de janvier en Russie! les exilés se traînaient péniblement sur cette neige durcie qui, parfois, cédait sous le poids du corps et l'entraînait dans un fossé (2). Pendant

(1) 10 juin 1799.

(2) La personne qui me racontait ces détails est elle-même

cette course, qui pouvait voir arriver la mort avant d'être terminée, la duchesse d'Angoulême n'articula pas une plainte, n'adressa pas même un reproche mental à la Providence !... on voyait, au contraire, qu'elle priait, au mouvement de ses lèvres ; et que sa confiance en Dieu ne faiblissait jamais.

Un fait assez peu connu, c'est qu'à cette époque il parut une gravure exécutée par le marquis de Paroy, qui fut en cette circonstance graveur, peintre, et fidèle et dévoué serviteur, pour consacrer la conduite de la duchesse d'Angoulême dans cette journée et cette terrible nuit. Il la représenta donnant le bras à son oncle, le soutenant dans ce désert bordé d'un côté par ses épaisses forêts de la Lithuanie, et de l'autre par un horizon (1) sans borne et sans fin ! partout l'abandon, partout la mort, et cependant ce vieillard et cette jeune femme, qui s'en vont marchant avec peine sur cette plaine de neige que nulle habitation ne termine, ces deux malheureux sont les descendans de cent monarques ! Cette jeune femme c'est la fille de Louis XVI, le martyr ! la petite-fille de Marie-Thérèse, la victorieuse et la souveraine ! Voilà une

tombée dans une sorte de fondrière de la profondeur de sept à huit pieds. Sa chute préserva la princesse.

(1) Cette gravure fut sévèrement recherchée par la police française. J'en ai long-temps possédé un exemplaire que j'ai donné à mon oncle l'abbé de Comnène. — Elles doivent être fort rares.

leçon grande et terrible pour les rois ! Voilà un lieu où ils peuvent apprendre que la couronne qui presse leur tête, leur peut être un signe de mort ! ou tout au moins de malheur !

Ce fut à la suite de ce voyage que la royale famille atteignit Varsovie : Varsovie appartenait au roi de Prusse. Il faudrait avoir plus de volonté que je n'en ai pour suivre la prusse dans toutes ses fautes, et raconter sa conduite dans cette circonstance. Les exilés furent renvoyés de Varsovie pour plaire à l'empereur Napoléon, et seulement *pour lui plaire*, voyez-vous, car il ne l'avait pas demandé ! Alors Paul Ier était mort, et l'empereur Alexandre régnait en Russie. Les portes de Mittau se rouvrirent pour recevoir la malheureuse famille des Bourbons ! Mais bientôt celui-là aussi, qui pourtant était grand et magnanime, fit dire à Louis XVIII *qu'il gênait Napoléon* sur cette terre lointaine, à l'autre bout du pôle, où la charité impériale et czarine lui accordait un méchant asile. Alors les exilés reprirent encore une fois le bâton de pélerin ! ils allèrent en Angleterre ! là du moins, retirés à Hartwell, ils apprirent que Dieu n'avait cependant pas refusé de leur donner encore quelques heures de repos sur cette terre de malheur.

Je montre, je l'espère combien mes affections sont libres de toute prévention, en parlant avec autant de vérité que de justice des malheurs de la famille des Bourbons. Je puis donc avec la même franchise demander un compte terrible à Louis XVIII des

horreurs commises presque sous ses yeux sur les prisonniers Français en Angleterre ? Comment est-il possible que le sort des malheureux entassés dans les pontons n'ait pas été adouci à la voix de celui qui se nommait leur roi?... Je vois dans ces biographies mensongères et flatteuses, où le bien, placé sans discernement, ne donne aucun bien réel à celui ou à celle qu'il flatte..., je lis que la duchesse d'Angoulême soulageait les prisonniers français de tout ce qu'elle pouvait leur donner : mais alors comment Louis XVIII pouvait-il souffrir que ces malheureux poussassent si près de lui des cris de détresse sans aller trouver le prince régent partout où il eût été, et lui dire :

Votre hospitalité pour moi et tous les miens n'est qu'une amère dérision, si vous pouvez continuer à traiter ainsi des hommes qui sont mes sujets, puisque je suis le roi de France ! ôtez-les de ces cloaques infâmes, de ces auges infectes, où la vie de ces infortunés se consume comme dans un habitacle de l'enfer ! Je le demande comme la prière la plus instante et la plus chère !...

Si la famille tout entière se fût unie pour obtenir le salut, on peut le dire, de ces malheureux qui mouraient dans le méphitisme des pontons, soyez donc bien assuré que le prince régent, quelque haine qu'il eût pour Napoléon et pour la nation française, aurait accordé ce qu'on lui demandait, ne l'eût-il fait que par vanité anglaise.

Le duc d'Angoulême est un homme élevé loin du

trône, quoiqu'il fut destiné pour lui, et qui n'a jamais compris la royauté dans ses nobles prérogatives. Le sort qui détermine les hommes n'est pas en lui... il a été doué par Dieu d'un esprit inférieur et même subalterne... Lorsque je le vis arriver à Paris; lorsque je pus remarquer cette physionomie totalement morte à la moindre impression, je me dis avec une sorte de prévision intérieure : jamais cet homme ne sera le chef de la nation française... Il n'est d'aucun pays.

Son frère avait de grandes et de belles qualités; on le comparait à Henri IV, à cette époque où le pauvre Béarnais s'en allait tout le long du jour évoqué entre *Charmante Gabrielle* et *Vive Henri IV;* et remarquez bien qu'on disait qu'il ressemblait à Henri IV, parce qu'il aimait les femmes et le plaisir, qu'il était fort dissipé et qu'heureusement il se mêlait à tout cela le goût des batailles; non, celui-là n'avait (1) rien de tout le reste de la malheureuse famille anathématisée,

(1) Un jour le duc de Berri passait une revue, un grenadier crie : *Vive l'empereur!*... Le prince va à lui, le regarde en se croisant les bras, et lui dit : — Eh bien! qu'as-tu à crier vive l'empereur? Pardieu! tu avais là une belle condition? un homme qui vous menait au bout du monde, sans vous payer encore! — Le vieux grognard le regarde, et lui dit, d'un air sombre : Qu'est-ce que ça vous fait à vous, si nous voulions lui faire crédit? — Le duc de Berri passa et ne répondit rien. Il fit prendre des renseignemens sur cet homme, c'était un honnête homme, il fut fait sergent. C'est bien au duc de Berri.

c'était un homme remarquable dans toutes les classes... aussi le ciel lança-t-il sur lui son dernier tonnerre!... Louvel avait bien marqué la place où il fallait frapper, le misérable!...

Il reste un portrait à faire, celui-là n'est pas difficile et pourtant il faut bien des couleurs sur la palette pour le colorier convenablement. C'est celui de Charles X et qui à l'époque où ces mémoires commencent s'appelait MONSIEUR, frère du roi!... Il lui restait encore dans ce temps-là un peu de cet esprit qui, long-temps, lui fit donner le surnom de *Calaor*... Mais, hélas! il commençait à devenir bien stérile et à ne produire que des bluettes pâles et froides! Cependant son influence et surtout celle de ce qui l'entourait principalement dans cette première année de la Restauration, eut un tel effet sur les destinées de la France, qu'il me faut en parler, et en parler avec cette même franchise que j'ai toujours apportée dans tous mes jugemens.

M. le comte d'Artois, après avoir eu une jeunesse fort licencieuse *se rangea* comme disaient les mauvais sujets du temps, et vécut après la mort de Madame, comtesse d'Artois, dans une sorte de liaison légitime avec madame de Po......n. Il eut aussi une relation fort intime avec madame la duchesse de Go....d, qui fait aujourd'hui la bégueule, et qui, à cette époque, n'était ni duchesse ni bégueule, et qui pourtant, dit-on, n'en valait pas mieux. Il y avait donc une sorte de vie plus hon-

nête pour Monsieur, que lorsqu'il venait voir mademoiselle Contat et que Louis XVI faisait tirer (1) le canon à son passage devant les Invalides. Malgré tout cela, il causait encore très-tendrement avec madame de Po......n, madame de Va.....l et madame de Go....d. Mais madame de Po......n mourut, elle le confia à l'abbé de Latil, et voilà que cet homme si charmant, si agréable, *si français*, ainsi qu'on appelait dans ce temps-là un homme agréable, devient un moine de la Trappe!... La transformation fut non-seulement rapide, mais terrible en ce quelle changea totalement l'homme, et en fit un être qui n'était d'aucun genre. Nous verrons dans le prochain chapitre les effets de cette métamorphose.

(1) Histoire arrivée à Monsieur le comte d'Artois. Le roi, son frère, qui était vraiment très-vertueux, comme on le sait, voulut le guérir par l'éclat de sa liaison avec mademoiselle Contat, comme si c'était l'éclat, qui manquait à la chose! Le bon roi n'y entendait rien. Enfin il donna l'ordre au gouverneur des Invalides, et un soir que Monsieur le comte d'Artois avait fait dire qu'il était malade pour ne pas être au souper du roi, il se dépêcha de descendre à Paris. Tout fut bien jusqu'aux Invalides; mais comme sa voiture longeait le quai, voilà qu'il entend, pon!... pon!... pon!... Eh, mon Dieu! dit-il à son valet de chambre, seule personne qu'il eût avec lui, c'est un tour de mon frère; vite, tournez bride, retournez à Versailles!... Crevez les chevaux, mais arrivez; et le prince arriva en effet pour le souper de son frère. Ah! ah! lui dit le roi, le mal de tête est guéri! Je suis un bon médecin!

# CHAPITRE III.

La France en 1814 et 1815. — La bigarrure. — M. de Talleyrand et M. de Pradt. — Mot de Louis XVIII. — La sacristie politique. — Le pavillon Marsan. — *L œil-de-Bœuf.* — Le sommeil de 1790 et le réveil de 1814. — Le canon des Russes. — Le baron Pasquier. — M. de Sémonville. — M. Maret. — M. de Fontanes. — M. de Sémonville. — La fée obstacle et les dons! — La volonté royale. — Le Roi! — Poudre et queue en tête! — Les bottes de velours. — Madame Tallien. — Le chien. — L'écuelle d'or et les émeraudes. — L'almanach impérial. — Le maréchal Lauriston. — La mécanique royale. — Le duc de Berri et les juremens. — Madame de Mont..... — Madame de Mar...r — Madame de Mor.....t. — Encore le duc de Berri. — Son portrait. — Le duc de Serrant. — Campagne contre les Français. — Son courage. — Ses talens. — Son honneur — Sa belle conduite envers M. le comte de ***. — Les aventures de Bruxelles regardant mesdames de Co.....s. — Du C....l. de Ca....t... et trois autres femmes. — Le pavillon de Bagatelle. — Les jolis yeux et les petits pieds! — Le mariage secret. — L'espion. — Arrivée à Cherbourg. — Le mauvais discours. — *L'oublie du passé.* — Vive le Roi!... Bayeux!... Paris. — Les maréchaux et l'*émotion.* — Portrait du duc de Berri. — Henri IV. — Virginie. — Saint-Ouen. — Le commandement du roi. — Le maréchal Oudinot. — Le commandement du maréchal.

— L'adjudant commandant de la garde nationale. — Le commandement de l'adjudant commandant. — Les *ricochets*, bagatelles. — Le déjeuner. — La jolie femme. — La belle-sœur de la duchesse d....., l'abbé et l'oncle. — La nièce. — Le mensonge. — L'audience. — La crainte. — Un prince amoureux. — La duchesse de Saint-Alban. — L'enfant trouvé. — L'actrice et le banquier. — L'héritière et le grand-fauconnier d'Angleterre. — Le duc d'Angoulême. — Son portrait. — Le maréchal Benerford ou le boule-dogue. — Les mains dans les bottes à l'écuyère. — Les kanguroos.

Ce fut un spectacle bien curieux que celui offert par la France en 1814. Le souvenir en est encore tellement vivant dans ma pensée, que je ne puis m'empêcher de sourire, malgré la sérieuse importance des événemens de cette époque, à l'aveu de la bigarrure des divers personnages qui alors jouaient un rôle sur la scène politique. Un grand nombre avait de l'esprit et tous agissaient comme des stupides tout en trahissant. C'était pour en avoir à la fois de la colère et de la pitié; les plus courageux en perfidie, c'est-à-dire les plus habitués à changer leur cocarde (M. de Talleyrand, par exemple), ceux-là étaient les plus amusans; il y avait une solennité dans leur bassesse, une componction dans leur joie, en revoyant leurs *bons princes! Ces Bourbons chéris, tant souhaités, tant appelés par la nation!*

Qu'on se représente M. de Talleyrand disant ces belles paroles d'une voix émue! Et puis qu'on soit assez maître de soi pour ne pas rire! Quant à lui, il

avait un sérieux imperturbable ; le bon prince était fait au danger d'être démasqué, et les ressources ne lui manquèrent jamais en pareille occasion.

Louis XVIII ne croyait pas à tous ces beaux semblans, et je tiens de quelqu'un qui causait avec lui presque tous les jours dans une grande confiance, qu'il n'avait rien à apprendre de M. de Talleyrand, ni de M. de Pradt, ni de tout ce que Louis XVIII appelait *la sacristie politique*.

Mais tout le reste de la famille était plus crédule; M. le comte d'Artois, M. le duc d'Angoulême, qui alors était encore un fils de France, le duc de Berry, et même madame la duchesse d'Angoulême, tous avaient la malheureuse pensée qu'ils apportaient un généreux pardon que les Français étaient trop heureux de recevoir. Le pavillon Marsan se peupla bientôt d'une foule courtisanière, véritable Œil-de-bœuf endormi depuis 1790, et peut-être même 1780, et qui s'éveillait au son du canon des Russes qui replaçait leur roi sur son trône. Toute cette foule, enchantée de voir que ce qui avait seulement troublé son sommeil n'était qu'un rêve, loin d'être corrigée par la peur, se mit à enchérir sur la sottise qui présidait aux conseils du malheureux gouvernement occulte. Tout en n'étant pas dupe des paroles mielleuses de M. de Talleyrand, de M. le baron Pa.....r, de M. le marquis de S..........le, de M. le comte de Fontanes, et de beaucoup d'autres, dont je parlerai sans avoir besoin de les faire remarquer pour

qu'ils soient jugés; tout en les appréciant ce qu'ils valaient, Louis XVIII avait aussi néanmoins le jugement *faussé* comme tous les siens. Ils naissaient tous avec de bonnes qualités, des moyens, de l'esprit, de la bravoure, un sens juste et droit; ils étaient *doués en princes,* comme on l'aurait dit il y cinquante ans; mais comme le charme allait être accompli, il venait une autre fée qu'on avait probablement oublié de convier, et les pauvres princes, si heureusement partagés, recevaient tout à coup une malédiction qui neutralisait tous ces dons et disait :

— Vous n'en ferez aucun usage !

J'ai toujours appelé cette fée-là, depuis que j'étudie l'histoire importante de la famille des Bourbons, puisque celle de mon pays y est attachée corps et biens, la *fée obstacle.* En effet, les intentions sont bonnes, les projets admirables ! On commence, on fonde, ou plutôt, *on veut* fonder, *on veut* faire une armée, *on veut* faire des lois, *on veut* faire des tribunaux, *on veut* être grand enfin, et puis arrive la petite fée, et tout se résume à faire écrouler le reste de l'édifice, à détruire l'armée en l'humiliant, à faire de l'arbitraire, à doubler le malheur du peuple, et finalement à parodier Napoléon, ce qui eût été risible, si le résultat de cette parade n'avait amené une seconde fois l'étranger sur nos terres.

Et puis, il y avait un autre malheur, toujours par suite de cette méchante petite fée; c'était la

triste personne de notre nouveau roi! Les Français n'aiment pas les tournures inélégantes, même pour les voir passer sur le boulevard et aux Champs-Élysées; jugez comment ils accueillirent un roi portant poudre et queue, des bottes, *et de velours encore,* recouvrant des jambes en manière de poteaux, ou des poteaux en manière de jambes, ce sera comme vous voudrez; ce qui est vrai de tout cela, c'est que ces façons de jambes-là ne pouvaient pas marcher, et pourquoi, je vous prie, Dieu nous a-t-il donné des jambes si ce n'est pour marcher, ou tout ou moins pour monter à cheval? mais il était bien question de cela vraiment! il avait bien assez à faire de monter *en voiture*, le pauvre roi; et encore avait-on fait pour cette immense opération, une manivelle que j'ai eu l'honneur de voir chez le maréchal Lauriston; qui, oubliant ses glorieux jours passés, s'occupait de ces importantes affaires avec la même gravité qu'il aurait mis à proposer jadis à Napoléon un moyen pour prendre plus tôt une place ennemie. Cette mécanique qui n'était autre chose qu'un fauteuil roulant sur un plan incliné, coûtait des sommes folles. Je me suis fort divertie à voir le maréchal essayer lui-même la manivelle pour juger de sa solidité.

« — Mais si elle se cassait? » lui dis-je.

Il me regarda d'un œil étonné.

« — Eh bien! si elle se cassait!... Comment, vous ne comprenez pas?

» — Non.

» — Eh bien ! ce serait moi qui serais affligé du mal qui pourrait résulter du peu de solidité de cette mécanique.

» — J'avoue que je ne suis qu'une bête , » répondis-je au maréchal. « Car tout en comprenant que vous preniez un extrême soin de la personne du roi, je ne vois aucune obligation d'exposer vos bras et vos jambes, qui, soit dit entre nous, souffrent aussi un peu de leurs propres douleurs goutteuses. Vous êtes bien passionné, mon cher maréchal ! »

C'était un excellent ami que Lauriston. J'ai trouvé en lui un homme non-seulement fidèle à ses vieilles amitiés, mais un de ces hommes qui causent un étonnement salutaire à l'ame flétrie lorsqu'elle trouve en son chemin un esprit positif pour faire le bien. Qu'importe la route prise après tout !

Je reviens à mon roi impotent. Oui, ce fut un grand malheur pour cette famille proscrite, toute royale qu'elle était, de rentrer dans une patrie où elle était presque étrangère, guidée par un chef dont les idées incomplètes et boiteuses étaient renfermées dans un corps qui lui-même ne pouvait pas marcher.

Ils comprenaient ce malheur. Aussi le duc de Berri, le seul Bourbon vraiment Bourbon de la famille, jouait-il au général, au soldat tant que le jour durait, et le reste des vingt-quatre heures, il jouait au mauvais sujet, dans la croyance que le royaume de ses pères, livré à l'esprit des ténèbres pendant la révolution et l'empire, ne parlait d'autre

langage que celui des vivandières dans les camps, et que les mœurs habituelles de ce même malheureux pays étaient celles qui se survivent en certains endroits inconnus même aux gens qui se méconnaissent.

A cela ce n'était pas sa faute; on le lui avait dit. Il crut que pour parler aux soldats il fallait jurer; que pour être bien venu des femmes de l'empire et de la révolution, il fallait leur dire des paroles d'un amour grossier. Il ne savait pas que madame Tallien donnait à manger à son chien dans une écuelle d'or et enrichie d'émeraudes, et que son langage était celui de la femme la plus spirituelle et la plus recherchée. Il est vrai qu'il était différent avec quelques femmes dont les noms étaient un passeport près de lui. Il ne pouvait croire que madame de Mon..., madame de Mor..., madame de Bou..., madame de La Ro..., madame de Mar..., et mille autres encore avaient été attachées *au monstre de la Corse;* son ignorance venait de son aversion à lire des livres instructifs qui l'auraient éclairé à huit ans, l'*Almanach impérial*, par exemple. Et puis comme les princes de sa maison aiment beaucoup *les nouvelles à la main*, il pouvait demander à M. le comte de Montesquiou, grand-chambellan, à M. le comte de Ségur, grand maître des cérémonies, de lui ouvrir leurs cartons, et de lui donner communication de *plusieurs milliers de lettres* écrites pour solliciter des clefs de chambellans, des places de préfets du palais, de maître des cérémo-

nies, par les mêmes noms que son A. R. monseigneur le duc de Berri trouvait si bien dévoués à la cause de sa maison.

Cette différence dans ses manières envers les femmes était d'autant plus extraordinaire que rien ne l'y autorisait, à nos yeux surtout; il existait même de certaines aventures sur quelques-unes de ces dames, aventures (1) arrivées pendant l'émigration à Bruxelles, et que tout le monde connaissait; aventures qu'une grand'mère ne pouvait raconter sans mettre son éventail devant elle pour faire semblant au moins de rougir.

Le duc de Berri voulant donc établir sa réputation militaire et celle, qui lui plaisait également beaucoup, d'homme à intrigue d'amour, demanda et obtint Bagatelle, et se mit en devoir d'y donner des déjeuners, des dîners et même des soupers. Il y avait gradation de mystères et de distraction. Toutes les femmes ayant un peu de jeunesse et de beauté et qui voulurent y aller en furent les maîtresses; aussi dans le commencement, Dieu sait quelle belle confusion ce fut!... Le pauvre prince n'était pas de force à contempler tant de charmes qui s'en venaient là au grand jour, dans une toi-

(1) Ces aventures, qui eurent une immense célébrité, eurent lieu à Bruxelles lors de la première émigration. Ces dames étaient trois, deux sont mortes, une seule survit. Si j'ai rappelé ce souvenir, c'est comme réponse à une attaque continuellement hostile contre nous par le parti de la restauration.

lette bien fraîche, bien élégante... il avait quelquefois des transports de joie qui lui donnaient une apparence de folie, en voyant une foule de petits pieds courir sur le velours vert des pelouses; et ces petits pieds français, nouvelle connnaissance pour lui, si bien chaussés, avec un bas fin comme une dentelle et un petit soulier de satin noir!... Mais il faut, puisque nous parlons de lui, donner ici, non-seulement son portrait, mais son histoire antérieurement à l'époque de son entrée en France. Beaucoup de ces mémoires *de fabriques, de ces livres faits avec des livres,* ont parlé de toute la famille des Bourbons, tandis que les auteurs de ces livres ne les avaient jamais vus!... Que de Mémoires parlent aussi de Napoléon dans un style louangeur aussi faux dans l'intérêt de sa gloire, que méchamment menteur quelquefois dans leur attaque. Pour faire un portrait ressemblant, un modèle doit donner séance.

Charles-Ferdinand, duc de Berry, second fils de M. le comte d'Artois, est né à Versailles, le 24 janvier 1778; il avait donc trente-six ans lorsqu'il nous vint en France, ce qui est un peu tard pour faire le *mangeur de cœurs!* Il quitta la France à la suite de son père, lorsque le comte d'Artois partit, le 15 juillet 1789. Il avait pour gouverneur le duc de Serrant. C'était un brave homme, mais incapable de remplir la tâche difficile de gouverneur d'un prince exilé et malheureux. Son premier écuyer qui, avant *sa majorité de prince,* avait été

auprès de lui comme gouverneur, était uu homme plus habile. M. de La.....d de Ch....l était un de ces gentilshommes qui se battent aussi bien qu'ils parlent et agissent. En quittant la France, M. le duc de Berri s'en fut à Turin. Là, il continue ses études jusqu'en 1792; alors il s'en revint en Champagne et fit ses premières armes contre *les Français*, sous son père et le duc de Brunswick. Il retourna à Turin, puis revint à l'armée de Condé et se mit alors à la tête d'un corps de gentilshommes. Il eût été à désirer que toute cette dépense de bravoure eüt été pour une autre cause. C'est toujours une mauvaise note dans les états de service d'un homme, quel qu'il soit, d'y trouver qu'il s'est battu contre les siens. Toutefois il faut dire ce qui *est pour*, comme on dit ce qui est contre celui dont on parle. M. le duc de Berri avait un caractère, dont plusieurs parties étaient grandes et admirables, et rares dans le rang suprême. Il avait de la justice, du courage et de la vérité. Il était un jour à l'armée de Condé; un des gentilshommes de son régiment commit une faute, dont le prince le punit non-seulement avec sévérité, mais avec des formes dont la rudesse était à elle seule offensante, M. de La....d de Ch.....l lui dit : Monseigneur, je vois que V. A. R. a fait de la peine à M. de*****. Le prince ne répondit rien, mais un moment après M. de La....d le vit prendre son chapeau et sortir de chez lui sans être accompagné. Le prince alla d'abord chez M. de*****, et l'ayant trouvé seul :

M. le comte, lui dit-il, j'ai pensé depuis ce matin à ce qui vous a mérité la punition que je vous ai infligée; je crois que le motif n'est pas assez grave pour justifier ce que j'ai fait à votre égard, vous devez donc vous regarder comme offensé. Ici, à l'armée, dans l'exil, je ne suis comme vous qu'un gentilhomme français; je vous offre la satisfaction que vous pouvez me demander, autrement voici ma main.

M. de***** fut touché jusqu'au cœur de cette noble et franche démarche, et ne put répondre qu'en se penchant sur cette main que le jeune duc lui présentait comme un bon camarade et la presser de ses lèvres. C'est un fait qui est bien dans tout son ensemble et impossible à dénaturer. L'impartialité doit ici présider à tous les jugemens. Le duc de Berri avait alors vingt-deux ans.

Lors de la courte guerre du Hanovre, le prince fut rejoindre, en 1805, le roi Gustave-Adolphe *le fou*, lorsque celui-ci s'avança jusque dans le Hanovre Mais nous marchions vite alors, et avant que le duc de Berri eût joint l'armée suédoise, le Hanovre était délivré. Mais il n'importe, le duc faisait voir sa bonne volonté et son envie de se battre; après cette dernière tentative, il s'en fut en Angleterre. Là, il s'établit à Londres et fit ce mariage, où cette liaison, comme on voudra l'appeler par politesse pour madame la duchesse de Berri, qui, du reste depuis, en a fait bien d'autres en fait de mariage. Il allait quelquefois à Hartwell, dont la vie l'ennuyait fort, et le reste du temps il le pas-

sait à Londres, où les Anglais de distinction ne trouvaient pas qu'il vécût comme un homme de son rang aurait dû vivre. On a beaucoup parlé dans quelques biographies d'un piége qui aurait été présenté au duc de Berri, par les ordres de l'Empereur Napoléon, afin de l'attirer sur les côtes de Normandie, où, disait-on; il était entendu par plus de *cinquante mille hommes tout armés*!... Le fait est que l'avis en fut donné, qu'il le fut effectivement de France; mais il est *faux*, complétement *faux*, que cet avis vint du gouvernement. Il fut donné par un aventurier, dans lequel le comité secret avait une confiance aveugle; il se nommait *Romans* (1). Il communiquait avec les agens des princes et leur faisait accroire les choses les plus inconcevables, entre autres, par exemple, cet armement de *cinquante mille hommes* sur les côtes de Normandie!... Il reçut pour cet avis une somme de dix mille francs. Le duc de Berri se prépara à venir en France; on était alors en 1813. Le vaisseau qui devait le porter en Normandie était déjà prêt, lorsqu'on décida d'envoyer, avant de prendre un si grand parti, pour savoir la vérité à Jersey et à Guernesey. Là on apprit que rien n'était vrai. Ce ne fut que quelques mois plus tard que la for-

(1) Cet homme était un aventurier dans l'acception entière du mot; il avait plus de dix noms différens; il vivait encore en 1833, et habitait une petite maison dans les environs de Meaux, qu'il avait acheté (et il s'en vantait!) avec l'argent attrapé, disait-il, aux gens trop crédules.

tune des Bourbons leur devint plus gracieuse.

Ce fut à Cherbourg que M. le duc de Berri descendit ; il était venu de l'île de Jersey, où il attendait depuis six semaines le moment d'approcher des côtes de France, sur le vaisseau de guerre anglais, nommé *l'Eurotas* (1). A peine eut-il mis le pied sur le sol français qu'il fit une faute. Sans doute il se montra fort ému, il pleura même, ce qui est très-convenable en pareille circonstance ; mais il voulut faire un discours, et, soit qu'il ne fût pas orateur ou que la circonstance le troublât, il dit fort mal à propos :

« Français ! nous n'apportons que l'*oubli du passé !* »

Vraiment ! voilà une belle affaire ! que de dire à tout un peuple : Vous nous avez fait bien du mal, mais nous l'oublions. En vérité, c'est comme la chanson d'*Alix et d'Alexis :*

En songeant *qu'il faut* qu'on l'oublie,
On s'en souvient !...

C'était maladroit, et tous ceux qui l'entendirent le jugèrent comme moi.

Au reste, arrivé en France, le duc de Berri se conduisit avec une bravoure morale qui fit un bon effet. L'histoire de ce régiment auquel il fit crier vive le roi à Bayeux, est plus belle pour le prince

(1) Le 13 avril 1814.

que pour le régiment par exemple ; il fit aussi un discours ; à Rouen, il en fit un autre ; puis une longue proclamation, toujours pour promettre l'oubli de ce malheureux *passé !..* Cela était d'un effet d'autant plus mauvais qu'on savait bien que Louis XVIII avait la manie des discours écrits et *narrés*, que tout ce qui était dit par le neveu sortait de la plume de l'oncle, et que cet oncle avait une mémoire parfaite ; en tout, le duc de Berri parlait trop. Le jour de son entrée à Paris (1), il fit aussi un discours aux autorités, qui vinrent le recevoir à la barrière de Clichy ; ensuite, il fit une autre scène à son entrée dans le château des Tuileries ; il se tourna vers les maréchaux qui l'avaient accompagné, et après avoir embrassé son père, il se jeta (2) dans leurs bras, et, les embrassant avec effusion, il leur dit qu'il avait besoin de faire partager les sentimens qu'il éprouvait... Eh bien ! si cette tendresse spontanée était impossible à réprimer, j'en suis fâchée pour le duc de Berri ; car elle fit un effet qui ne fut nullement en sa faveur ; on ne crut pas à cet abandon, qui pourtant était peut-être vrai ! et je vis le soir même, plusieurs officiers généraux, de ceux qui le matin avaient reçu le prince, et qui disaient entre eux :

Il *ne peut*, il *ne doit* pas nous aimer !...

(1) 21 avril 1814.

(2) Voir tous les journaux du temps, particulièrement la *Gazette de France* et *la Quotidienne*.

Et ils avaient raison.

Le duc de Berri avait des talens, et même assez cultivés pour en recevoir et donner de l'agrément dans la vie privée : il peignait à l'huile, il était bon musicien, et jouait fort bien du piano. Il avait de l'esprit, mais un esprit acerbe et n'ayant aucun lien dans le commerce habituel. Un prince ayant un tel esprit, c'est à faire souhaiter qu'il soit imbécile.

Le duc de Berri était petit; sa tête était enfoncée dans ses épaules, et il la portait sans aucune bonne grace; son regard avait assez de douceur avec du feu, et en tout sa physionomie s'embellissait beaucoup quand il souriait; car il y avait accord avec les yeux, et ses dents étaient charmantes. Il n'avait pas encore cet éternel *dandinage*, dont tous les Bourbons héritent, et que son malheureux frère possède à un tel degré que c'est à faire croire qu'il répète une danse sauvage.

Le duc de Berri, en arrivant à Paris, fut aussitôt comparé à Henri IV. Ce fut d'abord soutenable, mais bientôt il n'y eût pas moyen de le supporter; car il y tenait par ses qualités, il y tenait par ses défauts. A peine était-il à Paris, qu'il fit venir de Londres cette Anglaise, sœur d'un capitaine de vaisseau, et dont il avait fait sa maîtresse ou sa femme. Je ne sais pas bien ce qu'elle fut vraiment.

Quoi qu'il en soit, et pour rendre complète la ressemblance entre lui et son aïeul. le duc de

Berri devint bientôt infidèle à sa belle Anglaise pour mademoiselle Virginie Letellier, danseuse de l'Opéra, jolie comme un ange et bête comme un chou, à ce que disaient la louange et la médisance. La pauvre fille était trop bonne royaliste pour refuser son cœur à un fils de France... elle l'était même au point que, se trouvant obligée de suspendre le cours de ses pirouettes et de ses entrechats pour se vouer aux soins de la mère de famille, elle était un jour dans sa loge à l'Opéra, voyant faire sa besogne sautante à ses compagnes, lorsque la famille royale tout entière, ce qui était rare, vint à l'Opéra voir et entendre je ne sais quelle vieille et ennuyeuse pièce qui n'était pas même de Gluck; on se mit à applaudir comme on applaudit quand on met le lendemain sur les registres de la police.

5,000 *francs de bon esprit public hier à l'Opéra.*

On applaudit donc avec enthousiasme; la famille royale salua, comme cela est de règle. Mais voilà mademoiselle Virginie qui, tout émue d'avoir vu son prince dans sa gloire, et voulant remercier les applaudisseurs, se lève, salue aussi et remercie le parterre, montrant par ce mouvement la demi-rotondité qui déformait sa belle taille. Croirait-on qu'un homme d'un grand et beau talent, ayant de plus un noble cœur, demande de l'indulgence pour cette faute de M. le duc de Berri, en rappelant

Henri IV et la belle Gabrielle !... Quand je vous dis que c'est à n'y pas tenir.

Voici une autre histoire où mademoiselle Virginie est aussi pour quelque chose.

C'était le jour de l'arrivée de Louis XVIII à Saint-Ouen, et par conséquent la veille de son entrée dans Paris. Il est d'usage, comme on sait, que le roi confie le commandement du lieu où il se trouve au personnage le plus distingué et le plus en faveur auprès de lui. Comme Louis XVIII voulait aussi y trouver une entière sûreté pour dormir paisiblement, il dit au duc de Berri :

— Mon neveu, nous vous confions le soin de notre garde pour cette nuit, commandez dans Saint Ouen.

Et le bon roi qui aimait le repos s'en fut dans son appartement, laissant le duc de Berri fort heureux, à ce qu'il croyait, de cette marque de faveur et de confiance.

Mais il se trompait, le duc de Berri avait aussi ses petites affaires, avec lesquelles le repos n'avait rien à voir. Il avait pour ce même soir-là un rendez-vous arrangé avec mademoiselle Virginie, et il lui était fort ennuyeux de le perdre, pour s'enfermer dans une chambre au château de Saint-Ouen...

Il réfléchissait à cela tout en se promenant dans son appartement, et regardant de temps à autre le maréchal Oudinot, qui était là en sa qualité de commandant de la garde nationale, et surtout de celle de brave et loyal garçon, se trouvant tou-

jours là où il devait être. (Je parle ici de 1814. J'ai prévenu que les souvenirs sur la Restauration remontaient dans l'année 1814, pour être aussi détaillés que possible.)

— Monsieur le maréchal, lui dit le duc de Berri, cela m'ennuie fort, je vous avoue, de rester ici...

— Le maréchal s'inclina sans répondre.

— Mais c'est que cela me contrarie, poursuivit le prince, en appuyant sur ce mot!

Le maréchal s'inclina de nouveau... mais en se relevant, son regard rencontra celui du prince, et tous deux sourirent.

— Mais pourquoi, monseigneur a-t-il de *l'ennui*, de la *contrariété*, répondit enfin le maréchal?

Ah! pourquoi!... pourquoi!... je ne puis quitter mon poste!... mais au fait!.. pourquoi non?

Et le duc, souriant à sa pensée, s'avança vers le maréchal, et lui prenant les deux mains, et lui dit:

— Mon cher maréchal, je vous laisse ce commandement que le Roi m'a confié; je vous le remets avec la certitude qu'il est en meilleures mains même que dans les miennes, parce que vous êtes non pas plus fidèle, mais certes plus habile... Pas un mot... Adieu, maréchal, je cours à Paris!...

Et voilà le maréchal investi d'une responsabilité qu'il n'avait pas cherchée, ce dont il était fort loin, comme on va en juger.

Au moment où le duc de Berri lui avait raconté tout ce que je viens de vous conter aussi, il y avait

dans la chambre un officier supérieur commandant de la garde nationale qui entendait tout le colloque. Lorsque le prince fut parti, le maréchal demeura quelques minutes en silence et en repos ;... il écoutait le bruit que faisait le galop du cheval du prince et du seul homme qui l'accompagnait... mais aussitôt que la nuit fut retombée dans le silence, le maréchal se lèva à son tour, et se promena avec humeur, comme avait fait précisément le duc de Berri.

— Savez-vous, mon cher commandant, que c'est fort ennuyeux ce que vient de faire là le duc de Berri... Que diable aussi, on a plus de force sur soi-même pour garder son poste!... cela ne me regarde pas, moi!... je voulais aller à Paris précisément cette nuit!... je voulais aller trouver ma femme... et puis me voilà cloué ici pour jusqu'à demain matin!.. demain matin nous avons l'entrée dans Paris.... par conséquent impossibilité totale d'aller embrasser ma femme... Ecoutez, mon cher commandant il faut me rendre un service d'ami et de camarade!... il faut que vous preniez le commandement à ma place... moi, je vais monter à cheval, et en deux temps de galop je suis à Paris... voilà qui est entendu!...

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur le maréchal, s'écria le commandant! comment voulez-vous que vos *lapins de la vieille garde*, comme vous les appelez vous-même reçoivent des ordres d'un officier de la garde nationale!... et puis écoutez ;...

c'est une lourde responsabilité que vous me donnez là, non que je craigne un danger... si j'en soupçonnais un, certes; mais il est de fait que je voudrais que la chose fût plus en règle.

— Bath! tu plaisantes, répondit le maréchal, tu es à la fois un solide garçon, un bon patriote et un bon royaliste, que veut-on de plus dans l'homme que je laisse auprès du roi... allons, voilà qui est décidé... je pars pour Paris... je vais embrasser ma femme, et je reviens ici pour le lever du roi, qui aura lieu de très-bonne heure...

Et voilà le maréchal Oudinot qui, après avoir serré la main de son ami-camarade, monte à cheval ou en voiture, je ne sais lequel des deux, et chemine vers Paris.

— Et de deux!

Il faisait beau, la nuit était calme; l'officier supérieur se mit à la fenêtre et regarda les étoiles, en riant au-dedans de lui-même de cette masse de galop vers Paris!... Tout en pensant et en riant, il songea qu'il lui fallait mériter la confiance du maréchal, il prit un officier avec lui, parcourut les postes, ordonna les rondes, recommanda de ne plus élever la voix dans les qui vive pour ne pas éveiller le roi... car vous n'êtes pas dans un bivouac, ici, messieurs, leur observa-t-il; et il fit enfin tout ce qu'il devait faire pour leur montrer qu'il n'était pas neuf dans le métier du port d'armes. Quand toute la besogne de sûreté fut terminée, il sentit alors une fatigue et un besoin de

sommeil impérieux. Ah çà, se dit-il à lui-même : Qu'est-ce donc cela veut dire?... mais après tout, je serais bien simple de m'imposer une pénitence, quand tous les autres se donnent du bon temps, à commencer par le fils de France!... j'ai été à cheval toute la journée... il est certain que j'y serai demain encore... c'est bien fort... ma foi, je vais dormir!

Et voilà le troisième délégué qui en appelle un quatrième; c'était un colonel de la ligne, sur lequel il croyait, avec raison, pouvoir compter.

— Mon cher, lui dit-il, je vais aller me coucher, et je vous laisse le soin de la sûreté de Saint-Ouen... mais au reste je ne suis pas loin... voilà ma chambre... au moindre éveil, appelez-moi, je reste tout habillé, je serai à vous tout aussitôt.

Et un quart d'heure après, le troisième délégué dormait du sommeil du juste... Je crois être certaine que le quatrième ronflait une demi heure après, et que celui à qui il avait remis aussi le commandement avait grande envie de dormir, quand enfin le jour a paru. Il était temps comme on voit!

J'ai parlé plus haut des déjeûners de Bagatelle. Un jour, il y avait foule de ces jolis visages dont la grace est encore doublée à Paris par tout ce que la toilette peut ajouter de prestige à la beauté d'une femme. Parmi elles, ce jour-là, on en remarquait une dont la figure et la tournure étaient charmantes, la mise simple, mais fort élégante. Sa robe en mousseline blanche, et faite par Victo-

rine, avait une forme toute nouvelle et son chapeau en paille de riz, avec une seule fleur sur la forme, sortait des mains d'Herbaut : quant à la personne, elle venait des mains de Dieu (1), qui ne fait pas toujours un ouvrage aussi gracieux que celui-là, quelque infaillible qu'il soit.

Cette jeune femme était avec une autre plus âgée, qui paraissait être sa mère et l'était en effet. Toutes deux suivaient le prince avec une affectation dont il se serait aperçu quand la jeune femme n'aurait pas été charmante; il passa près d'elle, et la regarda à son tour comme pour l'engager à venir plus près de lui; mais la jeune dame ne parut pas comprendre. On était alors dans le jardin; une petite pluie obligea chacun à rentrer dans le pavillon; le prince se trouva alors plus rapproché de la jolie dame, et demanda son nom à quelques personnes; on ne put le lui dire. Cela n'était pas étonnant; il y avait une telle foule, qu'il était souvent permis et même ordonné de ne pas connaître qui vous coudoyait pour n'en être pas salué plus tard autre part. Cela me rappelle un mot de M. d'Aen, à qui Louis XV demandait le nom de quelques parens de madame Dubarry qu'il voyait à souper et qu'il ne connaissait pas.

— Ma foi! Sire, lui répondit M. d'Ayen, je ne

(1) Les personnes qui connaissent Madame T*** savent que je n'exagère pas en faisant d'elle ce portrait qui est même peu flatté

sais pas qui c'est. Je ne vois ces gens-là que chez vous.

La jolie dame se sépara enfin de sa compagne et s'approcha du prince. Il put alors remarquer qu'elle avait des traits encore plus ravissans qu'à quelque distance. L'expression dominante de sa physionomie était celle d'une grande innocence. Elle regarda le prince, et aussitôt il fit un pas vers elle; elle lui sourit et avant que le sourire eût cessé, il était à ses côtés et lui demandait ce qu'elle désirait de lui.

— Un moment d'audience, monseigneur, lui répondit-elle en baissant les yeux.

— C'est bien prompt, se dit le duc!... Mais n'importe... elle est bien jolie!... ce sera, dit-il à la jeune dame, le jour et à l'heure qui vous conviendront... A qui ai-je l'avantage de parler?

— Je suis madame Al... de P***, mon mari est le frère de madame la duchesse d'***.

Et elle dit l'un des premiers noms de l'empire.

Le duc de Berri n'aimait rien de ce qui tenait à cette époque radieuse de notre France. Le parfum lui en montait à la tête, et cela, je ne sais pourquoi, car il était né avec de la valeur et même de grands sentimens d'honneur en toutes choses: pourquoi donc cette sorte d'envie!... Et puis, dans la position où il se trouvait vis-à-vis de la France, il lui fallait un autre courage que celui du mousquet et du canon... Le courage de nos hommes de guerre était plus brillant, mais inférieur à ce courage de toute la vie et de toutes les heures contre les hommes, contre les

factions, contre un ministre, contre les flatteurs, contre un favori, contre les passions! Voilà le courage dont il devait être jaloux, car il ne l'avait pas! enfin, le duc de Berri avait un coin de l'ame où germait une envie contre ces pauvres lauriers de la révolution et de l'empire, que les siens, son parti et lui-même, allaient chaque jour abattant et arrachant comme des mauvaises herbes; cependant ils n'osaient pas le faire ouvertement. Ces hommes qui avaient fait trembler l'Europe étaient pour la plupart pleins de vie et de force morale et physique... et quant à ceux qui étaient morts, leur nom vibrait encore au cœur des Français, parce qu'il leur rappelait de beaux jours pour la nation, et puis on en parlait, ne fût-ce que comme politique ou comme adresse... Ce n'était pas comme aujourd'hui!...

Ainsi donc, en entendant le nom que lui dit la jeune dame, le duc de Berri changea aussitôt de manières avec elle... il fut poli, la fit asseoir et se plaça auprès d'elle.

— Ma belle-sœur n'a pas pu venir ce matin, dit-elle au duc, quelque désir qu'elle en eût. Mais, elle est encore en deuil et n'a pas cru devoir sortir pour se *trouver en aussi grande compagnie*.

Le duc a dit depuis, que le mot *grande compagnie* lui avait bien semblé appartenir en effet à la belle-sœur d'une duchesse de l'empire. Cependant il répondit qu'il croyait que madame la duchesse

d'.... avait été présentée à la duchesse d'Angoulême. Madame de P.... rougit et balbutia quelques mots... Le duc poursuivit en ajoutant que depuis l'ouverture du pavillon de Bagatelle il n'avait pas eu le plaisir de voir madame la duchesse d'.... et qu'il serait charmé qu'elle lui fit *cet honneur*...

— Je le lui dirai, monseigneur, répondit madame de P....

Et rougissant de nouveau avec l'air souffrant d'une pudeur de jeune fille, elle dit au prince :

— Quel jour V. A. R. daigne-t-elle fixer pour l'audience que je sollicite de sa bonté ?...

Elle était si jolie que le duc fut au moment de lui dire : Mon Dieu ! à l'instant même ! mais il se contenta de lui indiquer le lendemain. L'heure était pour neuf heures du soir.

Ce lendemain était un dimanche. La duchesse d'.... avait pour parent très-proche un ecclésiastique entièrement dévoué à la cause royale et dont la noble conduite, à cet égard, avait été appréciée par l'empereur Napoléon. Il avait refusé un évêché, se contentant de vivre chez sa nièce, dont la maison était honorée par sa seule présence. Tous les dimanches, depuis le retour du roi, il allait à la cour pour présenter ses devoirs à la famille royale, à laquelle il ne demandait rien que de rendre heureux ce peuple que Dieu lui avait conservé.

Ce dimanche dont je parle, l'Abbé de C.... s'en fut aux Tuileries, suivant sa coutume avec le comte

G.... de Co... son frère. Le hasard le fit trouver plus près du duc de Berri qu'il ne l'était ordinairement, dans cette foule où l'on avait peine à se reconnaître. Le prince aimait beaucoup l'abbé de Co.... qu'il avait connu étant presque enfant lorsqu'il était à Turin, au commencement de l'émigration, et c'était avec un grand plaisir qu'il l'avait revu à Paris en 1814. Ce même jour il s'approcha du bon ecclésiastique qu'il estimait autant pour son propre mérite, que pour la grandeur de son nom. Il lui sourit dès qu'il le vit et lui dit :

— J'ai vu hier une de vos nièces, monsieur l'abbé, et je dois la revoir ce soir.

Malgré son respect pour l'abbé de Co.... le prince sourit à moitié en prononçant ce dernier mot.

— L'une de mes nièces, monseigneur !...

— Oui, l'une de vos nièces. Elle est, ma foi ! charmante !

— Ma nièce est sans doute une agréable personne, dit l'abbé de Co...., mais votre altesse royale n'a pas pu la voir hier, car elle n'est pas ici.

— Je vous réponds qu'elle y est... et qu'elle y était hier. J'ai eu le plaisir de la recevoir à Bagatelle.

— A Bagatelle ! s'écria l'abbé de Co.... et sa belle figure habituellement pâle se colora rapidement. A Bagatelle !..

Il faut savoir que pour lui, Bagatelle ou Babylone c'était la même chose... Il fut donc saisi au cœur... Mais, se remettant, il poursuivit avec plus de calme :

— J'ai l'honneur de répéter à monseigneur que ma nièce n'est pas à Paris.

— L'une de vos nièces peut-être bien ; mais l'autre ?

L'abbé de Co.... regarda le duc avec un air si stupéfait qu'il ne put retenir un sourire quoiqu'il commencât à se fâcher. On sait qu'il n'était pas patient.

L'AUTRE ! répéta l'abbé de Co.... Comment l'AUTRE ? — Sans doute l'AUTRE ! N'avez-vous pas plusieurs nièces ?... — Mais non, monseigneur ; je n'en ai qu'une...

Ce fut au tour du duc de Berri d'être étonné ; il regarda l'abbé comme pour lui dire : Mais quelle est donc cette femme qui est si jolie ?... Mais tout à coup il se ravisa et reprit :

— Oui, sans doute, vous n'avez qu'une nièce en ligne directe de famille ? mais vous avez un neveu ?

— Oui, monseigneur.

— Il a une femme ?

Ici le pauvre abbé demeura tout interdit. Il fallait cependant une réponse... enfin, il dit bien bas :

— Non, monseigneur....

— Comment diable ! s'écria le duc... Mais j'ai vu, je vous le dis, hier à Bagatelle, madame de P....

L'abbé remua doucement sa tête blanche et se contenta de répéter :

— Mon neveu n'est pas marié... et je n'ai qu'une nièce, que monseigneur n'a pas vue à Bagatelle, parce qu'elle est à trente lieues d'ici et n'en revient que ce soir.

Mais l'accent du digne homme disait en même temps, que la duchesse, eût-elle été à Paris, il ne l'aurait pas laissée aller à Bagatelle et qu'ainsi le prince *ne pouvait* l'y avoir vue.

Le duc de Berri s'éloigna de l'abbé de Co... en réfléchissant à ce qu'il venait de lui faire connaître. Il n'en dit rien à personne et donna l'ordre d'introduire madame de P...., dès qu'elle se présenterait.

Elle fut exacte à neuf heures le même soir, et fut aussitôt annoncée chez le duc. Il fut à elle, la fit asseoir et lui demanda en quoi il pouvait lui être utile. Mais pendant qu'il lui parlait il l'examinait avec une grande attention et tenait surtout ses yeux attachés sur ses mains, que la pauvre femme avait tout simplement devant elle, tenant un très-beau mouchoir brodé garni des dentelles, et une boîte d'or contenant du sel de vinaigre ainsi que c'était alors la mode. Tout-à-l'heure je dirai pour quelle raison le prince était ainsi attentif.

Madame de P... était entrée avec une sorte d'assurance qu'elle perdit en rencontrant le regard scrutateur du prince et en remarquant son ton plus que sérieux. Elle s'embarrassa, et au premier mot qu'elle voulut dire, elle resta court.

Vous n'êtes pas la femme de M. de P...., lui dit enfin le prince en se levant brusquement et s'approchant d'elle, mais tenant toujours les yeux attachés sur ses mains....

La jeune femme se leva toute troublée.

— Vous n'êtes pas madame de P...., répéta le duc, d'une voix toujours plus sévère !...

— Monseigneur !...

— Pourquoi prendre ce nom ?... pourquoi cette feinte ?...

Elle fondit en larmes.

— Me répondrez-vous, enfin ?...

— Monseigneur !...

— Eh bien !... parlez donc !

— Monseigneur, c'est que... je...

— Encore une fois, parlerez-vous ?...

— Monseigneur, je vous aimais !... et je ne pouvais vous approcher qu'en prenant un nom, qui du reste... est *presque*... le mien !...

— Hum !... et qui me dit que vous êtes vraie puisque vous avez déjà menti... d'ailleurs ce nom... *comment est-il presque* le vôtre !...

Elle répondit bien bas... en balbutiant... et le résultat du discours fait et écouté fut que mademoiselle T.... avait été pendant plusieurs années l'amie de M. de P...., qui en effet, l'avait beaucoup aimée, mais elle n'était pas sa femme et n'avait aucun droit de porter son nom. Du reste, elle était jolie comme un ange, chose toujours fort utile, car elle était une personne de fort bonne volonté.

La chute que fit la vanité du prince fit un peu rude; elle le fut d'autant plus que dans cette journée elle avait reçu deux échecs : le premier fut en apprenant qu'il avait été mystifié et qu'il n'y avait pas de madame de P.... et conséquemment de belle-sœur de la duchesse d'.... Mais alors il se laissa entraîner à croire que cette femme était une de ces héroïnes patriotes aux idées exaltées qui avait pris un faux nom pour parvenir jusqu'à lui, et il trouvait quelque chose de grand et d'inusité à ne prévenir personne, mais à surveiller le péril et à le déjouer seul. Voilà pourquoi ses yeux étaient fixés sur les petites mains de mademoiselle T...., s'attendant à chaque instant à lui voir tirer un poignard pour le frapper... Il fut donc étrangement et désagréablement surpris de voir d'abord le matin la grande dame se changer en une inconnue, et cette inconnue devenir une personne joyeuse à prétention de sentiment, ce qui rendait l'aventure plus bouffone; mais ce qui ajoute grandement à son ridicule, c'est que le prince changea son doute pour une entière crédulité, qu'il ne fit aucune réflexion sur tout ce que lui raconta mademoiselle T..., qu'il crut en effet lui avoir inspiré une violente passion, et qu'avant la sortie de l'appartement royal, la courtisane avait fait un pacte de cœur avec le fils de France.

Quelques jours après la duchesse d'.... fut à la cour... le duc de Berri s'approcha d'elle.

— Monseigneur sait maintenant que je n'ai

pas de belle-sœur, lui dit-elle en souriant ?

Le duc s'inclina, mais sans répondre. Il était évident qu'il était embarrassé plus qu'un prince ne doit l'être en pareil cas.

Et cependant mademoiselle Virginie, la dame anglaise, et en général sa manière d'être le plaçait d'une autre manière que nous, entre ces personnages à position douteuse. Son éducation presque anglaise le familiarisait beaucoup avec de semblables relations. Le prince de Galles lui-même en avait trop bien donné l'exemple ; et sans aller dans l'histoire de France chercher des choses semblables dans le grand-papa Louis XIV ou le grand père Henri IV, il avait vu en Angleterre des existences transformées par un coup de baguette dont la magie était encore plus étonnante que celle exercée chez nous par les femmes de la profession de celles qui devinrent de nos jours duchesse de Saint-Alban (1), marquise de Wellesley, lady Hamilton, et tant d'autres que je pourrais citer.

(1) L'histoire de la duchesse de Saint-Alban est fort remarquable. Elle est une enfant trouvée. Un jour, se reposant sur la lisière d'un bois dans une province d'Angleterre, une troupe de bohémiens trouva une jolie petite fille qu'on y avait déposée. Ils la recueillirent et lui apprirent tous *leurs tours et leurs métiers*. Elle les quitta fort jeune et s'enrôla dans une troupe de comédiens de province. Elle était jolie, elle avait de la grâce et de l'intelligence. Dans un voyage que le directeur de Drury-Lane fit dans la ville où elle jouait, il la vit et l'engagea pour Londres. Là, elle eut de très-grands succès sous le nom de miss Mellon ; mais le

Cette histoire de mademoiselle T..... a été rapportée par moi, parce qu'elle peint mieux que des paroles le caractère du duc de Berri.

Le duc d'Angoulême n'est plus susceptible d'être un modèle aujourd'hui pour le peintre comme pour l'historien. Ce n'est pas un prince, c'est encore

hasard lui en menageait un qu'elle ne prévoyait guère. Un jour, elle marchait assez vite sur les trottoirs de Piccadilly : c'était la veille d'un bénéfice qu'elle donnait pour elle, et elle avait fort à faire. Elle pensait donc à toute autre chose qu'à ce qu'elle voyait et heurta un monsieur qui passait près d'elle. Comme elle était charmante, le monsieur ne lui dit pas : Madame, vous m'avez heurté ! mais il s'inclina bien bas, et lui demanda pardon d'avoir pu la toucher en passant. Le lendemain, comme il avait reconnu la jolie miss Mellon, actrice de Drury-Lane, il lui fit demander une loge qu'il paya vingt-cinq guinées; et, quelques jours plus tard, il lui demanda un bonheur qu'il paya deux millions de rente lorsqu'il mourut, quelque temps après. C'était M. Couts.

On s'accoutume à tout; et je mets au premier rang de tous les bonheurs auxquels on se fait le plus vite celui que donne la richesse. Miss Mellon, devenue millionnaire, voulut être autre chose... Il est peu de volonté infructueuse avec quarante millions de fortune... Elle voulut être duchesse; elle le fut. Elle épousa le duc de Saint-Alban, grand-fauconnier d'Angleterre, grand-seigneur fort illustre sans être de haute-noblesse, ce qui ne l'empêche pas d'avoir le droit de porter ses armes écartelées avec celles d'Angleterre; car on sait que le duc tire son origine de la fameuse Nell Gwynne, comédienne célèbre et maîtresse de Charles II, dont elle eut un fils, aïeul du duc de Saint-Alban d'aujourd'hui. Aussi les mauvais plaisans disaient qu'il n'avait pas dérogé. Du reste la duchesse de Saint-Alban est parfaitement bonne et fait beaucoup de bien.

moins un homme, ce n'est rien ; c'est une enveloppe humaine et voilà tout. Mais en 1814 il n'en était pas ainsi ; il y avait une sorte de sentiment dans cette ame au moment de s'éteindre, qui apparaissait par instans avec des jets lumineux qui frappaient l'œil. Le duc d'Angoulême donnait alors des espérances à ceux de son parti.

Il est né, comme son frère, au château de Versailles, le 6 août 1775, et comme dans ce temps-là il était coutume de donner des charges sans savoir si on y était propre, il fut nommé grand-prieur (1) de France en 1786, et chevalier de l'ordre en 1787. Avant la révolution, sa réputation d'enfant d'esprit reposa long-temps sur un mot dit par lui à M. de Suffrent, qui, allant faire sa cour aux enfans de M. le comte d'Artois, arriva au moment où M. le duc d'Angoulême lisait dans Plutarde la vie de Fabius. Le jeune prince avait huit ans : il jeta le livre, et accourant au bailly, il lui dit gracieusement : « Je lisais la vie d'un héros, j'en vois un maintenant. » Ce mot est charmant !... On a parlé de son gouverneur, monsieur le duc de Serrent ; celui qui l'a véritablement élevé, c'est l'abbé de Firmont, le dernier consolateur de Louis XVI, cet homme qui plus tard exposa sa tête pour sauver celle de Louis XVI ;... celui plus connu sous le nom d'Edgeworth. En 1792, le duc d'Angoulême, après avoir fait un cours d'artillerie théorique, à

(1) Les attributions en étaient presque nulles.

l'école militaire de Turin, fut rejoindre l'armée de Condé en Allemagne, puis il fut à Édimbourg, à Blankenbourg et enfin à Mittau, où il épousa sa cousine, le 10 juillet 1799; et enfin, après avoir été *renvoyé* de Mittau, puis rappelé, et renvoyé de nouveau, le duc d'Angoulême fut demander un nouvel asile avec sa famille à l'Angleterre, ennemie naturelle de sa patrie et qui souriait en lui jetant le pain de l'hospitalité. Toute cette vie d'exil et de repos, entremêlée seulement de tentatives guerrières faites contre ses compatriotes, fut un triste antécédent à réclamer en rentrant dans cette France qui ne connaissait les princes que par l'invasion étrangère deux fois tentée par eux. Ajoutez à ce premier malheur la maladresse continuelle des partisans des Bourbons à rappeler le passé, en répétant *qu'on l'oubliait*, et vous aurez la clé de cette énigme qu'on s'obstine à regarder comme impossible à deviner, à savoir pourquoi la tige des lis ne pouvait refleurir chez nous. Lorsqu'il entra à Bordeaux, ce fut avec le maréchal Beresford,... l'homme de l'armée anglaise peut-être le plus envieux de la gloire française; celui qui lui fut le plus hostile! Aussi je n'ai jamais regardé cet homme avec sa figure ignoble, vraie caricature de boule-dogue, ce nez ramassé, ces yeux couverts, ces grosses lèvres, et l'ensemble d'un être privé de tout sentiment généreux, que je n'aie senti un mouvement haineux que je n'ai éprouvé pour personne en ma vie. Et voilà celui que le duc d'Angoulême à

choisi pour entrer à ses côtés dans la seconde ville de France!... Il ignorait donc ce qu'il disait des armées françaises!...

A cette époque de la restauration où je suis maintenant, c'est-à-dire dans les premières semaines, le duc d'Angoulême ne vint pas d'abord à Paris; il se promena dans le Midi, et voulut accoutumer l'armée à la vue de ses *princes légitimes;* mot qu'on ne cessait de répéter et qui, pour le dire en passant, était bien impolitique. Une particularité amusante serait de réunir tout ce que les journaux ont écrit à cette époque!...

C'est encore un malheur dont certes il n'est pas coupable, et qui fut plus grand qu'on ne peut le croire, que cette tournure timide et même gauche qu'avait le prince!... Un jour, un officier qui arrivait des Tuileries nous raconta un fait qui devait frapper sur celui qu'il concernait, chez un peuple comme nous, qui regardons le ridicule comme le malheur le plus grand qui puisse accabler un homme même dans une situation privée, s'il est prince il est perdu.

Le duc d'Angoulême a des *manies :* c'est toujours fâcheux, et pour un prince bien plus encore. Entre autres manies, il a celle de frotter ses genoux avec ses mains, et dans cet exercice bien innocent sans doute il passe souvent des heures entières: c'est une manière d'exercice tandis qu'il réfléchit... Un jour il était seul dans le cabinet du roi... tout en l'attendant, il se mit à faire la balançoire et mit

en oubli, selon sa coutume, ce qu'il était venu faire là où il était. Au moment de sa plus profonde rêverie on ouvre la porte et l'huissier de la chambre crie : « Le roi ! »

Le prince tout surpris veut se lever, mais il prend son élan au moment où ses deux mains étaient prises dans ses bottes à l'écuyère, bottes qu'il portait souvent, et le voilà se levant, mais ses deux mains tellement serrées dans ses malheureuses bottes, qu'il ne put les dégager qu'au bout de quelques minutes, et pendant ce temps il sautait exactement comme auraient pu le faire les kangoroos qui sont au Jardin du Roi... Cette histoire fut racontée le même jour par un témoin oculaire. Elle fut démentie, parce que tout mauvais cas est niable, mais elle est vraie dans tous ses points.

Comment pouvait-on faire avec une famille dans laquelle on ne trouvait qu'une personne sur laquelle il n'y eût rien à dire? C'était trop demander que de nous l'imposer.

---

## CHAPITRE IV.

Déclaration de Saint-Ouen. — Le 9 mai comparé au 2 mai. — *Les droits et l'amour!* — M. de Blacas. — Le comte Dupont. M. Beugnot. — M. Malouet et le baron Louis. — M. de Montesquiou. — L'abbé de *ruelles*. — Madame la comtesse de Si...ne. — Le prince de Bénévent. — *La vieille ennemie!* — Lord Chatam et Franklin. — Souvenirs des malheurs de 89 et 92. — Clavières, Johanot et Marat. — M. Necker. — Influence de cette époque sur 1814 et rapprochement. — Les trente-cinq ministres des finances depuis Colbert. — M. de Taleyrand coupable envers la France. — Il peut trouver un plus méchant ou plus adroit qui le trompe. — Lord Cathcart. — Lord Castelereag. — Blücher. — Mange-t-il les enfans. — Dîner avec lord Castelereag. — Comparaison en faveur de M. de Metternich. — Portrait de milord Castelereag.

Lorsque le 2 mai, Louis XVIII donna la fameuse déclaration de Saint-Ouen, il la commença en ces termes :

« *Rappelé au trône de nos pères par l'amour de* » *notre peuple*, éclairé par les malheurs de la na- » tion *que nous sommes appelé* à gouverner, notre

» première pensée est d'invoquer cette confiance » mutuelle si nécessaire à notre repos, à son bon- » heur, etc., etc. »

Voilà dans quels termes parlait Louis XVIII, et il faisait bien, car nos oreilles n'auraient pas écouté alors un autre langage.

Et puis le 9 mai, c'est-à-dire huit jours après, une proclamation renfermait une phrase qui donnait à penser :

« Nous avons retrouvé nos droits dans votre » amour. » Et comme on savait très-bien que la nation n'avait pas d'amour parce que le plus impudent mensonge peut seul affirmer, il ne restait donc plus de positif que les droits. Ce fut en effet ce que nous vîmes bientôt. Quelques jours après, le ministère du roi de France fut connu : c'était M. le comte Blacas-d'Aulps, pour le ministère de la maison du roi; l'homme le plus funeste à la France, qu'elle ait jamais reçu de Dieu pour en être châtiée ; le général Dupont, pour la guerre ; le prince de Bénévent, aux affaires étrangères ; le baron Louis, aux finances ; et le baron Malouet. à la marine. M. Beugnot, homme à qui Louis XVIII trouvait je ne sais pourquoi de l'esprit, eut la direction du ministère de la police; à l'intérieur, on mit M. de Montesquiou, homme d'église et conséquemment de préjugés, etqui avait de plus vieilli loin des affaires depuis le commencement de la révolution; il avait sauté d'une vie de ruelles et de petits soins aux toilettes du matin, comme tous

les abbés de la même époque, dans l'exil de l'émigration, temps qu'il avait passé à l'ombre de madame de Simiane, autrefois le type de l'élégance et du bon goût et qui n'était plus qu'une masse informe assez ennuyeuse. Néanmoins M. de Montesquiou était celui de tous ceux du ministère qui était le plus à sa place.

Le choix de ce ministère nous donna le programme de tout ce qui allait se faire. A commencer par M. le prince de Bénévent, douze fois traître à son pays et à son roi, qu'on ne mettait là que parce qu'on le craignait, il n'y avait pas dans cette liste un seul nom populaire et que l'estime publique pût saluer de son estime. L'armée surtout reçut avec une indignation frémissante la nouvelle de la nomination du général Dupont! C'était une insulte! le général Dupont était bien plus coupable que Varus aux yeux de la France; et le prendre pour transmettre à l'armée les ordres du prince, faire choix de sa voix pour proclamer des grâces et des récompenses ou bien des reproches et de blâme, voilà ce qui ne se devait pas faire en saine politique. M. de Talleyrand n'était pas tout-à-fait aussi détesté, mais il y avait bien pour le moins autant de mépris jeté sur lui. La nomination de ces deux hommes fut comme un manifeste de guerre entre le roi et la nation.

Bientôt après eut lieu le traité (1) de paix de Pa-

(1) Il est dans le *Moniteur*; et je ne le rapporte pas ici.

ris, ce traité, conclu par le prince de Bénévent à notre honte éternelle ! C'est par lui que tout le sang que la France avait donné depuis vingt-deux ans fut perdu ! Les eaux du Rhin l'avaient effacé même sur ces rives ! C'est ce traité qui termine enfin la guerre de la révolution, la plus longue des guerres que nous ayons faites depuis l'invasion des barbares. Je ne le rapporte point, tout le monde le connaît.

Un fait assez important doit être remarqué en le lisant : c'est le soin jaloux de notre vieille ennemie, qui, toujours fidèle à sa haine envers la France, à son système de perfidie et de déprédation maritime, porte toujours envie à notre prospérité même en espérance, et, pour nous en priver, nous enlève, en nous dépouillant, Sainte-Lucie, Tabago et l'Ile-de-France. L'Ile-de-France la plus belle, la plus fertile de nos colonies ! C'est dans de semblables circonstances que l'Angleterre mérite le jugement de Franklin lorsqu'il dit :

L'Angleterre est brave ; aussi, aime-t-elle à conquérir ; elle a de l'ambition, aussi aime-t-elle à dominer ; elle est commerçante, aussi est-elle EXCLUSIVEMENT AVIDE !

Et lord Chatam, cet oracle de tous les gouvernans d'Angleterre, ne disait-il pas aussi :

Mais que deviendrait la Grande-Bretagne si elle était juste envers la France !

C'était en 1764 qu'il disait cela ! Je cite ces deux mots ensemble, parce que ce fut dans cette même séance de 1764, où lord Chatam parla ainsi, que

Franklin comparut à la barre du parlement d'Angleterre ! lui, Franklin !....

Quand j'arrête ma pensée sur la conduite de M. de Talleyrand avec l'Angleterre, je ne puis me contenir. J'ai fait une longue étude des rapports occultes et apparens de la Grande-Bretagne avec la France, et je ne connais que trop la puissance terrible exercée par le cabinet de Londres sur nos affaires depuis que la guerre d'Amérique a excité une tempête qui a donné une consistance éternelle à la haine qui subsistait déjà entre les deux nations... Ces rapports, suivis et observés par mon regard de femme, ont sûrement été fouillés dans toutes leurs profondeurs et leurs mystères coupables par M. de Talleyrand, dont l'esprit est surtout observateur avec finesse, comme le sont tous ceux de la nature du sien... Ainsi donc, pouvait-il être de bonne foi, lorsqu'à une époque *quelconque* il parut croire que l'Angleterre était pour nous ?... je ferais injure à sa pénétration, et cela le blesserait. J'aime mieux supposer qu'il nous trompait, que d'avoir l'air de croire que c'était lui qui se trompait...

Lorsque le 12 août 1792, Lady Sutherland, ambassadrice d'Angleterre envoya à Marie-Antoinette une corbeille de linge, parce que le sien avait été pillé le 10 au château. La reine, toujours grande et digne, lui renvoya cette corbeille en disant : *Je remercie lady Sutherland, mais dites de ma part à l'ambassadrice que les secours de l'Angleterre viennent trop tard.*

La reine connaissait l'étendue du mal!... la profondeur de la plaie avait été sondée par elle!... je veux parler du coup mortel porté à nos finances par Clavières et Johanot. Je ne dis rien de M. Necker, dont le système, d'opposer la ressource de l'emprunt à celle de l'impôt, pouvait devenir d'un grand avantage, exercé par ces mains, et puis c'était une pensée trop philantropique, pour n'être pas accueillie par les honnêtes gens : mais les deux autres, en opposant, l'un la monnaie fictive du papier à la monnaie réelle; l'autre, en favorisant l'exportation du numéraire, et en avilisant le papier-monnaie, nous portèrent en peu de temps au bord de l'abîme; Clavière en conduisant la France à la confection de quarante-cinq milliards d'assignats, et son confrère Johannot en préparant la banqueroute effroyablement frauduleuse dont nous nous sommes souillés. Il ne fut pas ministre, mais il fit autant de mal que s'il l'eût été. Eh bien! d'où nous venaient ces Génevois exilés, chassés de leur patrie?... de l'Angleterre!!...

C'est ici le lieu d'observer qu'en 1795, il y avait eu TRENTE-CINQ MINISTRES (ou contrôleurs) des finances depuis Colbert, et aucuns ne sont morts en place! si ce n'est M. de Cluny, en 1776, qui remplaça Turgot, et mourut à la fin d'octobre de cette année (1).

(1) Depuis M. de Cluny il y eut M. Necker, 1776; M. de Calonne, 1783; M. Necker une seconde fois, 1788; Clavières,

Et je le répète, ces hommes malfaisans, instruits à nous attaquer dans la source de notre prospérité, dans notre sang le plus pur, qui donc les avait lancés au milieu de nous, comme la terrible avant-garde de ceux qui vinrent ensuite nous livrer une guerre plus sanglante? N'avaient-ils pas été nourris par l'Angleterre, accueillis, protégés, pour ensuite nous le donner comme un poison mortel!... Il existe un ouvrage dont je veux transcrire quelques lignes, pour montrer l'opinion de la *France sage* à une époque où il était important d'avoir un sentiment arrêté sur l'Angleterre.

« Quelle est la position de l'Angleterre à l'égard de la France? Il est triste de l'avouer : c'est celle de l'ancienne Rome à l'égard de Carthage... entre la seconde et la troisième guerre punique. Ce n'était pas assez d'avoir abaissé Carthage, il fallait la détruire. L'Angleterre, sans doute, N'ESPÈRE PAS PRENDRE ET BRULER PARIS (1)! détruire la monarchie française!... mais *son comite secret* est sans cesse occupé d'entretenir la marine anglaise sur un pied respectable, de tenir la nôtre dans l'inertie, dans L'AVILISSEMENT!... dans un état de dégradation insensible, et, s'il le faut, de se tenir toujours prête à en achever la destruction, plutôt que de souffrir le rétablissement... Il ne s'agit pas certainement

1790; Le Roux Laville, et Beaulieu, 1792; Clavières encore, 1792; Cambon, 1794, et Johanot, 1795.

(1) Elle l'a pourtant essayé!...

de détruire la France, mais d'empêcher que l'Angleterre soit détruite : d'après des notions bien appréciées, tel est le système actuel du ministère britannique... Ce système mérite de sérieuses réflexions de notre part ; que si l'Angleterre a adopté contre la France le principe des Romains à l'égard des Carthaginois, elle en a eu des motifs encore plus pressans. C'est pour ne pas voir Annibal à ses portes, qu'elle veut nous fermer l'unique chemin qui peut nous y conduire. C'est LA CRAINTE qui rend l'Angleterre si haute, si fière, si injuste à l'égard de la France ; crainte réfléchie et calculée, qui fait sentir au plus faible les avantages de la négligence et de l'impéritie du plus fort... il le prend au dépourvu, et sans s'embarrasser de l'honneur (1), il tombe sur lui plutôt en assassin qu'en brave... »

Voilà ce qu'on pensait en France, au commencement du règne de Louis XVI... voilà la vérité de notre position, telle qu'elle fut TOUJOURS avec l'Angleterre. Jamais elle ne fut notre amie ; si elle protégea les Bourbons en 1814, c'est qu'il fallait écraser Napoléon ; non pas lui, dont l'Angleterre ne se souciait guère, mais la gloire de la France qu'il faisait et représentait à lui seul... Oh ! comme il avait compris que la lutte entre les deux puissances était une lutte à mort ! comme son œil d'aigle l'avait jugé !... M. de Talleyrand le savait aussi,

(1) Ce passage est extrait de la *Correspondance secrète et diplomatique de Louis XV*, rédigée par Favier sous les yeux du comte de Broglie, article x.

il n'en était pas moins dévoué à l'Angleterre, comme il le fut toujours. Son émigration en Amérique n'est pas pour moi une preuve du contraire. La vie de M. de Talleyrand est toute remplie de mystères, et puis ensuite deux méchans peuvent bien se brouiller momentanément.

On voulut convoquer une sorte de représentation nationale ; il se trouva quelques sénateurs isolés et quelques législateurs ; on réunit tout cela, et on les invita à siéger dans le palais Bourbon. Ce fut là que, le 4 juin, Louis XVIII se vit assis sur son trône au milieu de ce qu'il nommait les représentans de la nation. Ce fut là aussi que le chancelier M. d'Ambray prononça un discours qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de sottises et d'absurdités. C'est une rédondance continuelle, ne faisant entendre qu'un mot : *le pouvoir absolu* des rois de France, leur toute puissance y est rappelée à chaque phrase avec une maladresse rare. C'est toujours, *l'autorité* que le roi *tient de Dieu..., ses droits héréditaires !...*, C'est le roi qui apporte à son peuple le précieux bienfait d'une ORDONNANCE DE RÉFORMATION ! et cent pauvretés pareilles.

« Le roi, dit le chancelier, *ne veut* exercer l'autorité qu'il *tient de Dieu et de ses pères*, qu'en *posant lui-même les bornes de son pouvoir !* »

Le Malheureux ! dans son ineptie, il ne savait pas que de telles paroles étaient un langage blasphématoire !... était-il besoin de donner à l'instant

même des motifs de méfiance et de désaffection ! Sans doute il n'est pas possible de mettre en question l'attachement de cet homme donné pour successeur à L'hôpital, de cet autre qui était l'ami en même temps que le ministre du roi ; et pourtant quel mal tous deux ne lui ont-ils pas fait ainsi que bien d'autres, au reste, dont le nom se trouvera souvent sous ma plume dans le cours des événemens que je me suis imposé la tâche de raconter ?

Et la charte avait été donnée le 2 mai !... Ainsi trente-deux jours seulement s'étaient écoulés depuis que le roi avait dit à Saint-Ouen :

« *Rappelé par l'amour de notre peuple au trône de nos pères !...* » Et ce même jour de la séance royale, la Charte est donnée aux chambres législatives assemblées ; mais qu'importe que ce nœud formé par la sagesse et destiné à réunir la confiance et le pouvoir, la royauté et la liberté du peuple, soit donné par le souverain à la nation, si ce don est une perfidie ? Sa perfection n'est plus qu'illusoire, et nous sommes de nouveau livrés aux mystères terribles de l'arbitraire quand nous croyons avoir conquis au moins la paix et le bonheur intérieurs, au prix de notre honneur et de notre gloire. Ici se retrouve la *fée obstacle*, cette puissance funeste qui se dresse devant les Bourbons, toutes les fois qu'ils doivent faire l'exercice de leur puissance. C'est un vertige qui les prive de raison, est-ce donc en effet, inévitablement at-

taché à tout ce qui porte ce nom condamné par le sort? Je commence à n'en plus douter.

Un jour, lord Càthcart me demanda (1) de dîner chez lui avec lord Castelreagh et Blücher. J'avais une sorte de répulsion pour cet homme, je refusai.

— Bon, me dit lord Cathcart, croyez-vous aussi, vous, qu'il mange les enfans?

— Non, mais je le crois méchant pour nous, et j'avoue que je n'ai aucun penchant à me trouver avec un homme qui souhaite en son âme la fin de notre prospérité, et travaille en conséquence à notre destinée nationale. Je n'aime pas Blücher, enfin;... non pas parce qu'il est notre ennemi, mais parce qu'il l'est brutalement, lâchement, et sans nul mouvement généreux.

— Ainsi donc, vous ne voulez pas dîner aujourd'hui chez moi, avec lui ?

— Je n'en ai nulle envie; et pour parler franchement, j'en aurais du déplaisir.

— Mais lord Castelreagh qui tient à vous voir et à vous connaître, comment arranger cela ?

— Ne pouvez-vous demander un jour exprès à milord Castelreagh ? quel que soit celui qu'il choisira, je le prendrai avec plaisir.

Ce dîner, auquel lord Cathcart voulait que j'assistasse était en l'honneur d'une cérémonie pour

(1) Il logeait chez moi en 1814, et il y revint en 1815, au retour malheureux des alliés. Je n'ai eu qu'à me louer de lui et de tous ses gens.

l'ordre de la jarretière ; je ne me rappelle pas bien positivement quel était le récipiendaire. Il y avait donc une réunion immense dans mes appartemens de réception, que j'avais été forcée d'offrir à lord Cathcart. Le prince royal de Wurtemberg, lord Wellington, lord Castelreagh, M. de Metternich, M. de Hardenberg, M. de Czernicheff, qui avait retrouvé ses belles amies, et qui était rentré dans Paris, grâce à la lenteur du télégraphe de Strasbourg, qui devait le faire *pendre* très-positivement, mais qui ne le fit pas, grâce à un brouillard (1), ou, comme je l'ai déjà dit, à la lenteur du télégraphe. Tout ce monde était dans cette même galerie qui servait de salle à manger, quand Junot donnait à dîner à soixante ou quatre-vingts officiers-généraux et officiers supérieurs, lorsque, comme gouverneur de Paris, il en faisait les honneurs à l'élite de notre armée !... Pendant le temps que dura ce dîner de lord Cathcart, je fus au supplice ! J'entendais les voix joyeuses, la musique militaire des régimens de ces mêmes troupes qui avaient fait céder les nôtres ! Céder !!... Cette pensée me déchirait ! Et lord Cathcart qui croyait que j'aurais pu aller dîner ainsi au milieu de cet insolent triomphe !! Voilà quelle était la vraie raison de mon refus ! et non

(1) On doit se rappeler que M. Czernicheff, envoyé par le czar auprès de Napoléon, feignit une grande dissipation ; et pendant ce temps il obtenait à prix d'or des renseignemens secrets sur la marche des troupes. Ses complices furent punis de mort.

pas cet homme que je haïssais, mais qui n'avait pas le pouvoir de m'émouvoir.

Quelques jours après, je dînai chez lui, mais en fort petit comité, et je me trouvai pour la première fois avec lord Castelreagh.

Lord Castelreagh avait à cette époque a peu près quarante-trois ou quarante quatre ans ; il était grand, mais dans une juste proportion. Si M. de Metternich n'avait pas été à Paris, lord Castelreagh aurait passé facilement pour un homme qui excellait dans les bonnes manières; mais à côté de celui qu'il s'efforçait de copier, on voyait l'effort et le non-succès. Il avait cependant *le matériel* de la chose pour être aussi bien que M. de Metternich; sa figure était belle et sa taille bien prise, mais son regard avait de la rudesse et annonçait une absence d'ame et une étroitesse d'esprit, toutes deux étrangères à M. de Metternich, dont le noble et doux regard traduit toujours une noble pensée et une idée dont la source vient du cœur. Lord Castelreagh avait du talent, mais point de génie ; il était dominé par une pensée sous la puissance de laquelle il a toujours vécu. C'est qu'on fait tout avec de l'argent. Je sais très-bien que c'est un grand mobile ; mais, après tout, cependant, il n'est pas maître absolu, et en ne voulant raisonner que d'après ce que l'on peut faire à coups de sac d'or, on peut quelquefois se tromper. Lord Castelreagh avait une politique mercenaire, la plus vile de toutes les politiques, qui déjà ne sont pas de fort belles per-

sonnes. Son esprit se ressentit toujours de cette fausse manière d'envisager la vie politique, et il n'apporta jamais dans ses relations avec l'Europe, la noblesse de procédé, et, je puis dire, la chaleur de cœur de M. de Metternich et de l'empereur Alexandre. J'ai tort d'employer des couleurs aussi sombres pour le peindre, car il est impossible d'être plus aimable qu'il le fut pour moi pendant le dîner que nous fîmes ensemble chez lord Cathcart; il me parla de mon mari, de l'estime dans laquelle le tenait la nation anglaise, rappela même la convention de Cintra, me parla de mon courage en Espagne; et le duc de Wellington, étant arrivé dans le même moment, se joignit à lui pour insister et me faire demander mon plus jeune fils, que lord Wellington peut prétendre avec raison avoir sauvé, ainsi que moi, des mains des guérillas; bienfait pour lequel je le bénirai toute ma vie. Il était tard; mon fils dormait, j'alléguai beaucoup de raisons qui ne furent pas admises. Je montai chercher mon Alfred, je l'enveloppai dans un grand schall et le descendis chez lord Cathcart; le mouvement l'éveilla; et lorsqu'il fut dans le salon, ses grands yeux noirs se promenèrent sur tous ces hommes couverts d'habits étincelans qui l'entouraient, et le cher enfant leur sourit en tendant ses petits bras vers eux, pour jouer avec tout ce qui couvrait leurs poitrines et qui, en effet, ne sont autre chose que les hochets des grands enfans qui les portent. Comme je considérais ce tableau avec

une sorte de plaisir et d'orgueil maternel, mon fils se rejeta sur mon épaule en se cachant comme s'il avait eu peur. Un homme venait d'arriver chez lord Cathcart. Aussitôt que j'eus aperçu cette figure de Chinois de paravent, avec ces infiniment petits yeux, ce nez amoureux du menton, ces moustaches pendantes, cet ensemble déplaisant enfin, j'enveloppai mon fils, le serrai contre moi, et je me sauvai sans lui faire baiser sa petite main rosée en guise de salut... cet homme, c'était Blücher!

« Mais il me pourchasse comme une mauvaise pensée, ou plutôt comme un méchant augure, ce vilain homme-là ! » me disais-je, tout en remontant dans le sanctuaire de ma jeune famille.

— Vous n'êtes pas fâchée, j'espère, me cria lord Cathcart dès qu'il me revit... Je n'avais pas invité Blücher... et tout-à-l'heure je le lui ai dit.

— Et qu'est-il devenu?

— Il est parti.

— Comment! parti?

— Oui sans doute ; je lui ai dit que vous l'aviez tellement en aversion que vous ne pouviez pas le voir.

Mais, mon cher lord, vous êtes fou, m'écriai-je fort inquiète de l'effet que pouvait produire sur un homme comme Blücher, une phrase aussi vertement disgracieuse.

— Bath! dit lord Cathcart, il est allé au Cercle, et s'il gagne, sa bonne humeur effacera ce que je lui ai dit; s'il perd, la mauvaise produira le même effet; tenez-vous donc pour assurée qu'en

ce moment la dame de carreau est bien plus pour lui que vous et toutes vos paroles.

Nous trouvâmes lord Wellington parti ; mais lord Castlereagh était resté, et fut vraiment autant aimable pour moi qu'un étranger peut l'être dans une langue qui n'est pas la sienne ; la maréchale Ney vint dans la soirée. Lord Cathcart nous donna des amusemens qui nous *ennuyèrent* assez. Je crois me rappeler que c'était M. Comte, et je ne sais plus quelle *sommité* dans le même genre.

Puisque j'ai nommé tout-à-l'heure le prince de Metternich, je veux lui consacrer quelques lignes. C'est un homme immense dans l'histoire de notre temps que le prince de Metternich !... et l'Europe, tout en l'admirant, ne sait pas encore assez l'apprécier. Doué d'une capacité peu commune, il sut prêter son intelligence souple aux événemens miraculeux que l'époque où il arriva aux affaires voyait se multiplier autour de lui ; sa patrie, accablée de malheurs, lutta vigoureusement contre l'adversité par son conseil. Mettant à profit les talens qu'il avait acquis sous de grands maîtres, il devint lui-même, par une continuelle pratique, l'un des hommes d'état les plus illustres que l'Europe reconnaît.

« Vous me croyez bien occupé, me disait-il un jour (1), eh bien, vous vous trompez ; les confé-

(1) Pour le premier traité de Paris en 1814. C'était à son retour d'Angleterre qu'il me disait cela.

rences que nous avons tous les jours seraient déjà terminées, s'il n'y avait que moi pour lessoutenir. Une ligne parfaitement droite est celle que je suis toujours; jamais je n'use de détours; vous voyez que ma diplomatie est bientôt faite, » ajouta-t-il en riant! « et comme peu de gens y compte elle est aussi la plus habile!... »

Et cela était vrai.

Le prince de Metternich est un modèle complet de bon goût et d'excellentes et de grandes manières. Il a surtout une simplicité rare et charmante, lorsqu'elle se joint au pouvoir absolu; son esprit, que je place à part de son talent comme homme d'état, est d'une finesse très-remarquable et d'une amabilité que le goût le plus difficile ne peut contester. A l'époque où le prince de Metternich vint en France comme ambassadeur d'Autriche, il avait à peine trente-deux ans; sa tournure et sa figure étaient charmantes, et lorsqu'on le connaissait, tel que je viens de le dépeindre, on se trouvait heureux de l'avoir pour ami.

Lorsqu'il vint à Paris en 1814, il me parla avec beaucoup de naturel de la conduite que l'Autriche avait tenue en cette circonstance délicate.

« Nous étions engagés d'honneur avec la Russie et la Prusse, me dit-il; jamais l'empereur Napoléon n'a voulu exécuter avec nous le moindre traité!... et c'est lui qui ensuite nous accuse de peu de bonne foi! Non, non! nous sommes dans une position honorable, et lui dans ce moment ne peut

conserver une seule de ses provinces pour apanager son fils. »

Je ne pus m'empêcher de parler alors à M. de Metternich, de la régence que l'Autriche aurait dû faire donner au jeune roi de Rome.

« Si j'étais l'homme ambitieux que mes ennemis veulent faire de moi, me répondit-il, je l'aurais fait nommer. Il y a bien de la besogne à brasser dans la longue minorité d'un enfant de trois ans... mais cette mesure aurait été désastreuse pour la France dans l'état où elle se trouve aujourd'hui; nous vous donnons ce que vous pouvez demander de meilleur pour vous. Louis XVIII est sage; l'expérience a dû l'éclairer, et les fautes de son frère lui seront une utile leçon; l'expérience par le malheur!... mais savez-vous que c'est un bienfait du Ciel envers une nation que de lui rendre un roi éprouvé par une aussi longue infortune! »

Il pensait vraiment ce qu'il disait alors, et il croyait en effet que l'expérience et le malheur étaient une école!... C'est en cela que je ne retrouve pas en lui son habileté ordinaire.

Il venait presque tous les jours chez moi, et fort souvent il y dînait. Un jour, il m'amena un homme encore jeune, d'une tournure distinguée, et dont la figure, sans être belle, était agréable. Cet homme était lord Aberdeen. Le prince de Metternich me le présenta comme un collègue qui allait contribuer à faire accélérer les travaux pour la paix, « et c'est une bonne chose à vous dire,

ajouta-t-il en riant, puisque vous serez alors débarrassée de nous! »

Lord Aberdeen avait l'esprit froid et réservé de la haute aristocratie anglaise : il n'était pas aimable, quoique parfaitement polie et tout-à-fait grand seigneur; mais c'est que pour lui comme pour lord Castlereagh la comparaison était fâcheuse; j'en fis souvent la remarque pendant le dîner, où lord Aberdeen était à ma gauche et M. Metternich à ma droite... De tous les étrangers et les Français rappelant une époque éloignée, mais brillante, l'époque du temps enfin, où nous servions de modèle à l'Europe, je le répète, je n'ai jamais rien vu qui me donnât l'idée de la perfection des manières et du langage, comme l'a toujours fait le prince de Metternich.

Il a une extrême justesse dans sa manière de juger les événemens et les hommes, et son coup d'œil se trompe rarement; à la première nouvelle de la conduite du roi d'Espagne il prédit avec douleur ce qui allait arriver.

« Vous pouvez pleurer sur votre chère Andalousie, me dit-il; Dieu veuille que d'affreux malheurs n'ensanglantent pas son sol d'ici à bien peu de mois! »

Il était vrai que Ferdinand VII agissait en stupide! Quant à nous, cela était inquiétant, parce qu'il était à craindre que ce ne fût par même *homogénéité* de pensées entre Louis XVIII et Ferdinand VII, que celui-ci agissait ainsi. Le rétablisse-

ment de l'inquisition était une chose vraiment effrayante. Les Cortès avaient une belle attitude, et se préparaient à défendre contre le roi les droits du pays ; mais une chose curieuse, c'est de lire les journaux (1) du temps avec les notes explicatives de ces événemens de l'Espagne!... « La dignité du trône est menacée, dit la *Gazette de France!...* Les Cortès veulent une constitution républicaine. *Il est impossible que la machine se soutienne!* » Mais quelques jours plus tard, le même journal annonçait que le duc de l'Infantado, accompagné de plusieurs grands du royaume, entouraient le roi Ferdinand, et que le parti libéral ayant, de son côté, à sa tête le général Lacy, se formait en corps d'armée pour soutenir ses demandes.

Ainsi nous pouvions tirer une morale bien affligeante de ce qui se passait chez nos voisins! Hélas! nous touchions au moment de trouver nos exemples en nous-mêmes!

Ce qui avait été pressenti se confirma bientôt. L'abbé de Montesquiou, nommé ministre de l'intérieur, présenta, le 21 juillet, aux chambres, un rapport sur la situation du royaume, qui fut d'un effet terrible, et d'une telle rapidité, que le mécontentement qu'il éveilla et motiva, avec toute la justice d'une nation offensée dans son orgueil et dans sa gloire, s'alluma tout aussitôt à ce premier

(1) Les nôtres!

éclair... L'abbé de Montesquiou avait pendant long-temps dévoré ses ressentimens sous le régime impérial; maintenant il pouvait parler, et il le faisait sans mesure; c'est grossièrement et sans aucun calcul qu'il relève les moindres fautes qu'il a pu trouver dans l'administration des années précédentes!... Non-seulement le mal est signalé, exagéré surtout, mais c'est avec une aussi merveilleuse adresse qu'il glisse comme s'ils étaient inaperçus, sur les avantages immenses donnés par l'empire, non-seulement à Paris, mais à la France!... La sottise des hommes des premiers temps de la Révolution, de ces hommes libéraux à la façon de M. de Calonne, ces hommes qui prétendaient vouloir la liberté et riaient de pitié, parce que le paysan demandait un champ et un toit, et la liberté de son temps et de son labeur !... Cette sottise était toujours la même. Eh bien!... ce sont pourtant ces hommes-là que le roi mettra aux affaires; les aventuriers habiles, les intrigans à *couronnes princières* eux-mêmes sont mis à l'écart pour cette troupe d'écoliers administrateurs, qui viennent faire leur cours de pratique avec nos malheureux débris encore teints de notre sang!.. Qu'importait alors le mal des victoires de Napoléon! Qu'avait à faire là cette rage qui le poursuivait! S'il avait fait la guerre, ne l'avait-il pas compensée par des avantages donnés à notre nation, tels que le commerce intérieur, l'agriculture, l'industrie, l'éducation !... Sans doute, il avait fait la guerre; mais en admettant

que cette guerre fût *un crime* même, il avait fait du bien en même temps, et le bien qui s'échappe d'une main quelle qu'elle soit, n'en est pas moins précieux à recueillir et ne doit pas être dénié et encore moins caché; il y a de l'*étroitesse* de pensée dans cette conduite.

Un homme de mes amis, du régime impérial, homme d'un rare mérite, me disait, il y a peu de temps encore :

« Un des malheurs de l'empereur est d'avoir été souvent trop bien servi! »

Et cela est vrai; ainsi, par exemple, lorsque l'empereur demandait à M. le comte de Montalivet, deux mille gardes d'honneur, et que M. le comte de Montalivet en envoyait dix mille... lorsqu'on demandait deux cents conscrits à un préfet, et que ce préfet en envoyait cent de plus, voilà des familles désolées sur lesquelles l'empereur n'avait déposé aucun anathème.. Eh bien! il en est de même, sans doute, des Bourbons et de leurs serviteurs... Ces hommes, irrités par un long temps passé dans l'inaction, veulent montrer qu'ils sont *capables* aussi eux de gouverner la France et de trouver des causes de nullité, de l'impéritie dans les temps qui ont précédé celui de leur venue... et les voilà qui frappent en aveugles sur un édifice dont ils ne jugent seulement pas du plus ou moins de solidité.

A cette faiblesse, cette absence de moyens, vient

se joindre un vrai fléau dans la position des Bourbons... c'est la séparation ou, plutôt même la démarcation des deux partis!... bientôt ils s'appelleront *impérialistes* et *royalistes !* alors il n'y aura plus de Français... plus de France surtout!... elle ne sera plus qu'un vaste champ maudit de Dieu, où tout un peuple viendra s'égorger; il se divisera en deux armées, et pourtant les soldats de ces armées sont fils de la même mère!... Et qui donc les aura conduits sur le champ qui d'abord les verra combattre!... qui a jeté au milieu d'eux des paroles qui deviendront comme un glaive tranchant!... Ce sont ces hommes qui auront cédé à des idées systématiques, à de vieilles pensées surannées, à l'influence si funeste des souvenirs!... d'autres, qui, séduits par le prestige d'une misérable faconde, se complairont dans le long discours formés, comme je viens de vous le dire, par des exposés faux et coupables, dont le sens, mal interprété par les uns, les fait errer dans leur jugement; mal traduit par les autres, leur donne du ressentiment, quand ils ne devraient avoir que de la pitié pour la sottise de ceux qui prennent ainsi à rebours la vie toute simple, et telle qu'ils la devraient vivre.

Les malheurs s'enchaînaient les uns aux autres... Il revint alors au milieu de nous, les évêques, qui jusque-là avaient été en Angleterre et formaient ce qu'on appelait la petite Eglise : ces évêques avaient protesté, en 1802, contre le fameux concordat par lequel l'empereur nous avait

rendu une religion. Le cardinal Maury connaissait particulièrement tous ces hommes et m'en parlait souvent en 1813 ; car sa grosse tête dominait au loin dans l'avenir, et plusieurs mois à l'avance il me prédit une partie de ce qui nous arriva. C'était un homme habile avec sa grossière et rude enveloppe que le cardinal Maury ; il m'aimait d'une véritable amitié, et me l'a prouvé pendant le temps de son séjour à Paris, par la confiance qu'il avait en moi et le soin qu'il mit à m'écrire après son départ. On admirait comment j'avais su l'apprivoiser ; car, malgré son talent et son esprit, il n'avait aucun usage du monde, et même on pouvait dire sans craindre de le calomnier, qu'il avait naturellement du *rustre*, dont la pourpre romaine ne l'avait pas corrigé ; aussi ces paroles avaient-elles souvent une inconvenance choquante (1) dont lui seul ne s'apercevait pas. Cette inconvenance frappait surtout en matière de religion. Quoi qu'il en soit, c'était un homme éminemment supérieur, qui peut-être avait survécu à la haute réputation que lui avait méritée sa noble conduite dans les premiers temps de nos orages politiques, mais que

(1) Un jour il était chez moi, le matin ; j'étais en couches de mon fils aîné, et j'était sur une chaise longue, n'ayant auprès de moi que cinq ou six femmes de mes amies, et pas d'autre homme que lui. Il commença une histoire fort égrillarde sur l'ambassadeur de Perse qui alors était à Paris. Je voulus l'arrêter. « Non, non, dit-il, je vais vous dire cela, puisque *vous n'êtes que des femmes.* »

j'aimais fort à entretenir lorsqu'il était en humeur de causer et de conter familièrement ; je trouvais toujours à m'instruire avec lui.

Ce fut lui qui la première fois me parla de cette séparation du clergé de France, en y ajoutant le portrait de chaque ecclésiastique. Il paraît au reste que tous étaient assez médiocres. Celui dont il raillait le plus amèrement, c'était M. de la Fare, à ce que je crois, évêque de Nanci ; M. de Nicolaï, évêque de Beziers. Le cardinal disait de celui-là que quand il montrerait cent fois la *scala sante*, et qu'il passerait tout autant sous la sainte baguette, ce ne serait pas encore assez, selon lui, pour expier l'infamie de ceux des siens qui avaient été assez *lâches*, pour porter la livrée de Buonaparte (1). Et puis c'était M. de Thémines, qui, à ce que prétendait le cardinal, était friand du martyr, mais qui ne l'aurait pas, parce que, ajoutait-il, le vent n'était plus à ces sortes de choses. Venait ensuite M. Amelot, chez qui le cardinal prétendait qu'on avait hasardé le baptême, tant il était stupide...

« Ils ont aussi avec eux un de ces abbés comme la *momie à l'ambre* (2) !... Un de ces anciens frères

(1) M. de Nicolaï, évêque de Beziers, était au désespoir qu'un chambellan de l'empereur s'appelât Nicolaï. *La Scala-Santa* se monte à genoux, à Rome, comme on sait, et puis on s'agenouille, dans la semaine sainte, devant un prêtre qui vous frappe le front avec une longue baguette de saule, et vous êtes INDULGENCIÉ pour l'année tout entière !

(2) La momie à l'ambre, c'est M. de Talleyrand !

du bréviaire comme votre mari a des frères d'armes, des frères du sabre. »

Je le regardai tout étonnée, ne le comprenant qu'à demi ; il voulait parler de l'abbé de Coucy qui était grand-vicaire de Rheims en même temps que M. l'abbé de Périgord, qu'on appelait dans ce temps-là *l'abbé Couleur de Rose*... Il en a bien rappelé, n'est-ce pas? et certes, sous ce masque flétri par les années et par les méchantes passions, derrière cette vieille toile usée, ce cuir mal tané, peut-on placer un visage qu'une femme ait aimé !... Cela est pourtant !

Et le cardinal se levait, marchait rapidement, se mouchait dans un gros mouchoir de toile à carreaux bleus, puis, relevant sa soutane, il allait chercher une poignée, et non pas une prise, de tabac d'Espagne, dont il se barbouillait d'abord le nez, comme de raison ; puis ensuite le front, les joues et le menton qui recevaient l'un après l'autre ce beau *tatouage*...

« Oui, poursuivait-il, cet homme, qui est aujourd'hui repoussant de laideur et n'est de toute manière qu'un sépulcre blanchi, a été beau et aimé..... Il m'a enlevé deux maîtresses, poursuivait le cardinal... Le concevez-vous ?... »

Quand la conversation tournait à ce vent-là, le cardinal était fort aimable, parce qu'il était d'un caractère tellement étrange qu'on ne le retrouvait plus alors que bien rarement. Pour son pareil, en semblable matière, il n'en existait pas.

Ce fut vers le milieu du mois de juin, autant que je puis me le rappeler, que toute cette troupe archiépiscopale nous revint en France, nous rapportant d'outre mer un poison qu'elle ne tarda pas à souffler parmi nous. En vérité, on aurait dit que la *fée obstacle* se multipliait autour de cette malheureuse famille!... comme si elle n'avait pas eu assez de tout ce qui naissait à chaque pas qu'elle faisait en France!...

Ces évêques étaient au nombre de quinze; ils avaient la volonté bien déterminée de réclamer et de reprendre leur siége; mais la vertu magique de ses premières bonnes résolutions combattait chez Louis XVIII la sorcellerie de la méchante fée. A la première demande il répondit par un refus. Ce fut M. de Thémines qui le supporta; il était venu en toute humilité redemander son siége, mais M. de Barral était archevêque de Tours; il était établi, estimé, aimé dans son diocèse. Louis XVIII dit: « Il y restera, ne me rompez pas davantage la tête de ces pauvretés-là. » Et ce fut de même des autres, mais quelle que fut la patience du roi, elle n'alla pas cependant à supporter la conduite de son clergé de l'autre côté de l'eau, dans cette circonstance-là. La conduite de M. de Thémines fut enfin si inconvenante, que le roi lui demanda enfin s'il voulait ramener la France au temps où ses rois étaient tonsurés par les évêques, et même quelquefois par un abbé!... Louis XVIII aurait fait quelque chose comme roi s'il eût été seul... mais son entourage!...

C'est à cette époque que mes oncles exigèrent que je solicitasse une audience pour qu'il eût à fixer le sort de mon fils... Je la demandai et je l'obtins pour le surlendemain, à une heure après midi.

Jusque-là j'avais vu Louis XVIII le jour où toute la cour lui fut présentée en masse, lui offrant ainsi une révérence de deux mille femmes. Cette cohue était doublement offensante en ce qu'elle avertissait qu'il ne nous tolérait qu'en attendant, et que la foule pressée empêchait que cette démarche eût un résultat même pour celle qui la faisait. Je n'avais donc vu le roi que très-imparfaitement, et je puis même dire que je ne le connaissais pas; mais ma bonne maman m'en avait tellement parlé qu'en vérité il ne m'était pas inconnu.

Lorsque j'entrai dans son cabinet, il était assis devant la table de bois de chêne d'Hartwell; il se souleva de son fauteuil et m'engagea à prendre place sur un autre fauteuil tout près de lui... On m'a dit depuis qu'il avait promis à plusieurs femmes du faubourg Saint-Germain de ne pas faire asseoir la *noblesse-vilaine*, comme on appelait celle de l'empire, mais je dois dire que je ne m'apercus ce jour-là d'aucune intention semblable, et que Louis XVIII fût aussi affable que gracieusement poli pour moi. Comme notre autre conversation se rapporte à l'époque où elle eût lieu, je vais la raconter. Je la transcrivis dès le même jour sur mon livre de souvenir.

« Je suis fâché d'être aussi peu prévenant, ma-

dame la duchesse, me dit le roi en se soulevant de son fauteuil, mais malgré l'extrême chaleur je suis fort souffrant, ma main me fait beaucoup de mal... »

Et il me montrait sa main entourée d'un gant de castor de couleur verdâtre.

Et cette jambe, ajouta-t-il est aussi extrêmement douloureuse ce matin.

Votre majesté se sera peut-être trop fatiguée à l'Hôtel-de-Ville ?... (1) La joie et le bonheur font rarement mal... cependant leur excès peut aussi être nuisible.

Le fait est que je savais ce qu'il avait mangé ce jour-là, et c'était fabuleux !... Un repas à la Louis XIV enfin ! Je ne sais pas s'il se méfiait de moi, mais il me comprit, je crois, et me regarda un moment en me souriant avec une extrême finesse avant de me répondre... puis, en souriant encore, il me dit :

« *Le bonheur et la joie !...* ce sont deux choses auxquelles il est nécessaire que je m'habitue... elles m'étaient devenues bien étrangères depuis mon départ de France !... On dit que vous êtes très-bonne Française, madame la duchesse... alors vous devez me comprendre. »

— Je ne sais où j'ai lu, ou entendu dire, que

(1) L'Hôtel-de-Ville lui avait donné une fête magnifique, le 30 août, pour la Saint-Louis. Cette fête de la Saint-Louis fut le seul anniversaire qui fut célébré avec enthousiasme et abandon par ses propres partisans.

rien n'était plus sympathique au cœur d'une femme qu'un mot gracieux dit par un souverain à cette même femme. C'est ainsi que madame de Sévigné trouvait que nous avions le premier roi du monde parce qu'il venait de danser avec elle ! Eh bien, moi, je me sentis émue au cœur en voyant ce roi impotent, souffrant, réclamant de moi une sympathie de souffrance et de douleur... Il y avait tout une poésie dans cette parole, dans cette action !... Je le compris ! je le sentis ! et le roi put en juger par l'expression de ma physionomie... Il me regarda toujours avec ce sourire qui était agréable quand on ne le voyait pas long-temps...

— Vous avez quelque chose de votre mère, me dit-il enfin ; elle était bien belle lorsque je la vis avant de quitter Paris !

— Votre Majesté a connu ma mère ? m'écriai-je !.. et je rapprochai involontairement encore mon fauteuil de celui du roi... Je ne sais s'il savait la puissance de la magie de ces deux paroles, mais elle était bien grande !

— Comment ne l'aurais-je pas connue, me dit Louis XVIII ; comment une personne aussi belle que l'était votre mère, me serait-elle demeurée inconnue lorsqu'elle s'appelait Comnène surtout ! et que ses frères étaient présentés à la cour ?... Est-elle à Paris ?...

Je baissai les yeux et ne répondis pas.

— Oh ! je vous demande pardon ! je vous demande mille fois pardon, dit le roi avec un accent

touché frémissant et tremblant qui donnait une expression toute particulière à sa voix. C'est une chose qui a pour moi un grand attrait. Après un court moment de silence le roi poursuivit comme pour changer tout-à-fait le tour de la conversation : « Vous êtes peu habituée à trouver en ce lieu une personne aussi invalide que moi ! »

Et il sourit... mais cette fois ce sourire avait quelque chose de glacé qui faisait une singulière impression... J'étais allée là pour un objet spécial, sans doute, mais j'avais aussi la volonté d'examiner Louis XVIII, *le comte de Lille*, comme nous avions l'habitude de l'appeler, et je ne le perdis pas de vue une seconde pendant notre entretien.

Ma réponse devait être le silence à ce qu'il venait de me dire... s'il voulait que ce fut sur ce ton que continuât notre conversation, c'était à lui à me le faire comprendre.

— Est-ce encore du duc d'Abrantès que vous portez le deuil ? me dit le roi avec une expression d'intérêt marquée.

Je m'inclinai. Il me fit plusieurs questions sur Junot, sur son âge, le mien, l'époque de mon mariage, mon séjour en Espagne surtout, et une foule de détails qui montraient de la curiosité et de l'intérêt tout à la fois. Il y avait un moment que j'évitais de voir arriver, c'était celui où je nommerais L'EMPEREUR ! J'étais bien déterminée en arrivant aux Tuileries à dire L'EMPEREUR, dût-il en résulter pour moi un malheur... et puis je me

résumai et je pensai que je pouvais remplir mon devoir envers lui sans faire une insolence, car c'en était une tout aussi bien que de dire Louis XVIII devant l'empereur. Je me déterminai pour Napoléon; mais au moment de le prononcer, ma langue refusa son office et demeura glacée dans ma bouche... Il me sembla que L'EMPEREUR lui-même se dressait devant moi et me reprochait mon peu de courage... J'eus un moment de douleur très-vive !... et lorsqu'il me fallut enfin dire ce nom, j'articulai celui de l'empereur !... Louis XVIII fit un mouvement, mais il se contint et ne dit rien ; seulement ses lèvres et ses narines firent un mouvement qu'on aurait pu traduire par une parole de colère.

J'ai rapporté ce fait peu important par lui-même pour faire juger de la puissance terrible que l'empereur exerçait sur tout ce qui était autour de lui ; puissance qui lui survivait et demeurait inhérente aux lieux qu'il avait habités. On a pu voir jusqu'à présent que mon caractère n'avait nulle faiblesse et qu'il était surtout peu disposé à plier sous le pouvoir; ce n'est donc que devant la grandeur de Napoléon que je me suis inclinée dans ce moment, où ma bouche s'est refusée à lui donner un autre nom que celui que mon respect me faisait lui donner depuis tant d'années.

Quant au roi, il ne cessa de dire *le général Bonaparte*. Il me parla de *Madame Bonaparte la Mère*, de la reine de Naples et de la grande duchesse de Toscane. Je ne sais pourquoi il s'en fut chercher

celle-là... Peut-être à cause de sa science ! Il me parla aussi de Joseph (1) ; mais pas un mot de Lucien... Puis il me demanda plusieurs détails sur ma position de fortune ; je lui dis qu'elle était nulle, que Junot, après avoir eu d'immenses appointemens jusqu'au 1er janvier 1810, en avait été privé pour être réduit à soixante mille francs de revenu, et à ses dotations ; qui étaient *les moins* fortes de l'armée. Il m'écoutait avec une extrême attention. Ce fut alors que je lui redemandai pour mon fils une petite portion de son majorat qui était sur le grand-livre et avait échappé aux Prussiens, attendu que l'argent qui faisait le fonds de cette rente de dix mille francs venait du trésor de France, et je dis même le trésor *impérial*, tout comme j'aurais dit le trésor royal ! .. Tandis que je parlais, le roi me fit signe de parler plus lentement, et, prenant une plume (2), il fit des notes sur une petite feuille de papier qu'il serra dans un tiroir de la table qui était devant lui.

— Avez-vous connu personnellement Ferdinand VII ? me demanda-t-il tout à coup.

Je répondis affirmativement.

— Lui avez-vous parlé plusieurs fois ?

— Trois fois, Sire, mais l'une des trois fois très-longuement.

(1) Il me demanda si j'avais vu Joseph avant son départ de Paris... mais il prit tant de circonlocutions pour en arriver là, qu'il n'aurait tenu qu'à moi de ne pas comprendre.

(2) Quoiqu'il affectât de ne pouvoir presque tenir la plume.

Louis XVIII fut en ce moment, non pas embarrassé, mais comme il était évident qu'avec moi *il pesait* ses paroles, il me parut réfléchir à ce qu'il allait me demander. Enfin, moitié sérieusement et moitié souriant;

— Quel homme est-ce? me dit enfin le roi.

— Mais portant une figure assez désagréable pour qu'on le fuie, répondis-je...

— Oh! pour la figure je la connais!... j'ai trois et même quatre portraits de lui, répondit le roi, qu'on dit très-ressemblans!...

Et il sourit silencieusement, de ce sourire avec lequel il pinçait ses lèvres et se donnait une expression que je pouvais souffrir.

— Mais il me semble, dis-je, que Votre Majesté doit connaître Sa Majesté catholique au moins aussi bien que moi.

— Oui... nous nous écrivons... et puis nous sommes bien d'accord sur un point...

Louis XVIII s'arrêta à ce mot... En tout j'ai été frappée de la mesure qu'il eut avec moi dans cette conversation qui dura près d'une heure. Il me parla de mes oncles le prince Démétrius, et l'abbé de Comnène. Ce fut ce jour-là qu'il me dit que mon oncle, le prince Démétrius, avait une admirable mémoire. — Mais, poursuivit le roi, j'en fus le vainqueur ainsi que de M. Delille... Ils soupaient tous à Brunoy... Je ne me rappelle plus à présent ce que votre oncle nous donna comme une chose

extraordinaire, mais je leur donnai... moi!... devinez... tous les curés de Meudon!...

— Les curés de Meudon, Sire!... En vérité, Votre Majesté eut là en effet une singulière idée.

Ce fut *Rabelais*, à ce que me dit le roi, qui lui donna l'idée de parler de ses confrères. Je l'avais bien pensé, mais je connaissais assez le pays pour ne pas lui ôter *le plaisir de me l'apprendre*.

— Est-il vrai, me demanda-t-il, que Madame Bonaparte la Mère soit aussi avare qu'on le dit?

— Sire, je crois pouvoir affirmer à Votre Majesté que Madame Mère est fort honorable et fort charitable; quant à sa maison d'honneur elle était nommée par l'empereur lui-même. On a fait bien des contes sur elle, et tous forts absurdes; je puis affirmer que Madame Mère n'est ni à blâmer ni à reprendre.

Le roi me regarda avec une expression que je ne puis appeler d'aucun nom!...

—Êtes-vous née en Corse comme madame vo tre mère? me demanda-t-il au bout d'un moment de silence.

— Non, Sire, je *suis entièrement* Française! Ce n'est pas que la Corse ne soit une partie de la France, surtout depuis vingt ans?

— Oh, oui! dit vivement Louis XVIII! mais c'est si loin!... et puis, après tout, ce n'est qu'une conquête ajoutée depuis bien peu d'années au royaume!...

Après m'avoir parlé encore quelque temps sur

la position de ma famille, m'avoir promis de s'occuper activement du májorat de mon fils, le roi me fit un signe de la main et tenta de se lever, mais la souffrance le fit retomber sur son fauteuil.

Vous voyez, dit-il.

Je le quittai charmée de ses manières gracieuses! Je descendis, dans cette disposition, l'escalier du château. Mais lorsque je fus dans ma voiture je fondis en larmes!... j'avais souffert!... et cette contrainte m'avait fait mal. C'est l'histoire des cent jours, c'est celle de tous ceux qui aimaient l'empereur. Il avait bien pu me blesser au cœur; mais l'aliéner!... jamais!...

Ce que j'ai rapporté tout à l'heure de ce que me demandait Louis XVIII pour Madame Mère, me fait souvenir que, lisant l'autre jour un livre fait dans un cabinet de lecture à force de compilation de journaux, d'autres livres et quelques paroles recueillies de tous côtés, mais, du reste, rien sur un fond solide, une continuelle divagation, ce *sont les Mémoires d'une femme de qualité*, l'auteur dit, dans je ne sais plus quel volume, que *Madame Létizia la mère*, dans son avarice, avait pour composer TOUTE sa maison *M. de Cossé-Brissac*, avec sa laideur et ses bonnes manières. Et quelques pages avant il y a un long article dans lequel l'auteur prétend que Napoléon avait à sa cour deux impératrices : *l'impératrice mère*, et *l'impératrice régnante*... et puis il ajoute que l'empereur avait

pour courtisans tous les rois ses frères, et une foule de reines ; il n'est rien de tout cela. Si, comme on l'avait cru dans le temps , ces mémoires-là eussent été de madame la comtesse du Cayla, elle aurait fait moins de méprises grossières. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'en faisant autant d'allusions à cette dame, on ait négligé les apparences de la vraisemblance au point de faire arriver son frère d'Angleterre, où il se trouvait au moment de l'invasion. Monsieur Talon était aide-de-camp du général Sainte-Croix, son cousin germain. Il a fait la plus grande partie des guerres de l'empire, et, entre autres, celle d'Espagne, où il se trouvait avec moi en 1809, 1810 et 1811, et il était fort impérialiste. Il existe une foule d'erreurs dans ce livre. Je me contenterai d'en relever une absurde et qui d'ailleurs est un mensonge remarquable...

Il y est dit que Madame Mère n'avait pour toute maison d'honneur que le duc de Brissac *et sa femme, dont la bosse était rachetée par un esprit remarquable et amusant.*

Tout cela est faux. Madame Mère avait une maison d'honneur que l'empereur nommait lui-même. J'en faisais partie, et mon brevet, que j'ai encore, est au nom de l'empereur. Cette maison était composée d'une dame d'honneur, de quatre dames pour accompagner, un secrétaire des commandemens, un premier écuyer. un second écuyer, deux chambellans, un premier aumônier, deux chapelains et une lectrice. Au moment de la Restaura-

tion, voici quelles étaient les personnes qui composaient sa maison.

Madame la baronne de Fontanges, dame d'honneur.

Madame la duchesse de Dalmatie, dame pour accompagner.

Madame la duchesse d'Abrantès, dame pour accompagner.

Madame la baronne de Fleurieu, dame pour accompagner.

Madame la baronne de St-Sauveur, dame pour accompagner.

Madame la baronne de Rochefort, dame pour accompagner.

Madame la comtesse Delaborde, dame pour accompagner.

M. de Cossé-Brissac, chambellan.

M. le comte César de la Ville, chambellan.

M. le général, sénateur, comte de Beaumont, premier écuyer.

M. de Quelen (frère de l'archevêque), deuxième écuyer.

M. le vicomte d'Arlincourt, écuyer honoraire.

M. Decazes, secrétaire des commandemens de son A. I. et R.

M. l'évêque de Verceil, premier aumônier.

MM........ aumôniers.

Deux chapelains.

Mademoiselle Delaunay, lectrice.

Madame de Brissac ne faisait pas partie de la

maison de Madame Mère. Elle était bossue, c'est vrai, mais sans l'inconvénient du défaut, comme aussi sans la compensation (1). Tous les soirs elle venait faire la partie de reversis de Madame Mère, et n'y manquait jamais que lorsque M. de Brissac avait *ses douleurs;* ils s'aimaient tous deux avec plus d'amour que beaucoup de gens beaux, jeunes, et faits pour plaire. Quant à eux ils étaient bossus, fort laids, mais aussi bons que leur physique était imparfait.

(1) Elle est mère du comte Emmanuel de Brissac.

---

## CHAPITRE V.

Départ des alliés. — Le traité. — Les empereurs et les rois autour de *la curée.* — Galaor homme d'état. — Anvers. — Valenciennes. — Nos revers. — M. van Roosmalen. — Le comte d'Artois et les *Te Deum.* M. le duc de Berri. — M. le duc d'Angoulême. — Les déjeûners de bagatelle. — M. de Talleyrand et l'abbé Dherenaude. — Les discours *improvisés* de M. de Talleyrand. — M. de Metternich. — Lettre de Vienne. — Le congrès et ses fêtes. — Le duc de Bassano — L'assassinat. — Les chouans et les hommes de septembre. — Belle conduite du duc de Bassano. — Il est un vrai patriote. — M. Sirugues de Viteaux. — Les réactions. — Les cheveux a la *victime.* — La contredanse des orphelins. — La *Gazette de France.* — Le monsieur au nom de l'alphabet. — Marie-Antoinette et ses concierges. — La victime anonyme. — M. de Bourmont. — Son portrait. — Sa biographie impartiale. — Clément de ris. — L'enlèvement d'un sénateur. — L'évêque et l'abbé.

Les alliés avaient enfin quitté Paris. Le traité était signé ; les empereurs d'Autriche et de Russie, le roi de Prusse, toute l'Allemagne princière, accourait sur nos débris pour voir si la curée serait bonne. Nous avions déjà livré tous nos forts, toutes les frontières avec une facilité merveilleuse. *Galaor*, comme les vieilles femmes du faubourg St-Germain appelaient, en 1814, le comte d'Artois,

Galaor avait souri en signant l'abandon de tout ce qui pouvait nous faire respecter, au moins un peu, dans cette lutte de rois à rois qui allait s'ouvrir à Vienne. En vérité, on frémit d'une indignation nationale en lisant ce qui fut fait dès les premiers pas de la famille royale en France! Cet abandon de nos richesses, de ces biens acquis au prix du sang de la France, était la plus grande de nos douleurs... Anvers, Valenciennes, toutes les places fortes du nord, pouvaient êtres rendues, mais non pas, je le répète, avec toutes leurs richesses. Un témoin digne de foi (1), dont l'honneur et la sévère probité ne laissent aucun doute, m'a affirmé avoir vu, étant sur les remparts de Valenciennes, défiler pendant cinq jours des fourgons, des chariots, des voitures de toute espèce remplies de fer, de plomb, de bois de charpente, de toiles, d'outils, de canons, etc., etc. Ces voitures formèrent un cordon sans intervalle autour de la ville, qu'elles tournèrent sans y entrer, pour gagner la frontière!... On sait les matériaux immenses qui furent trouvés dans Anvers! Trente vaisseaux de guerre dans le bassin, autant dans les chantiers!... une immense artillerie évaluée à plus de cent cinquante millions!... Tout fut livré à l'Angleterre!... Il est impossible d'imaginer une légèreté plus entière que celle de M. le comte d'Artois. Il s'en allait ainsi par la France chevauchant, faisant chanter des *Te Deum*, allant

(1) M. Van Roosmalen.

le soir au bal, souriant à tout le monde, n'ayant pas dans le cœur plus de fiel qu'une colombe, c'est vrai, mais aussi dans la tête pas plus de cervelle qu'un lièvre. Ce serait plaisant, si le résultat n'en était pas aussi triste.

Pendant que le duc d'Angoulême se promène aussi, que M. le duc de Berri donne des déjeuners à Bagatelle, et qu'il prend pour des femmes comme il faut, des coureuses du boulevart; tandis que Louis XVIII s'amuse à faire la belle conversation et la belle correspondance avec M. de Blacas, cette vieille femme habillée en homme, et ne sachant même pas porter son déguisement; tandis que le roi, au lieu de surveiller l'abbé de Montesquiou et lui apprendre ce que c'était que la France, puisqu'il en avait fait un ministre de l'intérieur, le roi s'amusait aussi à traduire du latin, tandis qu'on lui brassait un grimoire tout à côté de lui qu'il ne saurait guère déchiffrer avant peu. Pendant ce temps, on avait totalement aliéné l'armée, mécontenté les vieux soldats, aigri les généraux; une armée de jeunes prêtres envahissait la France. M. de Blacas, dans son incapacité, ne voyait pas que la machine de l'état s'en allait en dérive et que son bras l'y poussait. L'histoire de mademoiselle Raucourt put donner cependant la mesure de la force expirante du gouvernement. M. de Talleyrand, dont les Bourbons s'étaient servis pour remonter sur leur trône, était déjà mis à l'écart par eux. Cet homme vingt fois apostat ne devait pas reculer devant une nou-

velle perfidie, et c'était une témérité bien grande que de le braver malgré sa colère, expirant par impuissance... Heureusement pour eux qu'il comprit qu'avec Napoléon il n'avait nulle merci à attendre, si jamais l'empereur quittait l'île d'Elbe; avec la même lucidité de coup d'œil, il jugea que les Bourbons étaient ingrats. Toutes les fois qu'il allait faire sa cour, il surprenait le regard souverain attaché sur lui avec une sévérité qui lui donnait grandement a penser. — Mais que puis-je faire? disait-il un jour à d'Herenaude, l'un des hommes les plus spirituels de Paris, celui qui toujours écrivait les *discours improvisés* de M. de Talleyrand, en ayant soin de les faire assez courts toutefois pour qu'ils pussent tenir dans la forme d'un chapeau. Ce serait une singulière réputation à faire *changer de peau*, que celle de l'évêque d'Autun! Je suis sûre qu'elle s'offrirait à nous entièrement neuve et toute différente de ce que nous la respectons comme type de ce que l'esprit a produit de plus merveilleux. Mon Dieu! de loin c'est bien beau!... de près... ce sont bâtons flottans sur l'onde.

M. de Metternich était repartit pour Vienne; il m'écrivait assez souvent. Il avait passé la fin de l'été dans un lieu ravissant, à Baden, près de Vienne. « Mais bientôt, m'écrivait-il (1), le monde politi-

(1) Cette lettre sera donnée en *fac-simile* à la fin du volume.

que va se rassembler, et il me faudra quitter la paix délicieuse de ma solitude pour rentrer dans le tumulte du monde, comme si la vie ne nous était donnée que pour l'employer pour les autres; priez pour moi, ajoutait-il, et Dieu aidant, je ferai, je l'espère, de bonne besogne que j'acheverai comme l'autre. »

Mais tandis que le congrès ne s'ouvrait pas, et que les puissances européennes se contentaient de renouveler les magnificences magiques racontées dans *Aboulcasem* et dans les plus prestigieuses histoires des *Mille et une Nuits*, la France commençait à entendre gronder sourdement le tonnerre qui allait bientôt frapper ce drapeau blanc, beau et pur sans doute, mais impolitique symbole à donner à des hommes dont le sang depuis vingt ans avait rougi et formé les bandes de gueule du drapeau tricolore. Des symptômes plus alarmans se manifestèrent, et tout le monde frémit.

Toute école donne enseignement. Les émigrés, inhabiles dans le choix des moyens qu'ils employaient, crurent qu'ils étaient autorisés à mettre en œuvre les mêmes plans que leurs ennemis. Cette manœuvre ne leur parut qu'une ruse de guerre par laquelle on s'approche d'une batterie, on la prend; on la tourne après s'en être emparé, et on bat, avec leurs armes, ceux qui nous battaient avant. Mais les émigrés ne remarquèrent pas combien l'injustice allait présider et agir; quels étaient les hommes qui avaient frappé en 1793, ce ne sont pas

eux à la vérité qui maintenant se trouvent en regard hostile avec la troupe rentrée à la suite du roi ; mais qu'importe ! ce sont les hommes de l'empire ! L'empire, la révolution, n'est-ce donc pas la même chose pour la restauration ?

Le duc et la duchesse de Bassano étaient à Paris, où ils vivaient fort retirés, ne voyant que leurs amis, s'occupant de leur famille ; le duc souffrait, et pleurait sur sa patrie, en priant pour elle. Le général Excelmans, le général Lallemand, Lefebvre-Desnouettes ; une foule de généraux dont le cœur se brisait au nom de l'empereur, dont les larmes jaillissaient à la vue de son portrait ; tous ces cœurs généreux auraient voulu maintenir libre cette route vers un trône qui n'est qu'à lui et point à un autre, au roi de Rome, qui, à Vienne, près d'une femme qui s'appelle sa mère, rit en frappant des mains le pauvre enfant, au bruit des fanfares qui annoncent la spoliation de son héritage.

Oh ! qu'elle eût été grande et belle dans l'histoire des peuples, cependant, cette femme, si prenant son fils sur ses bras, vêtu de deuil, suppliante, elle fût entrée dans cette salle où de criminelles consciences, des ames timorées, des cœurs sans courage, n'avaient ni la force ni la volonté de défendre l'innocent ! Et que seule, forte de son bon droit et de mère et d'épouse, elle se fût opposée à ce que son fils fût dépouillé ! à ce que son mari fût envoyé pour y mourir dans une longue agonie sur une roche de feu au milieu des

mers d'Afrique. Quelle est donc la voix qui aurait osé couvrir la sienne, quand elle se serait écriée : « Je suis la femme de cet homme que toutes les bouches qui le renient ici ont appelé du nom de frère ou de souverain.... Je suis la femme de Napoléon, et Dieu a joint nos deux mains! Cet enfant est né de notre amour; cet enfant a pour aïeul votre hôte, celui qui est le MAÎTRE ici, et pourrait, s'il le voulait, vous faire à son tour obéir à sa volonté. Grace, mon père, grace pour votre petit-fils! grace pour votre fille qu'on veut déposséder du titre indélébile d'impératrice, et lui arracher le bandeau royal du front sans lui donner seulement le temps de le dénouer. »

Mais de telles paroles sont inconnues à un être faible!... les lèvres de Marie-Louise ne sauraient s'ouvrir pour les prononcer; et elle n'est pour son fils qu'une géôlière de plus! Hélas! plus tard, la mère ne devait jamais se retrouver!

Tandis que le congrès *médite* et prépare de grands coups, les émigrés croient que la sûreté du roi ne peut exister sans que le sang coule en effet; à force d'entendre ces criminelles pensées émises par quelques traîtres qui peut-être ne veulent que les égarer, une partie de ce qui entoure le roi forme les projets les plus sinistres. On écrit dans la Vendée, et plusieurs phalanges de chouans (non pas de Vendéens, ce qui est fort différent) entrent dans Paris par différentes barrières; ils passent par groupes inaperçus, et viennent saluer du sou-

rire du tigre les maisons marquées à l'encre rouge pour le massacre. L'une de celles qui étaient d'abord désignées était celle du duc de Bassano. On le prévint ; ce ne fut d'abord qu'une angoisse de plus !... Mais le duc est un homme d'une haute capacité, il comprit à l'heure même sa position. Dieu permit que ce fût à temps que l'avis lui en fut donné ! Le duc de Bassano remercia la Providence qui avait veillé sur sa famille ; car la tête du chef, dans une pareille proscription, n'est pas seule livrée au couteau de l'assassin ! Ainsi donc, en 1814, nous devions voir se renouveler les horreurs de la Saint-Barthélemy !.. et les deux et trois septembre auraient pâli devant cette nouvelle boucherie humaine !!!

L'ame pure et vraiment belle de patriotisme du duc de Bassano demeura accablée devant cette épouvantable découverte. Il ne put croire d'abord que la chose fût possible ; mais enfin il remonta à la source, et il apprit que cette même nuit, sa maison, celle de plusieurs amis de l'empereur, du duc de Rovigo lui-même qu'on accuse toujours, étaient marquées d'une croix rouge pour que la mort les rendît désertes cette même nuit ! ! !

Le duc de Bassano fut un moment fort embarrassé. Que pouvait-il faire ? Il était évident que la conspiration était montée de manière à ne pas manquer ! On ne tire pas ainsi le poignard de sa ceinture pour l'y remettre aussitôt sans frapper. Cela peut se faire de l'épée, mais du poignard, jamais !

MM. de L. R. J. et autres n'avaient pris aucun ordre supérieur; le duc en est encore persuadé aujourd'hui, libre à sa belle ame de le croire. Quoi qu'il en soit, un moment de réflexion lui montra la route qu'il devait suivre.

Il fit demander à l'instant un de ses beaux-frères, M. Sirugues, de Vitaux. C'était un homme de cœur et d'honneur sur qui son parent pouvait s'appuyer; il lui fit part de son projet, et le fit aussitôt partir pour le corps législatif. Les chambres étaient assemblées alors. Les députés devaient encore être au Palais-Bourbon. Il fallait que les représentans de la nation fussent instruits d'une semblable infamie. C'était la protection la plus sûre et la plus honorable. C'était montrer à la France qu'on comptait sur elle et qu'on se fiait à sa tendresse maternelle. Une noble confiance est toujours recompensée.

« Dites à ces messieurs, dit le duc à son beau-frère, ce que je viens de vous communiquer; dites-leur que l'ami et le serviteur de l'empereur Napoléon n'est pas un être que la nature doive proscrire dans la nuit du mystère comme un vil malfaiteur. Toute ma vie fut pure; elle le fut comme homme privé, elle le fut comme homme politique. Je n'accepte pas une autre renommée que celle d'un Français patriote, aimant le pays et attaché à sa gloire. Vous savez tout cela, mon ami, car vous me connaissez, allez donc, et que la lumière porte sa

clarté dans la nuit odieuse d'une conspiration ourdie seulement par quelques hommes égarés, mais ignorée, j'en suis sûr, par la nation et surtout par le roi et même toute la famille royale. »

M. Sirugues s'en fut à l'instant même au corps législatif. Il était encore l'heure de trouver les députés assez en nombre pour que cette étonnante révélation fît un grand effet par l'impression rapide qu'elle communiqua à chacun des auditeurs de cette étrange histoire; cette manière de justice que les partisans du trône voulaient se procurer en assassinant au milieu de la nuit ceux du parti opposé, annonçait un retour, non pas vers les anciennes idées de 90, mais vers celles de François II, de Henri III, où les grands seigneurs se tuaient par le moyen de goujats payés qui attendaient les victimes au coin d'une rue; et alors c'était au plus fort!... Chacun se regardait et pensait avec raison que, pour peu que la mode en vînt, et nous savons qu'à Paris et dans toute la France une mode s'établit si la première personne qui la produit a le bonheur de réussir. La mode de *tuer* serait tout aussi facile à mettre en circulation que le serait celle de porter un ruban bleu ou rouge. N'avons nous pas vu, après 93, les femmes se coiffer avec les cheveux coupés comme ceux qui avaient monté sur la fatale charette, et appeler cette coiffure, *coiffure à la victime!!!* Et qui, croyez-vous, se permettait ces *innocentes* plaisanteries? des femmes dont le nom et le rang étaient des plus illustres. Il y avait alors

un bal public (1) à l'hôtel de Richelieu, au bout de la rue Louis-le-Grand; on y allait par abonnement, et les femmes, qui toutes étaient de la première société de Paris, n'y allaient qu'ainsi coiffées. Je pourrais citer vingt personnes encore vivantes qui dansaient à ce bal. Mais comme la chose est de peu d'importance, j'aime mieux garder le silence à cet égard. J'ajouterai seulement que souvent on dérangeait une contre-danse déjà formée, pour mettre ensemble le fils et la fille de deux victimes !! Et ne croyez pas que ce fût par un mauvais sentiment! on pleurait presque en faisant ce nouvel arrangement... Mais l'esprit français porte la légèreté dans tout, et rien ne peut lui donner une dignité et une manière de garder noblement une position malheureuse. Les Français gâtent tout ce que le ciel leur envoie, même l'infortune. Aussi, quand il se trouve des cœurs bien haut placés, qui conservent une attitude que le malheur respecte tout en les

(1) Il n'y avait pas de maisons particulières qui reçussent alors. Personne ne donnait encore de bals; il n'y avait que les fournisseurs. Dans la bonne compagnie, il n'y avait personne. Ma mère fut la première de toutes qui r'ouvrit sa maison. Madame de Caseaux suivit son exemple. Ce furent d'abord seulement des bals de jeunes personnes; pour moi, du côté de ma mère, et pour Laure de Caseaux, du côté de la sienne. Plus tard tout le monde en fut. Madame de Caseaux occupait alors le bel hôtel du maréchal Soult : on l'appelait alors l'hôtel de Périgord; il avait appartenu à l'oncle de M. de Talleyrand.

frappant, ils méritent plus de considération que les autres victimes du sort.

En prenant le parti que j'ai dit plus haut, il fut prouvé que le duc de Bassano avait bien jugé de sa position; il ne voulait pas faire une plainte contre le gouvernement puisqu'il ne le croyait pas coupable, et il lui demandait même assistance; car les chambres, la nation, *c'était le roi*. C'est seulement dans ce cas et pour faire le bien que le souverain doit dire:

*La nation, c'est moi!*

— Que veut-on de nous? avait dit le duc à son beau-frère? — Que nous ne pleurions pas l'empereur? Cela ne se peut, pourquoi n'aurions-nous pas la permission d'aimer et de pleurer notre souverain comme les royalistes aimaient et pleuraient le leur. Quand nous aurons demandé du service à la cour de Louis XVIII, on pourra nous dire d'avoir moins de regrets d'une chose que nous oublions auprès d'un autre; jusque-là, on n'a rien à nous reprocher.

Le duc ne s'était pas mépris;... il fut respecté par suite de cette démarche hardie et vraiment d'un noble cœur; il demeura ensuite paisiblement dans sa maison, du moins en apparence, jusqu'au 5 mars. Je dirai plus tard ce qui arriva à cette époque.

Mais les conversations ne demeurèrent pas oisives; on parla et on fut même jusqu'à parler devant des personnes influentes sous l'empire.

On voulut rappeler Vincennes, le Temple; on parla de persécutions sous l'empire. Ceux de nous qui entendirent se contentèrent d'abord de lever les épaules; mais comme il y en avait de trop puissans sous le gouvernement impérial pour n'avoir pas connaissance de ce qui se faisait, ils pensèrent que leur silence était une sorte de consentement à ce qui venait de se dire devant eux, et ils reprirent avec véhémence, pour démontrer que l'empereur Napoléon avait été, au contraire, le protecteur de l'ancienne noblesse.

— N'est-ce pas par lui qu'elle a revu ses foyers? dit celui de nous qui répondait, n'est-ce pas sa main qui a rouvert les portes de la France à trente mille émigrés qui furent pour lui trente mille ennemis? Qui donc leur a rendu leurs bois, ceux de leurs biens qui étaient invendus, et plus tard lorsque l'empire s'établit, qui donc aussi forma la plus grande partie de la cour, avec des appointemens qui leur rendaient une plus grande fortune que jamais elle n'avait été? M. le comte de Ségur, grand maître des cérémonies. M. de Montesquiou, grand-chambellan, M. de Caulaincourt, grand-écuyer, est-ce que ces noms-là ne sont pas dans l'ancienne liste nobiliaire? et les chambellans eux-mêmes, voyez l'Almanach impérial, messieurs, et vous n'y verrez que deux ou trois noms que la grande noblesse rejettera comme lui étant étrangers; tous les autres sont dans Joinville et dans Philippe de Commines, comme serviteur du roi Saint Louis et

du roi Louis XI. Si quelques-uns des serviteurs de la cause royale ont été enfermés à Vincennes et au Temple, c'est qu'en conspirant pour cette cause, ils conspiraient contre la France, et l'empereur, comme chef de l'état, devait les punir, mais tout en punissant comment agissait-il! avec une bonté dont les annales de notre histoire n'offrent aucun exemple. Vous ne le trouverez même pas dans celle d'Henri IV.

Alors les personnes de l'empire racontèrent comment, depuis plusieurs semaines, on voyait errer autour de la maison du duc de Bassano, qu'il occupait alors rue de la Ville-l'Évêque, des hommes dont la figure sinistre et la tournure équivoque lui avaient donné de l'inquiétude, il s'était mis à la recherche de quelques incidens qui pouvaient l'éclairer, et bientôt il acquit la preuve que, dans la nuit suivante, on devait crier devant sa porte comme s'il y avait une émeute ; et, à l'aide de ce tumulte factice, entrer dans sa maison, fondre sur les domestiques sans défense, et massacrer tout ce qui se trouverait sous la main sanglante des meurtriers. Parmi ces hommes, il s'en trouvait qui avaient vu le 2 et le 3 septembre. C'est ainsi que les réactionnaires agissent toujours : n'ayant aucune pudeur même dans le crime, pourvu que leur rage soit apaisée par le sang de ce qu'ils appellent leurs ennemis et qui ne le sont que de leur fantaisie sanguinaire, ils ne s'inquiètent ni du bras qui frappe, ni de l'arme qui tue. Ce sera le bour-

reau, ce sera l'échafaud, il n'importe, ON A TUÉ!

Oh! les réactions! c'est une horrible chose; c'est le côté hideux des révolutions. Les réactions arrivent au milieu des plus nobles causes pour les souiller de leur bave impure; les réactions sont d'autant plus infâmes ensuite qu'il est rare qu'elles servent la cause qui les a éveillées: elles servent les passions basses et honteuses qui jamais n'osèrent se montrer au jour. Tel homme s'est fait royaliste, ou terroriste, dans le Midi surtout, où se fait sentir plus violemment le besoin de la vengeance; eh bien! tel homme a coiffé le bonnet couleur de sang, ou pris la cocarde blanche pour venger une injure faite quelquefois à un misérable par un honnête homme placé en trop haut lieu pour qu'il pût l'atteindre et s'en venger. Mais vienne l'heure des révoltes, alors, la torche en main, le poignard au poing, le brigand qui fut contraint de dévorer sa correction dans le silence, vient se couvrir du sang d'une honnête victime pour qu'on ne l'aperçoive plus! Oh! que j'en ai vu de ces haines assouvies dans le sang, et pour cela cependant qui n'étaient pas éteintes! loin de là, il semblait que le sang appelât le sang. Alors il y avait deux ennemis en face l'un de l'autre; les besoins de vengeance se multipliaient; la terre trempée de sang ne fournissait plus que d'éternels souvenirs d'extermination. Allez habiter le midi de la France, allez à Nîmes, allez à Orange, à Marseille; Marseille surtout, dont le port deviendrait rouge de sang si les pas-

sions qui bouillonnent au cœur de ses habitans osaient donner cours à leur violence.

J'ai été témoin des réactions royalistes du Midi, lorsqu'en 1796, les eaux du Rhône rejetaient sur leur rivage les cadavres mutilés des femmes, des vieillards et des enfans... j'en étais une moi-même à cette époque, et pourtant mes cheveux se dressent sur mon front au seul souvenir imparfait qui se retrace à moi, des horreurs que je vis à Beaucaire après la révolution du 1er prairial !... et les monstres étaient tellement affamés de cruauté, tellement forcenés de vengeance, que les cadavres pourrissaient dans le creux des rochers ! et puis, lorsqu'il venait un orage, les corps abordaient sur la berge du fleuve, et l'on voyait alors qu'il ne restait plus que des troncs informes, mutilés d'abord par la rage des hommes et achevés, mais seulement *achevés* par les poissons voraces du fleuve (1) !

Et ne croyez pas que ce soient les gens de 93 qui aient fait cela ! point du tout... ils ont leurs cruautés à eux, mais c'est d'une autre époque... non, non, c'est la réaction royaliste... Oh ! Marseille a gardé long-temps le souvenir des compagnons de Jésus !.. les malheureux osaient donner le nom du

(1) Lorsque je fus à la foire de Beaucaire avec ma mère, après que nous eûmes fait sauver Salicetti, et qu'il se fut embarqué à Cette, je vis deux cadavres à moitié rongés par les poissons du Rhône qui pourrissaient dans le creux d'une roche, sur le bord du fleuve, du côté de Tarascon.

Sauveur des hommes à ceux qui ne l'étaient activement que pour massacrer leurs frères.

Je me laisse emporter par un mouvement peut-être trop violent... c'est qu'à l'époque où je suis arrivée; il n'était question que de récriminations!... Sans cesse j'entendais parler des victimes de la révolution... des victimes du 13 vendémiaire!... des victimes de la terreur!... des victimes de l'empire... enfin la France entière avait été victime, et la restauration n'était arrivée que pour rendre à la patrie une vie qu'elle épuisait chaque jour sur les échafauds et dans les cachots.

Il parut au mois de juin ou mai, dans la *Gazette de France*, puis ensuite dans d'autres journaux, un article curieux par sa rédaction... On me l'apporta, en m'engageant à y faire faire une réponse si je n'y répondais pas moi-même. Je m'y refusai, parce qu'alors je n'écrivais pas; je n'avais aucune pensée d'écrire même un jour, et je ne voulais pas m'engager dans une querelle de journaliste; mais la phrase qui terminait cet article me parut tellement ridicule que j'en parlai à quelqu'un qui se chargea de le faire, et le fit avec beaucoup d'esprit. Cet article était d'un monsieur qui, s'il avait peu la connaissance d'un bon style, (son article était stupidement écrit) avait au moins celle de l'alphabet, car je crois qu'il entrait tout entier dans son nom seulement par les initiales, il signait : C. E. B. E. D. P.; ce n'est pas mal pour quelqu'un qui n'est pas Espagnol, car pour un Castillan, il y en a dix

de moins qu'il n'en faut. Cet article donc si bien paraphé et si mal écrit, est destiné, comme tout ce qui se faisait alors, à faire ressortir le dévouement de gens qui bien souvent n'ont pas même pensé à ce qu'on leur prête. Ceci est pour parler du *citoyen* et de la citoyenne *Bault*, qui étaient concierges de la Force, et le devinrent de la Conciergerie au renvoi de Richard après l'histoire de Michonis (1) et de l'œillet avec M. de Rougeville en 1814; il y eut là des scènes qui seront plus tard des sujets vraiment dramatiques à mettre en œuvre comme coup d'œil sur le cœur humain... on y verra que l'homme n'a rien de sacré, même la plus auguste infortune. Tout lui sert à spéculer, TOUT!... Les larmes de Marie-Antoinette, de cette femme deux fois martyre, car enfin elle était femme et reine! eh bien, ces larmes furent comptées par la cupidité!... sa douleur calme et noble, son silence

(1) Michonis était officier municipal, et comme M. de Rougeville servait les intérêts de la cause royale; un jour, M. de Rougeville et lui entrèrent dans la prison de la reine, sous le prétexte de raccommoder un côté du mur; M. de Rougeville était déguisé en maçon : il laissa tomber un œillet aux pieds de la reine. Il contenait un chiffre par lequel on lui annonçait que ses partisans devaient arriver par les souterrains de la Conciergerie. Le chiffre fut saisi ainsi que l'œillet. La reine avait avalé une portion de la petite carte; elle refusa de parler. Elle avait répondu à ses amis en piquant une autre carte avec une épingle, et sa réponse était une défense de rien tenter en sa faveur. « Assez de sang a coulé pour moi, disait-elle; je défends à ceux qui sont mes amis d'aller plus loin. » Cette dernière carte ne fut déchiffrée que quatre mois après.

qui devait imposer à ceux qui le rompaient pour elle sans son ordre, cette douleur qui fait pleurer, telle qu'on la connaît, frappant cette tête trois fois couronnée, a formé le sujet de mille volumes si grossièrement écrits que la pitié recule souvent devant cette série d'absurdités et de contradictions... voici l'article de M. C. E. B. E. D. P.

Il raconte comment Bault et sa femme, d'abord concierges de la Force et gardiens de MM. Hue et Cléry, *voulurent* aller garder la reine, comment ils y parvinrent, et puis comment Bault se chargea d'une paire de gants et d'une boucle de cheveux de la reine pour ses enfans; mais il fut connu que la reine lui avait remis les objets; et alors Bault *les porta au greffe;* et puis la reine se mit à faire une jarretière avec du fil qu'elle tirait d'un papier qui était à la tête de son lit, pour *corrompre* l'humidité, la jarretière fut tricotée avec deux *plumes taillées*, et remise à Bault. » Le monsieur C. E. B. E. D. P. ajoute alors :

« Jeté dans les prisons de la terreur et puis *dans* » *celles de Buonaparte* pour mon attachement à la » cause royale, j'ai su ces particularités de la dame » veuve Bault. Elles m'ont été confirmées par des » autorités plus importantes encore ; et j'ai pensé » que le temps était arrivé de n'en plus faire un se- » cret au public.

» C. E. B. E. D. P. »

Une chose qui me tourmente beaucoup, c'est

le mystère de ce monsieur. Pourquoi ne parle-t-il pas, à présent que les Bourbons sont là? En vérité, je crois qu'il était un peu serviteur de tous les partis, quelque peu du duc d'Otrante, par exemple, et que le brave monsieur se doutait un petit des cent-jours dont le lever n'était pas loin : aussi ne signa-t-il que ses initiales.

Au reste, cet homme, cette victime anonyme, jeté dans les *cachots* de *Buonaparte*, de ce tyran transformé en Croquemitaine-Barbe-Bleue, dont le regard donnait la mort comme un basilic; cet homme donc, ce monsieur C. E. B. E. D. P. ne sait ce qu'il dit. Jamais le citoyen Bault n'a *voulu* être concierge de la Conciergerie; il fut même très-malheureux du choix qu'on fit de lui après le renvoi de Richard. On sait tout cela maintenant; par Rosalie cette jeune fille qui servait la reine sous madame Richard et madame Bault; elle a été long-temps ignorée parce qu'elle n'était pas intrigante et qu'elle n'osait pas aller aux Tuileries. Mais dans un excellent ouvrage de M. Lafont d'Ausonne, tout cela est parfaitement relaté. La reine ne faisait pas de jarretière, c'était un lacet qu'elle avait commencé pour se distraire; elle était fort adroite à tous les ouvrages de femmes, et avec deux épingles elle fit ce lacet comme on fait du filet, mais non pas avec deux plumes, qu'on ne lui aurait pas données d'abord, et puis avec lesquelles elle n'aurait rien fait. Mais ce lacet qu'elle ne faisait que comme un délassement de sa perpétuelle souf-

france, lui fut enlevé par les commissaires de la commune. Ils crurent que peut-être elle pourrait s'en servir pour sortir d'esclavage et monter plus vite au ciel. Il lui fut pris le même jour que sa montre (1). En tout, l'article de M. C. E. B. E. D. P. est fait par quelqu'un qui n'est pas sûr de ce qu'il dit, et qui ment soit exprès soit par ignorance. Ce sont des milliers d'articles comme cela qui ont fait un grand mal à la Restauration. Il est inconcevable que des esprits comme M. de Chateaubriand, comme M. de Talleyrand, qui connaissaient le mal que le ridicule pouvait faire à une cause quelle qu'elle fût en France, n'aient pas averti la famille royale, et Louis XVIII lui-même, qui connaissait si bien l'esprit français. Enfin, la fée Obstacle se retrouve partout et toujours!

Mais puisque la Restauration a voulu prétendre que les amis de sa cause avaient été violemment persécutés par l'empereur et par ses partisans, il faut cependant répondre à une aussi fausse inculpation.

Les faits parleraient bien d'eux-mêmes, comme le disait le duc de Rovigo, qui avait raison en cela; mais trente mille émigrés rentrés par l'effet de la bonté de Napoléon, ces mêmes hommes replacés dans leur position sociale, soit à la cour, soit à l'armée, soit aux affaires, leurs biens rendus, tout

(1) Cette montre avait été donnée à Marie-Antoinette, par Marie-Thérèse sa mère, le jour de leur séparation.

cela n'est encore que peu de chose *peut-être ?* Voici une autre épreuve.

Il est un homme bien important dans les affaires de la Restauration, c'est M. de Bourmont. Je puis parler de lui plus qu'un autre, parce que je le connais particulièrement, par moi et par tous les miens. M. de Bourmont fut la *création* de mon mari, je puis le dire avec assurance. Un mauvais plaisant écrivit, il y a quatre ou cinq ans, dans je ne sais quel journal, qu'heureusement pour la France le général Junot avait fait pour elle beaucoup mieux que de lui donner M. de Bourmont. Après tout, les mots ne prouvent pas grand' chose. Nous parlerons de M. de Bourmont, et puis nous verrons ensuite. C'est un des hommes les plus importans de la Restauration, mais il est très-peu de personnes qui aient parlé de lui avec impartialité.

Louis-Victor-Auguste, comte de Gaisne de Bourmont, est né le 2 septembre 1773, au château de Bourmont en Anjou. Il entra d'abord aux gardes-françaises, et n'avait que dix-sept ans lorsque la révolution commença. Il a une jolie tournure, une figure encore agréable et qui était charmante quand il était plus jeune. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui me donnât plus l'idée d'un gentilhomme français portant le pourpoint et le manteau court de François Ier et de Henri III, s'en allant à un rendez-vous d'amour ou de guerre, ayant en main sa dague ou bien un bouquet de roses et une sarbacanne, tout aussi indifféremment. Ce fut l'effet

qu'il produisit également sur Junot lorsqu'il le vit à Lisbonne, où il était comme réfugié ou plutôt comme exilé après sa fuite du château de Joux. Il avait une grace infinie dans la parole et une séduction qu'il exerçait envers ceux qui voulaient même être sévères pour lui. Je sais bien que Junot fut conquis à la première fois qu'il parla avec lui, et ce fut aussi l'effet qu'il produisit sur d'autres gens qui n'avaient aucune raison pour aider au prestige?

Il fut aide-de-camp du prince de Condé lorsqu'en 1790, il sortit de France et s'en fut à l'armée des princes. Ce fut là, au milieu de cette petite armée de gentilshommes, qui faisait des prodiges de valeur qui furent inconnus tout le temps que dura cette guerre de Français à Français, et qui ensuite devinrent des titres de proscription, que M. de Bourmont demeura sur les bords du Rhin jusqu'en 1794; alors il s'en fut dans la Vendée. Là, sa conduite fut admirable; il réveilla toute la fidélité qui s'était assoupie dans le cœur de ces paysans, qui moururent si long-temps sous le boulet républicain, au nom de Dieu et de leur roi! M. de Scepeaux, frère de madame de Buffon (1), la première belle-fille du fameux Buffon, était alors à la tête de la guerre de l'Ouest. Les Chouans du Maine avait aussi leur organisation. M. de Bourmont la dirigea, quoique M. de Scepeaux l'eût

(1) Elle fut maîtresse fort aimée du duc d'Orléans, père du roi d'aujourd'hui.

nommé son major-général ; alors M. de Bourmont demeura dans son château de Bourmont en Anjou, qui devint comme le quartier-général du chef de la chouannerie. M. de Scepeaux, qui connaissait ses talens oratoires comme ceux d'homme de guerre, l'envoya en Angleterre ; il s'en fut à Londres en 1795, au moment où nous étions ici dans un état dont les provinces de l'Ouest pouvaient tirer un immense parti. Mais il fallait de l'argent : il en fallait pour que le parti de la restauration pût travailler efficacement. C'était là le but de la mission de M. de Bourmont ; ce fut dans ce voyage en Angleterre que M. de Bourmont vit le comte d'Artois à Édimbourg, où le malheureux prince passait les jours de son exil à parcourir les salles désertes de Holy-Rood, foulant aux pieds le plancher encore teint du sang de David Rizzio, ou bien celui de la chambre de Marie Stuart. Partout l'infortuné n'avait que des images sinistres pour éveiller ses souvenirs !! Ce fut dans l'une de ces salles gothiques de la vieille demeure royale écossaise, que M. de Bourmont fut reçu et *armé* chevalier de Saint-Louis par le comte d'Artois ! Il y a tout un mystère qui fait rêver dans cette cérémonie sans pompe, mais cependant dont on se figure l'intérêt puissant, en se représentant le jeune chef vendéen aux pieds du frère de son roi massacré, qu'il a fait vœu de venger ; tous deux jeunes (1)... et dans cette attente

(1) M. le comte d'Artois n'avait à cette époque que trente-deux ans.

d'un grand retour de fortune pour lequel tous deux demandaient secours pour l'accomplissement de leurs travaux au maître de tous, qui, dans le même instant, préparait pour un autre cette couronne que l'un jurait de rendre et que l'autre espérait !... On pourrait faire un beau tableau de ce moment... M. de Bourmont emporta avec lui à l'armée les croix, les décorations, les récompenses que le prince envoyait à l'armée vendéenne. De retour au camp, M. de Bourmont reçut chevalier M. de Scepeaux, après l'avoir été lui-même. Cette cérémonie, qui aujourd'hui peut nous paraître futile, était alors d'une telle importance aux yeux des paysans des paroisses de l'Ouest, que le récit de ce qui se passa à la réception du vicomte de Scepeaux ne se peut concevoir. Lors de la première pacification de la Vendée par le général Hoche (1), M. de Bourmont se retira, mais plus tard, il recommença la guerre sur les côtes du nord ; il était infatigable ; il retourna ensuite dans la Vendée, battit les *bleus* à Louverné, fit sa belle retraite du Mans, et prépara l'accommodement qui eut lieu en 1800, entre la république et le parti, qui, n'ayant plus d'espérance, ne pouvait plus tenir le pays ni la campagne. Après la paix, M. de Bourmont vint à Paris, et se maria avec mademoiselle Becdelièvre. Comme il avait un nom très-marquant

(1) Le général Hoche lui permit de se retirer en Angleterre. Il revint en Bretagne en 1799.

dans toute la Vendée, et conséquemment dans toute l'Europe, l'attention était fixée sur lui; mais jamais il ne fut inquiété. Junot était alors commandant de Paris, et je sais que jamais il ne reçut un ordre pour inquiéter M. de Bourmont. Le jour de la machine infernale, il fut lui-même très-loyalement au-devant des inquiétudes, et je crois que sa conduite ce jour-là fut ce qui prévint pour toujours Junot comme il l'était pour lui.

« C'est un homme vraiment d'honneur; » disait Junot lorsqu'il en parlait!

Je sais bien que plus tard sa conduite est difficile à excuser, mais enfin je n'en suis pas juge et je répète seulement ici ce que m'a dit mon mari plus de vingt fois. Peut-être après tout aurait-il parlé autrement s'il eût vécu, mais je l'ignore, et de cela je ne m'en porte pas non plus garant.

Ce fut vers cette époque de la machine infernale, qu'il arriva une aventure si extraordinaire au sénateur Clément de Ris... (1). Il fut enlevé de son château comme une jeune fille, et emmené dans les bois, où on le promenait sur un cheval ayant les yeux bandés. Cette histoire, dont j'ai dit quelques mots dans mes Mémoires, est des plus étonnantes; mais cependant la clef en est moins difficile

(1) J'ai parlé sommairement de cette histoire au cinquième volume de mes mémoires. Clément de Ris était sénateur. C'est le grand oncle de M. Émile de la Roncière. L'enlèvement du sénateur Clément de Ris eut lieu dans la même année que la machine infernale, quelques mois avant.

à trouver quand on sait que c'est M. de Ta.......d, Fouché et un autre encore qui, ayant formé le projet de s'emparer du premier-consul à son retour de Marengo, eurent l'imprudence d'en parler au sénateur Clément de Ris. Celui-ci avait plus d'amour de la paix que de toute chose, et puis il était bien aise de rester là où il était et vit assez clair pour juger qu'au lieu d'un singe il y en avait deux pour lui faire tirer les marrons du feu. Le feu lui parut donc trop ardent, et ce fut là comme dans Manlius ; les conspirateurs s'aperçurent qu'ils avaient été trop loin. Mais Clément de Ris avait chez lui, à son château près de Tours, toutes les proclamations déjà imprimées ; M. de Ta.......d n'avait pas pour sortir de là les mêmes moyens que Fouché. L'autre lui dit de ne se pas mettre en peine et qu'ils seraient bientôt en repos. La raison de la peur de l'évêque d'Autin, c'est que le premier-consul, au lieu d'être battu à Merengo, comme ces deux vaillans capitaines l'avaient prédit, revenait au contraire triomphant. Clément de Ris était le plus honnête des hommes ; mais les gens qui ont la jaunisse voient tout en jaune ; et ceux qui trompent croient être toujours trompés. Fouché et l'évêque, c'est-à-dire, l'abbé et l'évêque, car enfin ces caractères-là sont indélébiles ; on a beau dire : je ne veux plus être prêtre !... cela ne fait pas qu'on ne le soit plus ; ainsi donc je dis l'abbé Fouché et l'évêque d'Autun eurent peur de cet autre qui s'en revenait d'Italie avec une brassée de lauriers de plus, une couronne

de gloire tout immortelle en attendant celle que le pape lui allait donner et par-dessus tout un amour de la nation qui était si violent, si passionné, qu'on l'aimait plus qu'une jeune femme n'aime son premier né, plus qu'un jeune homme n'aime la maîtresse de ses rêves... C'était de la passion enfin qu'avait la nation pour cet homme !... L'abbé et l'évêque virent bien cela. Alors ils eurent peur, car ils n'étaient pas braves. Ils se dirent donc qu'il fallait à tout prix, retirer des mains du demi-conspirateur ce qui pouvait compromettre leurs têtes pâles, qui l'étaient bien plus qu'à l'ordinaire, quand ils pensaient à ce retour, et cela c'était autant par envie de la belle gloire de l'autre que de peur d'être pendus ; alors donc, l'abbé Fouché s'arrangea avec ceux qui avaient déjà la main dans leur vilaine affaire, et M. Clément de Ris fut un beau jour, à trois heures après midi, à la face du soleil, enlevé de sa maison comme un beau garçon qu'une châtelaine un peu vive aurait trouvé de son goût. Mais le moyen de croire cela ? le pauvre sénateur que ce nom-là mettait d'abord pour l'âge, au moins à quarante ans, et cela par la loi, n'était pas ensuite un Adonis et ne l'avait jamais été ; il crut donc que c'était de l'argent qu'on voulait et tout en jouant à colin-maillard avec ces enragés qui l'entouraient et ne le descendaient de son cheval, que pour donner à lui et à sa bête leur provende, il parla d'arrangement. Le fait est qu'il put écrire, on ne sait comment, qu'il jeta sa lettre

à la poste, encore on ne sait comment, car il s'en allait toujours cheminant au milieu d'un bois et que cette lettre arriva à M. l'abbé Fouché, qui mit alors ses coquins en campagne. Ils trouvèrent les autres coquins avec le sénateur qui se promenait précisément au moment de la rencontre, dans un beau bois qu'on pouvait lui présenter, au reste, comme une prairie, car, comme je vous l'ai dit, il avait les yeux bandés et il avait autour de lui quatre hommes ayant l'arme au bras; mais quand ils virent les gendarmes, ils gagnèrent au large, et jamais on n'en entendit parler. *Remarquez bien ceci* (1).

De retour dans son château, le sénateur s'en alla voir ses papiers... car il avait entendu quelques mots qui lui donnaient à penser... les papiers s'en étaient allés! et tout près du château il y avait un grand rond de gazon brûlé comme si le feu du ciel y était tombé. Mais il n'avait pas tonné du tout, et puis ensuite c'était bien plutôt le feu du diable... Le fait est que sans un grand effort d'imagination, le sénateur comprit, l'excellente créature qu'il était, qu'il avait été joué par l'abbé et par l'évêque; aussi leur en garda-t-il une grosse dent. D'autant mieux que le pauvre homme attrapa un terrible rhumatisme dans sa promenade bocagère, et toutes les

(1) Il y eut bien quelques hommes d'arrêtés; mais tout cela fut une vraie parade... Le fait est qu'aucun de ceux qui avaient fait le coup ne furent punis!...

fois que son épaule le faisait souffrir il avait une malédiction au service de l'évêque et de l'abbé.

Il me faut maintenant vous expliquer pourquoi M. de Bourmont est mêlé à cette aventure. Il y avait long-temps que la restauration voulait être restaurée ; elle y travaillait du temps où l'empereur était en Italie ; voyez M. d'Entraigues !... elle y travaillait lorsque les Russes vinrent en Suisse et en Italie; voyez le général Joubert, que le directeur Gohier vous présente dans ses Mémoires comme un Brutus, un Camille, un Gracque, et qui, tout simplement n'était qu'un républicain réfractaire, parce qu'il avait de l'esprit et qu'il avait compris que toutes ces affaires de *primidi, de messidor, de droits de l'homme,* de *tu* et *de toi,* de certificat de civisme, de dîners en plein air, de déesse Raison et enfin ces mille pauvretés qui nous mouvaient alors, eh bien il avait compris que c'était jouer à la petite chapelle, et voilà tout. La Restauration, qui pelotait alors, en attendant partie, comprit de son côté qu'elle pouvait maintenant s'ouvrir à ceux mêmes qui avaient mis ses gens à la porte. L'abbé Fouché et l'évêque furent des premiers à ouvrir une oreille, et tenez-vous pour assuré que le duc d'Otrante n'était pas étranger à Louis XVIII en 1814 et 1815. On a beaucoup parlé là-dessus, et comme on a parlé sans savoir, on a dit des billevesées ; mais ce qui est certain ; c'est que M. de Talleyrand et Fouché, ainsi que tous les hommes de la révolution, car je place M. de Talleyrand au

premier rang, ne sont étrangers à aucune des manœuvres qui furent tentées. Il existe, au reste, des mémoires de M. d'Azara; ministre d'Espagne en France en 1795, dont je connais le possesseur actuel. M. d'Azara y déclare les choses les plus étonnantes; mais celui dans les mains de qui sont ces papiers ne veut pas les publier maintenant; attendu qu'il y a trop de gens compromis. Je suis parvenue à savoir quelques faits; et j'ai *vu* celui de Joubert que je certifie sur ma conscience... Mais un fait qui vient à l'aide de ce que je viens de dire, c'est que lorsque la lettre de M. Clément de Ris arriva à l'*abbé Fouché*, il employa M. de Bourmont pour l'aider à retrouver le sénateur; et comme, disait-on, les hommes qui avaient fait le coup étaient d'anciens chouans, M. de Bourmont pouvait être là-dedans de quelque utilité. Quoi qu'il en soit, il s'y employa, soit par bonté, soit par crainte. Cela n'empêcha pas que ce fut sur un rapport de Fouché, que M. de Bourmont fut saisi, arrêté, et jeté d'abord au Temple, puis transféré à Dijon, à Besançon et enfin au château de Joux... A quelque temps de là, il se sauva miraculeusement et s'enfuit, d'abord en Suisse, d'où il s'en fut en Portugal, où nous le vîmes arriver vers l'été de 1805 avec toute sa famille. Ce fut encore son tour de paraître sous un aspect honorable; il vint voir Junot; et comme il était sous la protection portugaise, il dit à Junot: « Je ne veux pas néanmoins perdre ma qualité de Français, et je viens voir mon ambassadeur. » Junot

lui répondit en riant, qu'il serait son ambassadeur dans la plus stricte observance du mot, « et jamais autre chose si ce n'est votre ami, » poursuivit l'excellent homme....

Lorsqu'en 1808 (1) Junot retourna à Lisbonne, il y trouva M. de Bourmont, qui le vint voir aussitôt.

« Eh quoi! lui cria gaiement mon mari, mais tout joyeux en effet de revoir M. de Bourmont, vous voilà?

— Oui, répondit M. de Bourmont : j'aurais pu suivre la famille de Bragance au Brésil; le prince régent m'a proposé de m'emmener avec lui, j'ai refusé. Je suis ici comme un exilé, mais au moins *toujours Français*... Là bas, tous les liens sont rompus... brisés... je n'ai pas voulu partir... Vous m'approuvez donc?... »

Junot lui tendit la main et serra la sienne... il était ému et ne put répondre autrement.

M. de Bourmont, resté à Lisbonne, eut une conduite excellente et parfaitement loyale, pendant l'année de l'occupation du pays par les Français. Le jour où les Anglais débarquèrent, il s'en fut trouver Junot, et lui dit :

« Mon général, les Anglais débarquent, le pays est insurgé et vous avez peu de monde... un bras et un cœur dévoué... un cœur français, viennent

(1) Et non pas 1810, comme le disent toutes les biographies, qui du reste sont inexactes à un degré impardonnable.

à vous pour augmenter le nombre de ceux qui doivent défendre la gloire des armes françaises, voulez vous m'agréer? »

... Toutes les fois que Junot me racontait cette circonstance de la vie de M. de Bourmont, il était tellement ému que ses yeux étaient pleins de larmes. Cette impression m'a été si bien inculquée par lui, que je ne puis me permettre de juger M. de Bourmont et de lui donner tort. Je raconte au reste ceci comme un devoir; parce que cette relation, qui est toute véridique, peut aider à connaître la vérité de l'affaire, Junot ajouta :

« Vous êtes compris dès à présent dans les cadres de l'armée, mon cher Bourmont... Je m'y engage pour l'empereur... Voulez-vous me promettre de le servir fidèlement?... Vous savez combien je l'aime, et je ne veux *enrôler* pour lui que des hommes qui le servent bien au moins s'ils ne l'aiment autant que moi. » M. de Bourmont donna sa parole, et Junot, qui ne pouvait le nommer général, quoique ce fût son grade dans les derniers temps de la guerre de l'Ouest, Junot lui donna le grade d'adjudant-commandant (1), et l'attacha à son état-major.

Le jour de la bataille de Vimiero, M. de Bourmont se conduisit admirablement; vint ensuite la

(1) Ce grade d'adjudant-commandant n'est pas conservé; il répond autant que cela se peut à celui de lieutenant-colonel; mais l'un a des hommes sous lui, l'autre est officier d'état-major.

capitulation, et il y fut compris, puisque déjà il faisait partie de l'armée française ; mais comme tout l'état-major de Junot ne pouvait pas être avec lui sur le même vaisseau, M. de Bourmont s'en revint en France sur un autre bâtiment, qui, ayant eu une traversée assez mauvaise, débarqua son monde à Nantes ; là M. de Bourmont était attendu par une singulière aventure.

Fouché craignait M. de Bourmont; pourquoi? voilà ce qui est assez obscur ; mais il avait une haine tellement violente, que, pour les gens accoutumés à trouver une cause à ce qu'ils voient, il est évident que Fouché redoutait une indiscrétion de M. de Bourmont... En admettant que M. de Bourmont ait eu occassion d'être en rapport avec le duc d'Otrante pour la cause royale, il s'ensuivrait que Fouché devait craindre le chef vendéen... M. de Bourmont n'a rien dit, et il a bien fait ; mais je suis certaine que s'il voulait parler aujourd'hui, il apprendrait bien des choses.

Fouché suivait tellement toutes ses démarches, qu'avant son arrivée en France son sort était arrêté !...

En débarquant à Nantes, il demanda le nom du préfet ; c'était M. de Celles, l'un des hommes les plus spirituels que je connaisse : il était l'ami de M. de Bourmont. Celui-ci, enchanté de le retrouver, va sur-le-champ à la préfecture, et trouve M. de Celles qui le reçoit à merveille, l'engage à dîner avec lui, à regarder sa maison comme la sienne,

et lui demande seulement la permission d'aller ouvrir son courrier qui vient d'arriver. M. de Bourmont, qui avait une foule de connaissances à Nantes, lui demanda à son tour de ne se pas gêner, que lui même va sortir et rentrera pour l'heure du dîner. Tous deux se quittent en se donnant la main, et deux heures plus tard se retrouvent dans le salon de la préfecture. M. de Bourmont était charmé de son séjour à Nantes, et se mit à raconter ses courses du matin. Le préfet le regardait, et ne savait trop que dire; enfin il interrompit M. de Bourmont et lui demanda s'il avait fait toutes ses visites.

« Non, dit l'autre... je ferai le reste demain matin. — Je suis fâché que vous n'ayez pas tout expédié aujourd'hui, mon pauvre ami, dit M. de Celles; car vous ne pourrez guère courir les rues demain matin! »

M. de Bourmont regarda son ami d'un air fort étonné, il le crut fou.

» Et pour quelle raison ne pourrai-je donc pas voir mes amis? demanda-t-il à M. de Celles.

— Parce que j'ai reçu, il y a une heure, l'ordre de vous faire arrêter, répondit le préfet!

— Arrêter! s'écria M. de Bourmont.

— Arrêter! répéta tranquillement M. de Celles.

— Et par quel ordre, bon Dieu!

— Par celui du ministre de la police.

— De Fouché!!!

— De Fouché.

— Mais c'est une horreur!

— Je ne dis pas non.

— Et vous allez me faire arrêter! vous!...

— Et comment diable voulez-vous que je fasse? Ce n'est pas un homme dont on se joue que ce Fouché... et l'empereur encore moins... mais aussi que diable avez-vous fait?

— Moi?... rien du tout que mon devoir!»

Et M. de Bourmont lui raconta sa conduite depuis son arrivée en Portugal.

« Ah! cela s'arrangera dès que vous avez Junot pour vous, dit M. de Celles; il a l'oreille de l'empereur tout autant que Fouché, qui n'en est pas aimé, tandis que le duc d'Abrantès est l'ami de l'empereur; mais en attendant, mon cher, il faut aller en prison... cependant après dîner.»

M. de Bourmont fut donc arrêté; c'est-à-dire il se rendit lui-même en prison. Aussitôt que les verrous furent refermés sur lui, il écrivit à Junot, et lui raconta son aventure. Il ne lui rappelait rien, seulement il terminait sa lettre par cette phrase :

*Souvenez-vous, mon général, que je pouvais passer aux Anglais, suivre les Portugais au Brésil, je ne l'ai pas fait, parce que j'ai eu foi en la générosité de l'empereur et confiance en votre parole.*

Junot venait d'être lui-même débarqué à La Rochelle, où j'étais arrivée de Paris pour le voir. Nous venions de nous mettre à table pour dîner; on remet une lettre à Junot; il l'ouvre, la lit, et je le vois aussitôt rougir et pâlir...

— « Je suis un homme dont aucun militaire ne voudra toucher la main si je ne fais pas dans deux jours rendre la liberté à Bourmont ; » s'écria-t-il en frappant de son poing sur la table.

Et tout de suite il nous raconta ce que je viens de dire.

« Mais c'est donc un malheureux altéré du besoin de punir, que cet homme ! dit Junot. Comment ! quand je lui écris que je réponds sur ma tête de M. de Bourmont, il va le faire arrêter, et là encore !... à Nantes !... au milieu d'un pays qui nous déteste et qui ne demande que des raisons pour nous haïr !... Ce n'est pas étonnant, diront-ils, qu'il ait été trompé, notre chef... il a cru à la parole d'un bleu !... »

Jamais je n'ai vu Junot dans une semblable agitation ; c'était à craindre qu'il n'en devînt malade. Le soir il reçut, par un courrier extraordinaire venant de Paris, l'avis que l'empereur passerait par Angoulême dans la journée du lendemain. Son parti fut pris sur-le-champ, il monta à cheval avec le colonel Gransaigue, son premier aide-de-camp (1), puis il galopa vers Angoulême ; il joignit l'empereur comme il y arrivait. Avant de dire une seule parole relative à lui-même, et quoiqu'il n'eût pas vu l'empereur depuis quinze mois, il lui parla sur-le-champ de M. de Bourmont.

(1) Je ne me rappelle plus bien quel était celui de ses aides-de-camp que prit Junot avec lui. C'était M. de Grandsaigne ou M. de Lagrave.

« Ma parole est donnée, sire ; j'ai engagé à M. de Bourmont la promesse de votre majesté pour un grade, et du service... mais surtout pour sa liberté. Que votre majesté me dégage, mais surtout qu'elle me dégage de l'accusation d'être un homme sur lequel l'honneur d'un autre ne pourra plus compter !... »

L'empereur regarda mon mari avec une expression qui n'avait rien d'hostile. Duroc, qui était présent à cette conversation, me dit, quand je le revis, qu'ils étaient tous deux très-curieux ce jour-là... Junot prenant parti pour un chef vendéen, ne l'était déjà pas mal ; et l'empereur tout aussi porté à condamner la sévérité de Fouché, quoique d'abord il l'approuvât et cherchât à le disculper, l'était également beaucoup.

« Tu l'aimes donc beaucoup, ce chouan de Bourmont? dit l'empereur à Junot...

— Il n'est pas chouan, dit mon mari avec une sorte de ton de reproche dans la voix.

— Il est chouan.

— Je demande pardon à votre majesté, sire, mais il est Vendéen (1).

— Ma foi ! je n'en donnerais pas le choix pour une épingle ; ils sont tous des fanatiques ou des voleurs... les chouans arrêtaient les diligences, que diable !

(1) Junot avait tort. M. de Bourmont a commandé les chouans du Maine.

— Oui, mais M. de Bourmont n'est pas chouan.

— Enfin, pourquoi Fouché l'a-t-il arrêté ? car tout cela et bel et bon ; mais s'il allait se trouver fourré dans une nouvelle affaire, comme la machine infernale ; il a eu beau venir me trouver moi-même pour me dire qu'il n'était pour rien dans cette horreur-là, j'aurais dû le faire arrêter alors...

— Mais c'est bien ce qu'a fait M. le ministre de la police, sire ! »

L'empereur demeura court un moment, ensuite, il reprit son éternelle promenade en disant :

« J'aurais dû le faire arrêter le lendemain, le jour même ! tu vois bien qu'il est conspirateur ; il vous gâte tous ! te voilà contre moi, toi... toi !... Junot ! voilà que tu donnes raison à un chouan, contre moi !... et M. Duroc qui a l'air aussi de me contrôler !... »

Et il souriait en prenant sa prise de tabac... « Oh, oh ! dit Junot en lui-même et en jetant un coup d'œil à Duroc, notre cause est gagnée ; » l'empereur se promenait toujours en répétant :

— Ces diables de chouans !... ces enragés-là !... des détrousseurs de diligence !...

— Mais votre majesté me permettra de lui dire que M. de Bourmont n'est pas chouan !...

— Oui, oui ! vendéen, chouan !... la même chose ! la même chose !... et toi, Junot !... si c'était ta femme qui s'en vînt pour plaider cette cause-là... à la bonne heure, je ne dirais rien, je

m'y attendrais ! mais toi, mon vieil ami !... ce n'est pas bien !... ce n'est pas bien !

Jusque-là la chose n'était que plaisante ; mais Napoléon n'entendait rien à la plaisanterie ; il y était peu convenable. Aussi, à force de répéter ce qui, après avoir été comique une ou deux fois, devenait blessant pour un homme comme Junot, il allait encore recommencer, quand Duroc, qui vit enfin la pâleur du front de son ami, dit aussitôt :

« Votre majesté devrait en même temps assurer Junot qu'elle veut rire avec lui. »

Quoique je connusse Duroc pour le plus excellent des hommes, je n'aurais pas supposé qu'il pût parler avec un tel courage à l'empereur !... Au reste, il m'a dit depuis qu'il ne s'était pas compris lui-même ; quoi qu'il en soit, l'empereur s'arrêta tout court une autre fois, et regardant Junot, il le vit en effet pâle comme un mort !...

« Allons ! allons, dit-il, en lui prenant la main, ne parlons plus de cela, et que M. de Bourmont soit en liberté... Que lui reproche donc ce Fouché ?...

— Rien, sire !... et ce qui m'irrite contre le duc d'Otrante, c'est que M. de Bourmont est frappé pour que le contre-coup m'arrive !... mais je lui promets !...

— Eh bien ! voilà-t-il pas que tu menaces un de mes ministres devant moi !... Quelle folie d'aller croire que cet œuf poché de Fouché aurait l'audace de vouloir te frapper même indirectement ; je voudrais bien voir cela vraiment !!!

— Mais si votre majesté ne le voit pas, dit Junot, c'est qu'elle ferme les yeux!... tous les amis, tous les serviteurs de votre majesté en sont là! qu'elle demande à Duroc!

— Duroc fit un signe affirmatif.

— Ah, ah! et toi aussi!... mais c'est donc un déchaînement général contre ce pauvre homme!... »

Et l'empereur, en disant ce *pauvre homme,* affectait de parler comme mademoiselle de Vienne dans *le Tartuffe*... Napoléon connaissait *l'homme!*...

« Au surplus, continua-t-il en reprenant le ton sérieux qui ne l'abandonnait presque jamais, au surplus, je ne veux pas qu'il y ait désunion entre mes amis et mes ministres. Fouché me sert bien... IL M'EST FIDÈLE... cela seul doit lui faire trouver grace devant vous si vous m'aimez!...

— C'est parce que nous vous aimons, sire, dit Junot, que nous n'aimons pas le duc d'Otrante. Votre majesté dit qu'il la sert bien; c'est précisément ce que je dénie(1)... Et moi aussi j'ai été

(1) Cette conversation fut écrite par Junot, lorsqu'il fut de retour à son auberge, ainsi que beaucoup d'autres qu'il transcrivait aussi. Je ne l'avais pas mise dans mes Mémoires au moment du voyage de Junot à Angoulême, attendu qu'à cette époque j'avais l'intention de faire un petit recueil de lettres, de récits d'événemens, de choses qu'il avait vus. Cette dernière conversation est des plus remarquables. Je changeai ensuite d'avis, et je ne voulus pas donner le nom de mon mari à un ouvrage aussi peu important. J'aurais pu l'augmenter de ce que j'aurais ajouté; mais cette comédie est au-dessous de moi et me paraît une bassesse. Je ne la jouerai jamais.

dans tout ce qui concerne la sûreté de votre majesté. Qu'est-ce que le duc d'Otrante a jamais découvert?... Lorsqu'en 1800, nous trouvâmes la première tentative de Chevalier, ce fut le préfet de police et moi qui trouvâmes cette barrique d'artifice, que les agens du comte de Lille avaient introduite dans Paris, rue des Blanc-Manteaux ; la conspiration de Cerrachi, encore Dubois et moi !... C'est un brave homme celui-là ! voilà une tête et un cœur à employer pour le service de votre majesté !... il n'y a aucune chance que le parti royaliste le séduise celui-là !... »

Duroc ne disait rien ; mais à chaque phrase de son ami il faisait un geste approbatif et paraissait applaudir. L'empereur était redevenu sérieux : il s'arrêtait par intervalles et regardait Duroc et Junot... il reprit son éternelle et monotone promenade, et dit à son tour qu'il croyait que Junot avait raison... et que Fouché ne l'aimait pas, parce qu'il ne le *pouvait* aimer...

93 *ne peut aimer tout ce qui est monarchique et légitime*, dit Napoléon ; *voilà pourquoi je me repose en toute confiance sur Fouché.* Il m'a donné la preuve qu'il ne me peut trahir, le jour où il vota la mort de Louis XVI... Le moyen de se trouver avec le frère, la fille et les neveux de sa victime !... Non, non !... il n'aime pas la monarchie, c'est vrai ; mais la mienne est constitutionnelle au moins, et je n'ai pas de vengeance à prendre de lui, moi...

Junot m'a dit souvent depuis que l'empereur avait une singulière physionomie dans ce moment-là... que pouvait-il penser!... Duroc croyait que l'empereur savait parfaitement toutes les trahisons de Fouché; mais qu'il l'employait malgré cela, parce qu'il se fiait sur ses diverses polices... Hélas! ce sont elles qui l'ont perdu!... Cette fatale sécurité lui a été funeste! Et puis, ce qu'il craignait, ce n'était pas la démagogie dont il croyait la France guérie pour toujours. Fouché était un homme de la terreur; et, en cette qualité, Napoléon croyait plutôt devoir lui prêter son bras dans une émeute, que de lui demander le sien.

« Les démagogues, disait l'empereur, sont des » fous enragés, et entre la monarchie et eux, il » ne peut y avoir d'accord; je vous dis qu'ils sont » *fous* et *fous furieux!* Il y a parmi eux des hommes » de talent, et Fouché en est un... Talleyrand en » est un autre... »

Junot regarda l'empereur de toute l'expression de son œil, attaché sur lui avec une curiosité interrogante, que Napoléon ne put comprendre sans rire :

« Oui, sans doute, Talleyrand est un homme de la révolution, et il en est d'autant plus, qu'il est descendu de plus haut, pour arriver là où il était le jour de son apostasie, que MM. Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes et tant d'autres, aussi j'ai grande confiance en lui... pour cet homme trois fois apostat, il n'est aucun refuge dans la Restauration...

Que ferait le comte de Lille de l'évêque d'Autun à sa cour!... il n'a pas même la ressource de le remettre à son ancienne place, en admettant que l'autre en voulût. Il n'y aurait pour Talleyrand qu'une seule chance de salut, si les Bourbons revenaient en France; c'est d'être pape...

— D'être pape! s'écria Junot...

— Sans doute! il faut remonter plus haut que tous les autres, quand on est tombé plus bas et qu'on n'y veut pas rester.

La fin de cette conversation fut de donner à Junot la mise en liberté de M. de Bourmont. Junot l'envoya à Paris par un de ses aides-de-camp, qui fit la route à *franc étrier*. Quand je me rappelle la conversation que j'eus avec mon mari à son retour d'Angoulême à La Rochelle, précisément sur les Bourbons et leur Restauration; quand je me retrace les pensées, les opinions de Junot, qui étaient celles de l'armée à cette époque!... On parlait bien des Bourbons; mais comment! comme d'une famille malheureuse et dans l'exil, qui ne devait jamais revoir la France. Les jeunes femmes de l'empire ne parlaient jamais d'une restauration même possible, parce que, madame Augereau exceptée et madame Oudinot, aucune des femmes des grands-officiers de l'empire ne tenaient à ce qu'on appelait alors l'*ancien régime;* mais moi c'était différent; mes parens étaient tous attachés à la cause royale. Mes amis, mes habitudes d'enfance, tout me portait vers cette époque. Il est vrai de dire que mon

mariage avait beaucoup rompu ces mêmes rapports ; toutefois ils m'étaient sans cesse renouvelés par mes oncles et mes amis intimes, comme M. de Narbonne, M. de Cherval, ma bonne maman, M. de Courtomer, M. de Caulaincourt, M. de Chalais et une foule d'autres personnes que je pourrais nommer. Ce sujet de conversation m'était donc familier ; aussi lorsque Junot revint de La Rochelle et que je le questionnai, je compris parfaitement ce qu'il me dit : mais j'avoue que je pensais tout-à-fait comme lui, quand il me disait que la cause royale était perdue. Je ne croyais pas possible, à vrai dire, qu'il y eût une SEULE CHANCE, et pourtant dans le moment même où j'étais tranquille à La Rochelle, en 1809, on conspirait sur les côtes de Normandie, en Bretagne et sur tout le littoral du Calvados... Junot n'en savait pas plus que moi... il était absent depuis quinze mois !.. et lorsque nous parlâmes des Bourbons, à propos de l'arrestation de M. de Bourmont, Junot me dit :

« Mon Dieu ! imagine-toi que Bourmont me disait un jour à Lisbonne, étant questionné par moi sur la position de la Vendée, et ce que l'empereur avait à redouter de la famille exilée, que l'esprit était tellement changé à la fin de la guerre, que ce fut la raison qui le contraignit, en 1800, à capituler avec nous. Le marquis de la Prévalaye, le comte de Châtillon, et plusieurs autres chefs, faisaient tous leur accommodement particulier, sans respect pour la cause sainte qu'ils avaient défendue

pendant dix ans!... Les soldats étaient eux-mêmes très-mal disposés; et Bourmont craignait la révolte parmi eux!... »

M. de Bourmont fut donc mis en liberté d'après l'ordre de l'empereur; mais ce ne fut pas pour long-temps... un mois était à peine écoulé que Fouché fit de nouveau passer M. de Bourmont sous les verrous. Cette fois Junot eut autant de colère, mais plus de prudence. La famille royale d'Espagne était à Bayonne... ne se pouvait-il pas faire qu'il y eût quelque rapport entre les parens, rapports ignorés de tous et que la détention imprévue de Ferdinand avait fait découvrir?... Je lui conseillai d'attendre avant de faire une demande, mais je le prêchai vainement là-dessus... et il écrivit à Duroc pour savoir ce que l'empereur avait appris de cette dernière affaire : Duroc lui répondit que l'empereur avait fortement improuvé le duc d'Otrante pour cette sévérité hors de temps, et qu'il avait donné ordre de mettre M. de Bourmont en liberté; mais Junot n'en fut pas moins vivement blessé de la conduite de Fouché; ce fut alors que M. de Bourmont partit pour Naples en qualité d'adjudant-commandant. Murat était roi de Naples ou bien allait l'être; c'était un homme fait pour apprécier un bon soldat comme M. de Bourmont. Son avancement fut rapide; et en 1813 il était question de lui dans tous les bulletins : à Nogent il défendit la ville avec douze cents hommes, fut blessé au genou, et sa conduite fut celle d'un homme qui ne veut

pas voir l'ennemi maître de sa patrie. Il avait barricadé les rues de Nogent et fait le coup de fusil comme le dernier soldat; pendant le reste de la campagne il se conduisit de même. C'est ainsi qu'il arriva au moment de l'abdication de l'empereur. Il se soumit au roi, et, au moment où nous sommes, il commandait la sixième division militaire. J'aurais encore beaucoup à dire sur M. de Bourmont, mais jamais je ne dirai sur lui une parole qui puisse porter atteinte à ce qui fait le trésor de cœur de la vie d'un homme, son honneur; j'ai entendu non-seulement des hommes, mais des femmes parler légèrement sur cette réputation militaire, l'une des belles que nous ayons dans notre armée. Je crois que sur de pareilles matières, il faut se taire. La délicate responsabilité qu'on prend dans ce cas est d'une trop haute importance, surtout lorsqu'on blâme; il faut savoir juger une question qui n'est pas écrite dans une langue connue de nous, et c'est de quoi nous autres femmes nous ne sommes pas capables.

J'ai parlé aussi longuement de M. de Bourmont, parce que j'ai pensé qu'un homme dont l'empereur faisait le plus grand cas, et que Louis XVIII et Charles X ne tenaient pas dans une moins haute estime, n'était point un homme ordinaire...

———

## CHAPITRE VII.

Dilapidation au château. — Les deux cents déjeuners. — Madame de Balby. — Madame Du Cayla. — Toujours M. de Blacas. — Guerre des salons. — La France double. — Le colonel de l'armée de Condé. — La petite église. — Mon oncle l'abbé de Comnène. — Les jésuites. — La bulle. — Le pape républicain. — Le roi Christophe. — Le duc de Limonade et le comte de Marmelade. — L'abbé de Montesquiou. — Quiberon. — La presse. — Le maréchal Soult. — Dupont et les fourches caudines. — La Restauration en toupet et avec des paniers. — L'exhumation de Marie Antoinette et de Louis XVI. — Le prince de Poix. — La jarretière de la reine. — La *nouvelle-ancienne* cour. — *Pas de diamans.* — Les tabourets. — Le duc de Duras. — Son portrait. — Son éloge. — *Le peuple* et le roi ! La duchesse d'Escars. — La duchesse de Bellune. — Le duc de la Châtre. — Le brigand romain. — Les vingt montres et les bijoux. Le comte de Châtillon. — Lucien Bonaparte. — Tusculum. — La duchesse de Castries. — Milady R... — L'huissier du palais. — Encore M. de la Châtre. L'insolence. — Diner royal. — Le roi. — Madame la duchesse d'Angoulême. — Le duc de Berri et les écrevisses. — *Le gros madame.* — Les côtelettes. — Les Templiers. — Sire, ils étaient trois mille !! — La robe de velours nakara et les diamans. — Tristesse de Madame la duchesse d'Angoulême.

La Restauration allait grand train pour faire ar-

river les Cent jours bien plus tôt que le cours des mois n'amène les événemens. C'était merveille de voir comment cette pauvre Restauration se gouvernait elle-même dans son intérieur ! Quelle dilapidation au château ! Quelle horrible dépense, seulement pour la cuisine !... Le curieux était d'entrer au château et de le parcourir à l'heure du déjeuner! on rencontrait à chaque pas, à chaque marche de l'escalier, un valet de pied, un valet de chambre, un marmiton, une femme de chambre, tout cela variant pour la qualité du consommant, mais le consommé étant toujours un très-bon et très-succulent déjeuner porté des cuisines de Sa Majesté dans les différens appartemens, et Dieu sait les bombances qui s'y faisaient. Tout cela n'était pas trop bon pour *la cour*, comme on l'appelait en 1790, et même déjà en 89 ; qu'on juge de l'effet que dut faire un aussi grand désordre en 1815 !... Les censeurs ne trouvèrent que trop de sujets à tirer leurs mouchoirs et se mettre en état de désolation.

Nous voilà donc revenus au régime de Versailles, disait-on de toutes parts !... C'est comme au temps de Louis XV, qui ne s'occupait qu'à composer le menu de ses dîners et de ses soupers... et même Louis XVIII, qu'on avait cru si sage, ne l'est pas plus que grand-papa Henri IV et grand-père Louis XIV... Il a des maîtresses !

Le pauvre roi n'y pensait pas vraiment ! mais madame de Balby revenait aux Tuileries avec son bonnet monté et sa robe à la polonaise, le tout

avec un visage fait comme la robe et le bonnet, soixante ans par-delà, et puis les parisiens qui sont bavards causaient et recausaient; et puis madame du Cayla!... et puis M. de C...s, madame P.....u, que sais-je, moi... Le fait est que Louis XVIII n'avait jamais joué au roi qu'à Hartwell; et comme la correction qui suit toujours une faute (même pour un roi) ne pouvait lui être administrée par personne, il suivait de là qu'excepté M. de Blacas qui ne savait pas plus gronder son roi, ce qu'il aurait dû faire puisqu'il était son ami, que l'aider à gouverner son royaume de France, Louis XVIII n'avait pas une voix qui lui dît : Vous avez tort!... Il y parut bientôt après son arrivée à Paris.

On a été surpris de cette guerre qui tout à coup s'est déclarée au milieu des salons de France, et a soufflé toutes les haines, les colères au cœur des femmes comme des hommes. On en cherche la cause dans des motifs totalement étrangers, et rien n'est vrai dans ce qu'on croit l'être. La vraie cause de la désunion de la société de la classe moyenne et du peuple, c'est-à-dire de toute la France enfin, c'est que tout se voyait doublé dans le royaume, et que cette circonstance, en amenant les rivalités, les jalousies, amena aussi les haines et les vengeances. Tout était si bien, doublé, comme je le dis, que le roi aurait pu nommer deux ministres de la guerre; l'un pour l'armée et l'autre pour expédier des brevets à une foule d'officiers de tous les grades, retirés de l'armée de Condé, et végétant dans

toutes les petites villes de la France jusqu'au jour de la Restauration, de ce jour-là venant en foule encombrer les avenues du château royal, pour rappeler au roi, qu'ils n'ont ni gardé ni ramené, des noms que le pauvre prince n'a jamais entendu prononcer; alors il est accusé *d'ingratitude!...* et j'ai vu pour ma part un colonel de l'armée de Condé, brave homme du reste, mais totalement fou... Il me contait avec une colère réelle, qu'il avait demandé au roi une place à Saint-Denis pour une de ses filles, une bourse pour son fils pour entrer à Saint-Cyr et le grade de général de division pour lui-même avec une pension de 12,000 francs. Cela tient de la folie, comme on voit; mais en même temps arrivait l'autre armée, qu'on ne pouvait effacer de la surface de la France, quelque bonne envie qu'on en eût, et tous les jours il y avait quelque querelle dans les bureaux de la guerre entre les vieux barbons, les voltigeurs de Louis XIV, par exemple, et nos sous-officiers et nos officiers, qui les regardaient avec raison comme des intrus se réveillant du sommeil d'Épiménide, et ne comprenant pas la réalité des exigences de gens qui avaient conquis l'Europe et qui l'auraient conservée, si la folie d'un seul homme n'eût tout brisé et renversé!... Il y avait de même deux marines... deux noblesses entièrement incompatibles, malgré l'éternelle pensée *de fusion* de l'empereur... Tout était double enfin, jusqu'à l'ordre de Saint-Louis, qu'il fallait laisser dormir avec son patron jusqu'à de meilleurs jours, et non

pas faire une ordonnance royale pour dire qu'on en porterait le grand cordon passant de droite à gauche, tandis que celui de la Légion-d'Honneur se porterait d'ordonnance, de gauche à droite. Ces misères-là qui ne paraissent que puérilités, ont bien plus de force qu'on ne croit pour nuire; on sait d'ailleurs que tout peut nuire et qu'il n'en est pas ainsi pour faire le bien.

En regardant le royaume de France, on trouve encore une double création la plus funeste de toutes, c'était le clergé. De tout ce que la Restauration a ramené, et qui ne voulait pas opérer sa fusion, le clergé fut le plus dangereux. Cette troupe fanatique et intolérante, composée d'évêques qui ne respiraient que persécution et vengeance, retrouvèrent en France les jeunes filles auxquelles ils avaient fait faire leur première communion, et qui étaient alors des femmes, des mères, des chefs de familles; elles devinrent les penitentes de ces mêmes évêques nouveau-venus, et nous eûmes bientôt l'enfer dans nos affaires. Cette *petite église* voulut trancher du martyre, tandis qu'on ne s'occupait pas d'elle!.. Elle a fait bien du mal!... elle s'opposait à l'évidence et prétendait qu'aucune amélioration n'était venue à nous depuis 1789! Ainsi, l'abolition des maisons cloîtrées, l'esclavage du paysan, l'ordre de succession et le droit d'aînesse, l'égalité devant la loi... une foule de bienfaits enfin que nous avons conservée, tout est méconnu par cette petite église, dont la mission est bien sûre-

ment de pacifier et donner la paix, et dont l'effet est de produire la guerre.

Il existait alors un ecclésiastique dont la piété toute patriarcale est du petit nombre de celles qui persuadent de se faire catholique, apostolique et romain, en le voyant et en l'écoutant, cet homme avait toute possibilité pour arriver au roi. Il y fut, lui parla; Louis XVIII l'écouta à peine, et le congédia avec cette humeur qui se manifeste quand on est obligé de se contraindre pour écouter des remontrances qu'on aurait pu s'éviter.

Cet homme de bien, ce serviteur de Dieu, comme au temps de la primitive Eglise, était mon oncle, l'abbé de Comnène!... Il sortit des Tuileries le cœur navré; il vint chez moi en sortant de chez le roi, et je connus ainsi toute la conversation... Mon Dieu! comment put-il refuser de suivre de pareils conseils!...

L'abbé de Comnène était déterminé à triompher de ce qu'il appelait l'entêtement du roi, et il ne se rebuta pas. Je le vis aller aux Tuileries trois jours de suite... le dernier jour il vint à moi avec une figure bouleversée!...

« Vous n'avez pas réussi? lui dis-je.

— Non certes, mais comment m'en étonner? le pape vient de rétablir les jésuites. »

C'était vrai!...le pape Pie VII venait, par une bulle du 7 août, de remettre l'ordre des jésuites... *Le monde catholique les demande d'une voix unanime*, dit la bulle, qui les *recrée!*... Ce fut un vrai mal-

heur, et qui eut une grande influence sur la destinée de Napoléon ; quant à moi, je suis convaincue que c'est au rétablissement des jésuites qu'on doit le malheur de la France ; ils enchérirent encore sur les évêques de la petite église, et brassèrent à eux tous une besogne que la France n'était pas en état de faire. Mais il me faut dire ici tout ce qui m'émeut la bile, et signaler les choses et les individus qui méritent de l'être. Ainsi donc je remarquerai ce bref du pape, et je rapporterai ses paroles... Qu'on s'étonne après cela que la France ait fait 1830! Mais n'anticipons pas...

« ... Nous ordonnons que les présentes lettres
» soient invariablement observées, suivant leur for-
» me et teneur, dans tous les temps à venir ; qu'el-
» les obtiennent leur plein et entier effet ; qu'elles
» ne soient jamais soumises au tribunal ou à *la ré-*
» *vision d'aucun juge*, QUELLE QUE SOIT L'AUTO-
» RITÉ DONT IL SOIT REVÊTU. Si quelqu'un essayait
» d'enfreindre quelque partie de cette ordonnance,
» ou de s'y opposer par une audacieuse TÉMÉRITÉ,
« qu'il sache que par là il encourra l'indignation
» de Dieu tout puissant, des saints apôtres Pierre
» et Paul ! ... »

Maintenant que j'ai dit cela comme le texte, sans omettre ni ajouter, je dirai aussi que ce même Pie VII est ce même évêque républicain d'Imola qui, le 25 décembre 1795, fit un mandement si

étrange (1), dans lequel il rappelait Brutus et Caton d'Utique comme les héros de l'antiquité... c'est une pièce bien étonnante que ce mandement, et j'invite à le lire tous ceux qui étudient la science si difficile de gouverner en se contredisant.

Les jésuites !... Rappeler les jésuites !... mais il y avait de la démence à faire un pareil acte !.. Quand le parlement de Paris les a bannis par son arrêt du 6 août 1762. Il a dit : *Que cet ordre était inadmissible par sa nature, dans tout état policé, comme contraire au droit naturel et tentatoire à toute autorité spirituelle et temporelle*, etc., etc.

Et puis, comme si Dieu se jouait de nous et nous contraignait à représenter devant lui les scènes les plus bouffonnes et les plus disparates, on recevait à Paris la nouvelle du couronnement de Christophe chez les noirs de Saint-Domingue. Cet homme est proclamé sous le nom de Henri Ier, roi de Haïti... et il fait des *protestations* comme un roi blanc !... il parle, il décrète... et tout cela à la honte éternelle des rois d'Europe, dont il *singe* la cour ; car il a ses *pairs* aussi ! c'est le duc de *Marmelade*, le duc de *Limonade !*... et cependant le ridicule de cette parodie n'est pas senti.

Pendant ce temps-là notre roi rendait des décrets, des ordonnances... Son ministère, toujours composé des mêmes gens inhabiles et dont quel-

(1) Il est cité dans mes Mémoires dans son entier. C'est une œuvre curieuse.

ques-uns étaient mésestimés même, ou bien tenus dans une indifférence méprisante qui était plus terrible pour l'effet produit, notre roi commençait à n'être plus un roi qu'on aimât ni même qu'on respectât. Je voyais s'avancer la tempête ; elle grondait et rien n'était préparé pour se mettre à couvert !...

M. l'abbé de Montesquiou fut à cette époque celui qui fit le plus d'impression sur la multitude comme cauchemar inutile ! son esprit, qui, jadis avait pu être agréable dans un salon, même dans une ruelle, était nul, sans couleur, et totalement dépourvu de tout ce qui au contraire lui était nécessaire pour conduire le vaisseau de l'état dans les circonstances actuelles. C'était un ministre de l'intérieur en effet qu'il nous fallait, puisque la paix nous était promise pendant un siècle !... le ministère de la guerre était une sinécure où l'homme le plus inepte pouvait s'aller mettre sans qu'on pensât à l'en ôter.

L'abbé de Montesquiou voulut attaquer *la presse*, et au lieu de vivre au jour le jour, et de voir venir les événemens, il se mit à faire les plus étranges méditations, et le voilà qui produit une loi sur la presse !... Elle est curieuse pour le style !... Ce sont des rêveries, des pauvretés... des subtilités scolastiques... et cela pour une affaire aussi importante que la liberté de la presse !... Pendant ce temps-là on faisait des listes civiles de vingt-cinq millions

et de huit millions pour la famille royale, en tout trente-trois millions!... Et puis venait la commission nommée pour faire exécuter à Quiberon un monument expiatoire en l'honneur des émigrés qui furent abandonnés par l'Angleterre et fusillés par ordre de la convention nationale (1). C'était le maréchal Soult, qui commandait la treizième division militaire, qui mettait un zèle vraiment étonnant pour le moins à faire exécuter ce monument; mais ce ne fut pas seulement le mal que pouvait produire et que produisit d'abord ce décret qui institua la commission puis le rapport de cette commission!... les termes en étaient aussi absurdes que si le roi de Prusse nous eût contraints de faire le même acte pour les officiers morts à Iéna; mais le complément fut l'éclat sinistre jeté sur cette cérémonie par les expiations qui devaient avoir lieu. Cette démarche prouvait plus que tout ce qu'on pouvait dire la fausse route dans laquelle la Restauration allait s'engager. Toujours des souvenirs éveillés, toujours des malheurs évoqués; il semblait que la France fût livrée à un bras ennemi. — Nous devions nous donner la main, oublier mutuellement tous nos torts, et, loin de là, il fallait toujours récriminer, toujours reprendre le deuil, toujours lancer des anathèmes... au lieu d'assoupir les haines et les vengeances, et réconcilier les frères qui

(1) La convention nationale rendit cet affreux décret en juillet 1795.

avaient été séparés par les discordes civiles[1]... Combien nous sommes coupables d'avoir souffert qu'on nous livrât à quelques passions isolées et mensongères, de leur avoir obéi... quand on songe que Tibère... oui, Tibère lui-même s'opposa à ce qu'on élevât dans Rome un autel à la Vengeance !.. Puisque j'ai parlé du maréchal Soult, il me faut dire que ce fut à la fin de 1814 qu'il remplaça le général Dupont, qui n'avait d'autres droits pour s'asseoir dans le fauteuil du ministre de la guerre que d'avoir fait passer l'armée française aux fourches caudines et d'être l'ennemi de Napoléon!... Cette animosité était bien maladroite, car on a compris que l'homme qu'on haïssait à ce point devait être bien à craindre, et ceux qui l'aimaient ne l'en aimèrent que plus ; ceux qui ne le connaissaient que peu, jugèrent en sa faveur.. La masse se range toujours du côté de l'opprimé...

Cette fin de l'année où j'arrive dans mes notes me fait jeter un coup d'œil sur la chambre de 1814 convoquée par le roi. Elle est curieuse de nullité. Depuis le premier jour de la révolution, jamais nous n'eûmes une réunion d'êtres plus nuls et moins susceptibles de donner des lettres de vie à ce vieux pouvoir qui rentrait en France en toupet et avec des paniers, et devenait chaque jour moins sympathique à la nation ; il faut excepter de la nullité de cette chambre Bédoch l'aîné, et Flaugergues. Ce n'est pas beaucoup sur le nombre. Quant à Raynouard, il ne sut être qu'insolent quand le

malheur tomba sur la tête dont il avait adulé si long-temps la couronne (1).

L'année 1815 commença par l'exhumation des corps de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Si Louis XVIII, et même madame la duchesse d'Angoulême avaient pu entendre tout ce qui se disait à cet égard, il est, je crois, plus que certain que la chose n'eût pas été faite. On prétendait que, même en admettant que les corps fussent où ils étaient on les y devait laisser ou les exhumer sans éclat ; pourquoi donc éternellement renouveller et des souvenirs déchirans, et des motifs de craintes pour ceux qui peuvent croire que le pardon est impossible à qui a tant souffert ! Mais M. de Blacas n'avait pas mis cela dans sa pensée, et l'exhumation se fit... On y mit une grande pompe... Le prince de Poix, qui était là par sa charge, se trouva mal. quand il aperçut un morceau de jarretière qu'on a supposé avoir appartenu à Marie-Antoinette !... et cela était naturel par l'attachement qu'il avait conservée loyalement à la famille de ses rois. On trouva de la chaux vive et puis quelques petits restes d'ossemens... Mais je le répète, il eût été plus adroit peut-être de ne pas rechercher tout cela... Au reste l'incrédulité fut au comble, sur-

(1) Il faut voir cette phrase dans Tacite, elle est admirable !... « Il faut, dit Tibère, des monumens pour les victoires étrangères, et pour les malheurs domestiques le silence et la douleur ! »

( Tacite, *Annales*, liv. 3. )

tout quand on vit *qu'aucun* fonctionnaire judiciaire ou municipal ne s'y trouvait... Il n'y avait, pour constater L'IDENTITÉ, que deux témoins sur dix qui ne fussent pas de la cour, *c'étaient les propriétaires*. Les huit autres étaient de la cour!... Et la signature de M. de Blacas acheva tout... Il est positif aujourd'hui que tous ces souvenirs recherchés avec un soin extrême ont porté des coups mortels à la Restauration... Elle en a été frappée successivement, et jamais ses plaies ne se sont fermées. Jamais non plus il n'y eut une maladresse plus grande que celle qui conduisait les moindres démarches!... On aigrissait ceux qu'on devait gagner, on faisait une chose bienveillante quand il n'était plus temps... Enfin j'ai vu de bien près à cette époque les cruels revers de ma patrie, et je ne puis les attribuer qu'au motif que je signale ici.

Il est une chose dont je n'ai pas encore parlé, c'est de la tenue de la nouvelle cour... C'est un des souvenirs les plus étranges qui soient dans ma mémoire que celui attaché à la cour des Bourbons dans les premiers mois qui suivirent leur retour. D'abord, les jours de réception, comme on voulait accueillir tout le monde, on proclama qu'on ne voulait pas de *diamans;* cet ordre-là était plus facile à suivre que celui d'en mettre; aussi le suivit-on à la lettre, et la simplicité de quelques femmes était même ridicule et peu séante; plusieurs étaient mise même avec une négligence qui ressemblait si

bien à du manque de soin, qu'on s'y trompait. Pas de bijoux, pas de fleurs, pas de diamans, quelques plumes et voilà tout. C'est ainsi qu'on passa l'année 1814. Mais au mois de janvier 1815, nous fûmes prévenues qu'il y aurait grand couvert et que les duchesses *auraient le tabouret.* On pense bien qu'en rappelant ainsi toutes les vieilles coutumes on ne voulait pas oublier celle-là... Je m'informai comment je devais faire. On me dit qu'ayant été présentée, je n'avais qu'à écrire au premier gentilhomme de la chambre de service que je me proposais de faire ma cour au roi ce jour-là, et que d'après ce billet on donnerait ordre que mon tabouret fût prêt. J'écrivis. Je crois me rappeler que c'était M. le duc de Duras qui était de quartier. C'était le seul des gentilshommes de la chambre qui fût parfaitement bien; il est peut-être un peu hautain; mais cela ne lui messied pas. Il a été beau et on le voit encore; il a de l'esprit, beaucoup celui du monde, je ne sais pas pour celui des affaires. Enfin j'aime beaucoup M. le duc de Duras. Il me fait l'effet de ces châtelains bien appris du temps de François I^er^ ou plutôt de Charles IX. Quoi qu'il en soit de son air, j'arrivai à cinq heures dans la galerie de Diane aux Tuileries et je trouvai la table mise dans la galerie même. Cette table destinée aux *grands couverts*, cérémonie que jamais l'Empereur n'avait voulu qu'on ressuscitât pour lui, et cependant il aimait beaucoup les vieilles coutumes royales; mais il faut qu'un souverain soit avec les

siens comme une maîtresse, une femme avec son mari ou son amant. L'un ou l'autre ne la doivent jamais voir en papillotes et en négligé; et lorsqu'un roi mange comme Louis XVIII mangeait, il doit faire cette opération-là en particulier. Cette table était immense, quoique destinée seulement à la famille royale, et en forme de fer à cheval; le fauteuil du Roi était au centre; madame la duchesse d'Angoulême était à la droite; Monsieur à la gauche; M. le duc d'Angoulême à côté de son *auguste* père, et M. le duc de Berri à côté de son illustre sœur (1). Des deux côtés de la table, mais à deux pieds d'environ, étaient deux rangées de tabourets sans dossier, en forme d'X, les mêmes qui sont dans la salle du trône; c'était là que nous devions nous asseoir... En face de la table était une sorte de grille en bois, à hauteur d'appui et servant à former la séparation *entre le peuple* et la famille royale!... Je n'oublierai jamais l'expression de M. le duc de la Châtre en prononçant le mot... *peuple!!!*

« Mon Dieu! taisez-vous, s'écria madame la duchesse d'Escars (2), en frappant du pied contre terre, car elle était tellement supérieure, non-seulement à monsieur de la Châtre, mais à beaucoup d'autres, qu'elle voyait combien tout cela conduisait dans un mauvais but... J'étais en face de ma-

(1) On ne pouvait pas dire une parole du fils et du père, qu'il y avait l'épithète obligée soit pour le beau-frère, soit pour la belle-sœur. Son auguste frère est la plus usitée.

(2) Elle ne fut duchesse que plus tard, je le sais bien.

dame d'Escars qui m'amusait extrêmement, et à l'un de mes côtés j'avais madame la duchesse de Bellune; elle avait de la beauté, mais de la froideur. Jamais je n'aurais soupçonné des passions dans ce cœur qui paraissait si tranquille. Je causai avec elle, et ce fut presque la première fois. Elle allait chez l'empereur; mais comme depuis plusieurs années j'étais presque toujours avec Junot en Espagne où dans d'autres courses, je l'avais peu rencontrée. Je causai donc avec elle et avec madame d'Escars, et le temps passait assez vite quoiqu'en attendant.

Le roi n'arrivait pas; presque toutes les femmes étaient là, et celles qui s'ennuyaient par trop se levaient et se promenaient autour de leur tabouret. Dans l'une de ces promenades que je faisais comme les autres pour détendre mes nerfs que j'avais terriblement crispés, je vis venir du fond de l'appartement cet éternel duc de la Châtre, qui ne cessait de se promener depuis le commencement de la chose, et tout cela, comme le disait très-drôlement madame d'Escars, *avec un pas tellement lourd, une tournure si empêchée, qu'il aurait donné de l'ennui à un amour qui n'était pas encore content!* Mais cette fois il n'était pas seul; je remarquai avec lui deux femmes que je ne connaissais pas, mais qu'à leur tournure et surtout à leur mise, je jugeai Anglaises; l'une d'elles avait quelques méchans diamans et des bijoux répartis sans goût sur son corsage. J'ai vu depuis les brigands des états romains; il en

est un surtout (1), *Décésaris* qui ne ressemble pas mal à une boutique d'horlogerie, attendu qu'il accroche à ces mille boutons en filigranes d'or toutes les montres qu'il vole, et il en vole beaucoup !... eh bien! la dame anglaise ressemblait à cela. L'autre était plus jolie, moins forte et moins grande, mais elle était aussi mieux mise; il y avait moins de clinquant répandu sur son individu... du reste toutes deux étaient fort ordinaires.

Le duc de la Châtre s'avancait avec un grand sérieux; il arriva près de nous, regarda d'un côté puis de l'autre, mais ne vit aucun tabouret de libre. Cela parut le contrarier; il avait compté faire comme aux quatre coins, s'emparer de la place tandis que celle à qui elle est se promène; impatienté de ne pas faire asseoir ces dames; il les reprit toutes deux sous ses bras et s'en fut à l'huissier :

« Apportez deux tabourets pour ces dames, » lui dit-il.

L'huissier s'en allait les chercher, lorsque jetant les yeux sur les deux files de tabourets, il les vit toutes deux remplies; il tira une liste de sa poche, compara et vit qu'il avait bien fait d'après son ordre; et fut au duc de la Châtre :

« Monsieur le duc veut-il me dire le nom de ces dames pour que je les ajoute à la liste que

(1) M. le comte de Chatillon fait en ce moment l'histoire de ce fameux brigand qui le prit à la place de Lucien à Tusculum. C'est un bel ouvrage que ce livre, et du plus haut intérêt.

je dois remettre à monsieur le duc de Duras.

Et qu'a à faire à cela M. le duc de Duras, reprit avec aigreur le duc de la Châtre? ne suis-je pas gentilhomme de la chambre comme lui?... n'ai-je pas les mêmes droits?... ne puis-je mener ici qui bon me semble? Hein!... qu'avez-vous à dire à cela, bélitre que vous êtes!... Non, mais je voudrais que vous me répondissiez. »

L'huissier avait été *surpris*. Aussi dès le premier mot *interrogant* du duc de la Châtre, il repondit toujours *oui* par une inclinaison de tête, et ne ressemblait pas mal à un magot de Chine, à qui un mouvement un peu fort a imprimé un balancement qui dure quelquefois un grand quart d'heure...

Tout cela se passait dans une sorte de demi-conversation, de manière que les autres n'entendaient presque pas. Cependant la duchesse d'Escars, qui avait l'oreille au guet par la peur où elle était que le duc de la Châtre ne fît, ou dît quelques bêtises, et peut-être bien ne se laissât tenter par les deux à la fois, surprit quelques paroles qui la firent venir. Mais avant qu'elle fût arrivée, son compagnon de gloire et de malheur, comme lui-même s'appelait, avait fait ce qu'elle craignait :

Je vous réitère l'ordre d'apporter deux tabourets pour ces dames, dit le duc à l'huissier, voulez-vous m'obéir? — Monsieur le duc, veuillez me dire le nom de ces dames; je ne puis délivrer des tabourets sans être sûr que c'est à une duchesse....

— Hem!... quand je vous dis d'apporter un tabou-

ret, c'est que j'ai le droit de vous le dire, entendez-vous, répéta le duc de la Châtre, tout tremblant de colère.... et quant à Madame, et il montrait celle qui était plus jolie, si elle n'est pas duchesse, elle a au moins autant le droit de s'asseoir devant Sa Majesté que bien d'autres que je vois-là... »

L'insolence était de si mauvais goût, si bête et si plate, que je ne pus m'empêcher de lever les épaules, et une minute après je bâillai avec ce bruit que les palais des rois n'entendent jamais... La duchesse de Bellune (1) se mit à dire : En vérité, c'est trop fort!... Quant à madame d'Escars, elle m'avait *comprise* et elle m'avait *entendue*. Mais j'ai tout lieu de croire qu'elle avait aussi compris et entendu le duc de la Châtre, car je la vis quelque temps après lui parler avec une extrême véhémence :

— Quelles sont donc ces deux femmes, demandai-je à la duchesse de Bellune, vous qui venez ici plus souvent que moi, les connaissez-vous?

— Sans doute, me repondit la maréchale, l'une d'elles est madame la duchesse de C.., et l'autre est sa sœur milady R...

— En vérité! eh! mais alors pourquoi donc l'huissier a-t-il fait ces grandes difficultés?

— Parce que le duc de la Châtre s'est moqué de la moitié du service, comme vous venez de le

(1) Madame la duchesse de Bellune était d'une des premières familles de la Hollande, *et familles nobles.*

voir. C'est un excellent homme fort aimé du roi, ce qui le soutient dans ce pays de cour où le pied glisse si vite ; mais aussi toutes les fois qu'on peut se moquer de lui on le fait....

Dans le même moment, M. le duc de Duras entrait dans la galerie....

« A la bonne heure, dis-je à la maréchale, voilà un courtissan qui rappelle Louis XIV, ou la régence, ou la minorité de Louis XIII. Il a une de ces tournures de gentilhomme qui ne se mettent jamais sur le dos d'un vilain. »

Le duc de la Châtre s'en fut au duc de Duras avec sa milady au bras.... il avait assis sa duchesse.... il dit deux mots à M. de Duras, qui lui répondit avec beaucoup de dérision :

« Mais, vous-même, vous saviez que cela ne se pouvait pas.... l'auriez-vous approuvé, si vous eussiez été de quartier ?

— Le duc de la Châtre se mit à rire.... — Et milady que vais-je en faire ?

— Je suis aux regrets de cette aventure, milady, mais il n'est ici de coupable que M. de la Châtre. S'il vous eût prévenue, cela n'aurait pas été, car vous ne seriez pas venue. »

Mais, tandis qu'ils s'expliquaient de l'autre côté de notre rangée, il se passait une nouvelle scène *chez moi*, c'est-à-dire, *parmi nos tabourets*. La duchesse de Bellune avait réfléchi au mot de M. le duc de la Châtre ; il ne pouvait la blesser ni l'atteindre, attendu qu'elle était d'une des premières

et des plus illustres familles de Hollande. Mais, tout en retournant dans sa pensée le mot du *gentilhomme*, qui n'était ni l'un ni l'autre, en insultant des femmes, elle pensa qu'elle faisait cause commune avec nous, et qu'elle devait me demander si je ne voulais pas m'en aller. Elle voulait aussi l'aller demander à Madame de Feltre, que nous avions pour voisine, ainsi que la duchesse d'Albuféra Mais, de celle-ci, je ne m'en rappelle pas assez pour l'affirmer, et j'aime mieux n'en pas parler. Aussitôt que la duchesse de Bellune m'eut parlé de cette intention de quitter la salle, je lui dis (ce qui était vrai) c'est que j'y avais d'abord pensé, mais que ce serait montrer une impuissante colère, et qu'il valait mieux que le duc de la Châtre convînt qu'il était fâché de ce qu'il avait dit; ce qui eut lieu dans le même moment, et à peine avait-il dit la dernière parole, du reste d'assez mauvaise grace, qu'on *amena* le roi!

Louis XVIII n'a jamais eu une belle taille. Dès sa plus grande jeunesse il fut aisé de voir qu'il ressemblerait à celle de ses sœurs qu'on appelait le *gros madame*, et qui mourut reine de Sardaigne... mais en prenant des années, Louis XVIII prit une tournure à l'éléphant, qui était vraiment effrayante... ses jambes étaient d'une telle grosseur qu'on peut affirmer qu'elles avaient dans le haut au moins 20 à 21 pouces de tour! c'était hideux surtout, avec ces bottes de velours noir... ensuite venait sa coiffure!... et puis cet habit, cette tournure!... Oh!

quel roi!... après Napoléon! Sans doute il n'était pas *beau garçon*, mais sa taille était charmante et toute sa petite personne avait de la grace quand il le voulait. Pour Louis XVIII, il l'aurait voulu qu'il n'aurait jamais ressemblé qu'à trois poutres mal équarries et de diverses grosseurs.

Ce premier de l'an dont je parle, il s'avançait appuyé je ne me rappelle pas sur qui... il avait un long trajet à faire et surtout aux yeux de ces milliers de regards qui le couvraient de leur moquerie ou tout au moins de leur pitié! enfin il atteignit la table!... il s'y assit... et le dîner commença.

J'étais auprès de M. le duc de Berry. — Il ne déplia pas sa serviette d'abord. Je crus qu'il ne mangerait pas. Mais ce n'était pas son projet. Il commença par une écrevisse, de ces écrevisses qui nous viennent de Strasbourg et ressemblent à de petits homars. Il en mangea une, deux, trois, quatre, et enfin tout le plat y passa. Alors, comme il se trouvait en ouverture d'appétit, il déplia tout-à-fait sa serviette, ce qu'il n'avait pas fait d'abord, et il dîna en véritable Bourbon... On sait que leur voracité, car Louis XIV mérite le surnom de vorace, est une des choses les plus extraordinaires qu'on puisse voir. Il existe la relation d'un souper de Louis XIV... C'est fabuleux! on ne comprend pas que l'estomac puisse être élastique à ce point-là.

Louis XVIII procéda par ordre. Il mangea de tout. Il mangea d'un plat qui n'est pas ordinairement à dîner, mais qu'il aimait et qu'alors on lui

donnait à dîner et à déjeuner indifféremment. C'étaient de petites côtelettes de mouton *parées* d'une telle manière qu'il ne reste que la noix de la côtelette qui forme une seule bouchée. Il y en avait une quinzaine qu'on plaça devant le roi dans un petit plat de vermeil. Il prit les petites côtelettes les unes après les autres et les mangea toutes. Il y en avait quinze ! C'est comme dans les Templiers :

Sire... ils étaient trois mille !!...

La duchesse d'Angoulême paraissait en public pour la première fois dans une éclatante parure. Elle était vraiment belle!... elle avait une robe de velours nakara toute couverte et brodée de diamans sur le corsage, à la ceinture aux manches, et enfin partout où l'on en peut mettre. Elle avait une admirable guirlande de diamans. Sa poitrine en était couverte, et elle avait aux oreilles les deux magnifiques poires et diamans jaunes que l'impératrice portait au sacre et qui furent rachetées pour elle par ordre de l'empereur par Devois, ou par Nitot, deux joailliers qui faisaient de grands achats de bijoux pour la couronne. Ces boucles d'oreille avaient appartenu à Marie-Antoinette. Leur prix était dit-on de 250,000 fr....

Madame la Dauphine était triste... elle laissait errer son œil sur la foule qui la regardait avec envie, peut-être, et qui ne comprenait pas combien un cœur peut être déchiré sous des corsages de

brocards chargés de rubis et de perles... Elle me faisait de la peine. Je ne l'aimais pas encore comme je l'aime aujourd'hui; mais je la vénérais déjà, et ses malheurs me faisaient chaque jour prier pour elle. Aussi, lorsque mon œil rencontra le sien tout chargé de pleurs, quand je vis cette poitrine gonflée retenant ses soupirs, quand je pus comprendre que les souvenirs du 10 août, ceux du 21 juin et de toutes ces journées sanglantes qui eurent à tour de rôle leur sinistre représentation dans les mêmes chambres de ce Louvre, où il lui fallait aujourd'hui rire et causer quand elle souffrait à mourir!... quand je compris que ces souvenirs terribles se dressaient devant elle comme Banco, je compris en même temps ses tortures!... Oh! nous avons été sans pitié pour cette femme!... La dernière créature même abjecte que nous trouverions dans une destinée comme celle de madame d'Angoulême, mais, mon Dieu, elle nous inspirerait une profonde pitié!.. nous lui donnerions des larmes, des mots consolans... Pourquoi donc ne les lui donnons-nous pas à elle?... C'est qu'elle est venue en les imposans, et les yeux se sont séchés!...

Il passa peut-être plus de dix mille personnes pendant l'heure et demie que dura le dîner... Il y avait de la curiosité, mais nul intérêt d'affection... Je remarquai bien tous ceux qui passaient, et chaque regard tombait sur Louis XVIII, qui, occupé à déguster très-soigneusement ce qu'on lui servait ne s'inquiétait pas qu'on le regardât; le duc de

Berri était ennuyé et pensait peut-être à mademoiselle Virginie... M. le duc d'Angoulême jouait avec ses boutons et son lorgnon; Monsieur *seul* était dans une attitude convenable ; quant au duc de Bourbon et au prince de Condé je ne puis me rappeler leur attitude. Le prince de Condé commençait déjà à perdre le peu d'esprit que Dieu lui avait laissé, et c'est à cette époque qu'il fit comme on sait la méprise, peut-être volontaire au reste, de prendre M. de Talleyrand pour l'archevêque de Reims. Et en raison de cette méprise, il lui parla de son *coquin*, de son *scélérat* de neveu. La méprise dura assez de temps pour décontenancer un autre homme que M. de Talleyrand. Mais lui !... On voulait avertir le prince, mais il ne le voulut pas; il dut à cela d'avoir le complément de l'histoire : au moment où il sortait de la chambre, le prince lui dit encore adieu, en ajoutant. — Venez me voir, Monsieur l'archevêque, mais n'amenez pas avec vous votre mauvais coquin de neveu !... je vous en conjure, car je serais obligé de le faire mettre à la porte.

---

## CHAPITRE VIII.

Vienne et le congrès. — M. de Metternich. — Lettre du prince Maurice de Lichtenstein. — La toison d'or et le jardinier de l'empereur. — L'impératrice Béatrix. — Son portrait. — Les fêtes. — Le diamant de deux cent mille francs. — La cuisine du congrès. — La fête de la plaine de Simmering. — La duchesse de Sagan. — Le *Te Deum.* — La maison de plaisance. — Nouvelles de l'Italie. — La fusillade. — Le comte de Bellegarde. — La condamnation à mort à Valence. — Madrid. — M. de la Châtre. — Le duc de Bassano. — Sa belle conduite. — On lui tire un coup de fusil. — M. Brousse. — Le prince d'Eckmül. — L'ambassadeur. — Encore M. de la Châtre.

Il faut parler de ce qui se passait à Vienne dans le même temps, si l'on veut bien suivre l'histoire de l'époque. Le congrès est une chose merveilleuse comme fantastique, en ce qu'il a présenté un aspect d'abord intéressant comme devant décider du sort du monde entier!... dans les balances que tenait la fortune au-dessus de la ville de Vienne, on ne voyait que des couronnes et des empires!... Les provinces n'étaient que des lots chétifs stimulant à peine l'ambition de ces hommes que Napoléon

avait habitués à n'être rassasiés qu'avec un royaume; toutes les ambitions étaient éveillées, tous les désirs excités, toutes les volontés bien arrêtées, et pour les satisfaire rien ne devait coûter!...

M. de Metternich, en engageant ces hôtes incommodes, n'avait pas prévu sans doute ce qu'ils causeraient de trouble et d'ennui. Bientôt aux ambitions altérées, aux désirs de couronne vinrent se joindre les agitations du cœur... L'amour vint apporter son trouble, ses inquiétudes, au milieu d'autres peines qu'il rendit ainsi plus amères et moins susceptibles d'être contenues. J'avais beaucoup d'amis à Vienne et je recevais journellement des nouvelles; quelquefois elles étaient amusantes, plus souvent elles ne l'étaient pas; lorsque l'on me racontait les fêtes, les revues, les chasses, c'était vraiment féérique, j'ai quelques lettres de ce temps dont je donnerai l'extrait :

Vienne, 12 octobre 1814.

« Nous ne sommes pas comme vous dans une complète inaction. Nous sommes ici toujours en fêtes... mais pour les *amusemens politiques* il n'en faut pas parler... votre illustre ami est d'un sérieux quand on aborde ce sujet avec lui, tellement accablant que, quant à moi, j'ai pris la résolution de ne plus lui demander le jour définitif de l'ouverture du congrès. On met dans les feuilles, comme vous le voyez, qu'il s'ouvre le 1er novembre.

Dieu le veuille!... Je vous donnerai jusque là toutes les relations qu'il me sera possible d'avoir, puisque cela vous amuse. L'empereur de Russie est toujours aimable et bon comme vous l'avez connu; il me parle souvent de Paris!... Il l'aime ainsi que la France; croyez bien que vous ne vous êtes pas trompée, et que l'empereur de Russie est un homme vraiment bon et bien excellent. Je ne crois pas comme vous qu'il ait raison de placer ses affections chez la duchesse de..... On le dit ensuite et cela peut n'être pas vrai... Que d'histoires on fait ici! Si vous saviez à quel point cela va, vous en ririez, et pourtant la société n'en est nullement troublée; elle s'inquiète peu de ces sortes de choses. Ici, la haute société est vraiment grande dame. La noblesse vraiment noble, toutes les classes sont bien elles. La nature est nature sans être envieuse; comme le peuple est heureux, que voudrait-il? La Toison-d'or de l'empereur? Mais son jardinier en serait fort embarrassé, je pense... Ils sont aussi heureux qu'il est possible de l'être dans la classe roturière, et ces fêtes du congrès jettent des millions dans notre ville et par conséquent du bonheur. Il se fait une consommation immense des objets de luxe vraiment remarquables comme magnificence... Que puis-je faire? tenter de décrire? cela n'est pas aisé. Hier, par exemple, il y a eu une fête à la cour dont l'impératrice avait donné le plan, qui a enchanté tous les souverains; vous savez, quoique vous ne la connaissiez pas, que notre impératrice

est une des plus gracieuses personnes de notre cour. Elle est particulièrement élégante et distinguée. Elle aime le monde, et elle y est parfaitement bien. Dans ce moment tout magique, elle est d'une grande ressource à l'empereur pour l'aide à fêter ses nobles hôtes, devoir dont elle s'acquitte à merveille... Hier donc il y eut au palais un très-beau déjeuner... un dîner, après lequel toute la troupe impériale et royale, composée de l'impératrice de Russie, la grande duchesse Catherine, la reine de Bavière, l'impératrice d'Autriche, les grandes duchesses, les archiduchesses et puis toutes les princesses qui sont en foule, tout cela est parti pour Schœnbrunn. On s'est promené tout le reste du jour dans ses belles serres, dans ses admirables jardins, et puis, vers le soir, nous nous sommes réunis au château. On a fait sa toilette, ensuite nous fûmes au théâtre voir *Jean de Paris*, qui a été vraiment très-bien joué et très-bien chanté. Aussitôt que le spectacle fut terminé, on passa dans l'orangerie; on l'avait décorée comme un jardin fantastique en verres de couleur imitant les pierres précieuses, et des masses de fleurs les plus belles du monde embaumaient l'air et donnaient une jouissance de plus... On avait dressé deux tables de soixante couverts, chargées de plats et de couverts d'or, des plus magnifiques porcelaines et des plus beaux de nos cristaux de Bohême pour les empereurs, les rois et leurs officiers. On était entouré de parfums enivrans. On était ébloui par

des faisceaux de lumière, les parures des femmes, et le brillant de leurs yeux par-dessus tout. L'empereur François faisait les honneurs d'une table, et l'impératrice Béatrix ceux de l'autre. Après souper on retourna à Vienne ; cette journée a été une journée d'enchantement... etc.

MAURICE DE LICHTENSTEIN. »

Vienne, le 19 octobre.

« ... Nous avons eu l'autre jour une très-belle cérémonie ; notre empereur a reçu la Toison-d'Or des mains de l'ambassadeur d'Espagne, M. de Labrador... Cela a été fort beau, mais je le trouverais encore mieux si je n'avais pas perdu mon diamant. Je vous remercie de l'intérêt que vous y prenez (1) ; aussitôt que je l'aurai retrouvé je vous bénirai... Nous ne cessons d'avoir des fêtes. J'en donnerai comme les autres, sans doute. Pourquoi me faites-vous cette question ? C'est fort ennuyeux mais c'est un devoir.

» Je ne puis vous envoyer l'ouvrage que vous me demandez ; il est prohibé, mais il ne peut l'être pour vous, car vous ne savez pas l'allemand. Si je puis vous l'envoyer, je le ferai. On dit que l'Italie n'est pas tranquille. Savez-vous quelque chose ?

(1) Il avait perdu un diamant de 102 karats ; il avait été estimé vingt-deux mille ducats ( 300,000 fr. ) Le prince a promis cinq mille florins ( 10,000 fr. de récompense. )

» En fait de chose extraordinaire, je vous dirai que l'on prétend que la dépense de la cuisine et de la cour se monte par jour à 100,000 florins ! C'est fabuleux, je ne le pouvais croire ! Je suis bien fatigué du mouvement que je me donne pour cette fameuse manœuvre qui doit avoir lieu ou plutôt cette fête militaire dont on fait hommage à l'empereur Alexandre ; elle doit avoir lieu au Prater. Vous saurez que dans toutes ces fêtes-là les femmes qui sont les plus remarquées par leur luxe et leur élégance, sont la duchesse de Sagand et sa plus jeune sœur ; vous aimez sa figure, m'avez-vous dit, et moi non. J'aime mieux madame de Sagand. Vous ne l'aimez pas ; mais en tout, si vous la connaissiez mieux, vous l'aimeriez. Nous avons aussi la comtesse Sophie-Julie... Il y a quelque temps qu'on fit à la cour des tableaux vivans. Je vous ai expliqué un jour comment cela se faisait. C'est ce tableau dans lequel votre oncle (1) faisait la Madone. Comme nous faisions des bons rires ce jour-là et quand le prince M....... est arrivé, et qu'il nous a dit qu'il avait été invité à dîner chez M. *Océan, chanvre de pouce*, vous rappelez-vous, c'est le temps où il fallait dire *une bêtise* sous peine d'amende, et ce que disait M......, c'était M. *Merlin de Douay* (doigt), et puis quand ces bonnes gens nous ont pris notre loge le jour de votre fête au théâtre Favart !... Mais il ne faut pas penser à cela, car je

(1) Le prince Georges Comnène.

serais trop malheureux de n'être plus à Paris.

» Notre fête militaire, est, selon moi, la plus belle que nous ayions donné. Vous m'avez parlé de la distribution des croix de la Légion-d'Honneur; voilà la seule chose qui puisse balancer celle donnée au Prater; je vous ai regrettée! vous auriez été j'en suis sûr enchantée! A onze heures, l'empereur François, l'empereur de Russie, le roi de Bavière, le roi de Prusse, les archiducs, tous les princes d'Allemagne, tout cela est monté à cheval à onze heures comme je vous le disais donc. Ensuite venaient dans les voitures de gala l'impératrice Béatrix, l'impératrice Elisabeth, la reine de Bavière, la grande duchesse Catherine, toutes les archiduchesses, les grandes duchesses, tout ce que Vienne enfin contient d'illustre en ce moment, toutes les *courlandes*;... toute cette belle et merveilleuse troupe enfin était resplendissante de parure, de jeunesse et de beauté! (1) Elles étaient là dans ces belles voitures comme des fées dans leurs chars. Je vous dirai que madame de Metternich est toujours fort élégante; toutefois je ne suis pas de votre avis quand vous voulez me la faire trouver jolie, mais passons.

» Le peuple avait mis ses plus beaux habits pour cette journée! Je demande pardon de vous en parler avec ce détail! Mais votre ame est grande et forte,

(1) Toutes ces femmes étaient presque toutes jeunes, à commencer par l'impératrice.

et vous êtes au-dessus de ces petites pensées qui empêcheraient de me lire ; vous savez bien que je vénère la gloire française, et que je porte un respect particulier à la mémoire du duc d'Abrantès (1). Soyez donc indulgente et prenez mon récit comme il arrive aujourd'hui. J'ai commencé il me faut finir.

» Je vous disais donc que le peuple avait mis ses habits de fête pour répondre à tout cet enchantement qui était autour de lui. Il se pressait autour du cheval de l'empereur François, autour du cheval du prince Charles, qui, lui aussi, est adoré de nos Viennois ! et toute cette foule poussait des cris de joie et de délire. C'est ainsi que le cortége arriva dans le Prater; vous ne connaissez pas cette promenade ; mais vous en avez entendu parler et vous en avez des vues, n'est-ce pas? Eh bien! les troupes étaient dans le Prater et dans la plaine de Simmering; il y avait à peu près 25,000 hommes tant infanterie que cavalerie et artillerie. Au moment ou les souverains sont arrivés, l'artillerie a tiré cent coups de canon ! et dès que le *Te Deum* fut entonné, les canons des remparts tirèrent et l'infanterie fit un feu de file. Et quand le *Te Deum* fut chanté, cent coups de canon retentirent encore;

(1) C'était le 8 octobre, jour de la bataille de Leipzick... Il avait raison, cela ne me faisait rien et ne m'atteignait pas, ainsi que je le lui écrivis en lui répondant. Comment sommes-nous tombés devant vous !... avec toute l'Europe contre nous !...

lorsque les évolutions militaires furent terminées, tout ce monde couronné s'en vint dîner à cette charmante demeure qu'on appelle la maison de Plaisance. Je ne puis vous rien dire de plus que les faits, parce que la description est impuissante ici pour faire connaître l'étonnante beauté du coup d'œil qui s'offrit à nous. Les tables étaient servies dans tous les lieux de la maison qui avait offert une possibilité ; car les convives étaient nombreux, et vous savez que notre noblesse allemande est exigeante. Les tables des archiducs précédant celle des princes étaient au rez-de-chaussée ; la table des souverains était au premier, celles des officiers supérieurs comme les généraux, étaient dans deux galeries latérales ; et en bas, autour des pavillons, étaient placées les tables des officiers. Sur les bords du fleuve, les soldats avaient aussi des tables dressées pour eux. Près de la Maison de Plaisance, on avait placé des batteries pour que les toasts portés par les souverains fussent soutenus de la voix plus éclatante du canon. C'est le soir du même jour que Clément (1) a donné un bal magnfique dans son bel hôtel du faubourg. Il m'a dit qu'il vous l'avait écrit. Il s'entend à ravir à recevoir, comme vous savez !

Votre adorateur, le roi de Wurtemberg, a été malade ; mais rassurez-vous, il a pu assister à la

(1) Nom de baptême du prince de Metternich, et que le prince M...... de L.......... lui donnait habituellement dans l'intimité ou ils étaient ensemble.

fête et même au dîner, ce qui était sa grande affaire. Quant à moi, je suis malade de toutes ces êtes et de toutes ces joies. Wenzzel (1) est comme s'il avait vingt ans; il se met à vos pieds et compte sur votre promesse de venir à Carlsbald l'année prochaine, etc., etc. »

Quelques jours après je reçus des nouvelles terribles d'Italie! La Restauration autrichienne n'avait pas été imposée avec autant de facilité que la nôtre. Les Lombards surtout, qui adorent le prince Eugène et l'empereur, ne voulurent pas se soumettre sans une sorte de résistance. L'état du royaume de Naples aussi était encore incertain et précaire; enfin on ne savait où former le projet de se retirer en 1815 au mois de janvier! Mais les nouvelles que je recus de Milan me terrifièrent. J'ai bien reproché cette manière d'obtenir la tranquillité! elle est peut-être *positive*, mais alors on se fait abhorrer! Ce fut cet exemple qui peut-être a amené les cours prévôtales en 1815; le malheureux qui m'écrivit était parent très-près d'une des victimes!... Le 17 octobre 1814, le comte de Bellegarde était au théâtre de la Scala; il y avait beaucoup de monde. Tout à coup au milieu de la pièce, on entend plusieurs voix qui crient : Vive l'empereur! M. de Bellegarde, est à ce qu'il paraît d'nn caractère

(1) Le prince Wenzel de Lichtenstein est un des hommes les plus excellens que je connaisse; il a beaucoup d'esprit, de parfaites manières et une grande bonté... Il a beaucoup d'amis et le mérite bien.

extrêmement sévère et même dur, il a jeté un regard dédaigneux sur le parterre d'où les cris étaient partis, et continua à écouter la pièce. Les cris cessèrent et le spectacle continua. Mais à la fin du troisième acte, les cris de vive l'empereur redoublèrent de violence. Alors on vit le comte de Bellegarde parler bas assez vivement à un de ses aides-de-camp; l'officier sortit de la salle. M. le comte de Bellegarde se leva et fit signe qu'il allait parler. Sur-le-champ il se fit un grand silence; alors il dit d'une voix sévère et presque dédaigneuse :

« Messieurs, j'ai l'honneur de vous avertir que je viens de donner des ordres pour que la salle soit cernée; elle l'est en ce moment, voulez-vous de bonne grace me livrer ceux qui viennent de crier vive l'empereur!

— Non! non! s'écria-t-on de toute part.

— Eh bien, je vais donner l'ordre de faire entrer les troupes... elles sauront bien les trouver... »

Croirait-on qu'on a eu l'infamie de livrer ces malheureux!... le soir même, neuf personnes fûrent fusillées aux flambeaux dans la citadelle... la nuit même!... on me demandait si je n'étais pas furieuse contre M. de Bellegarde!... « Moi, répondis-je!... et comment, et pourquoi le serais je!... il a fait son devoir en étant sévère... tandis que les Milanais, en livrant leurs compatriotes, ont fait une insigne lâcheté. »

L'horizon s'obscurcissait... l'Italie était en feu; en Espagne, les Cortès étaient évidemment libérales.

Un événement bien extraordinaire eut lieu à cette époque dans cette Espagne que j'aimais toujours, et dont le sort me tenait au cœur... Cet événement eut lieu vers la fin de juin 1814...

Le lieutenant de roi de la ville de Valence reçoit un ordre signé *moi le roi*, qui lui ordonnait de faire fusiller le capitaine général de la province, le lieutenant-général Elio.... la même lettre fut envoyée en Andalousie pour faire également fusiller sans procès, sans procédure, les deux généraux O'Connel et Villavicincio. Heureusement pour les victimes désignées que les autorités furent prudentes, et ne voulurent pas obéir à un ordre qui leur parut arbitraire. C'est une chose à remarquer que cette conduite n'aurait pas été tenue il y a quarante ans... elle ne l'aurait pas été même avant la guerre de la Péninsule, malgré les améliorations que M. le prince de la Paix prétend avoir provoquées dans la Péninsule (1), et les révolutionnaires qui jouent

(1) On m'a dithier que M. le prince de la Paix voulait *me répondre* dans ses Mémoires. Mon Dieu, je serais charmée d'avoir une polémique avec lui ; mais nous n'avons rien à nous dire ! J'ai prétendu qu'il avait eu une administration nulle, j'ai même répété quelque autre chose que tout le monde dit ; mais cela n'implique pas contradition, et je suis fort conséquente dans ma façon de voir. Je répondrai ensuite à M. le prince de la Paix, comme madame de Balby à cette jeune femme qui lui disait :

Mon Dieu, madame, pourquoi dites-vous donc que je suis bête? Moi, madame, lui répondit madame de Balbi, je .ne l'ai jamais dit ! mais je l'ai entendu dire à tout le monde...

au plus fort maintenant en Espagne... Qu'allait devenir Ferdinand VII! qu'allait devenir l'Espagne! Son état faisait frémir, l'Italie donnait un exemple terrible!!!... on l'avait prise, on l'avait *tuée*, comme on égorge un enfant endormi. L'Espagne allait faire des imprudences... elle allait rappeller les étrangers chez elle!... s'ils y entraient cette fois, ce pourrait bien être pour n'en plus sortir!... Pauvre Espagne!!...

Un ami fort intime que javais conservé à Madrid me tenait au courant de tout ce qui s'y passait. Je le suivais avec un extrême intérêt, parce que j'étais convaincue que toutes les affaires de l'Europe se tenaient par la main dans le moment où nous étions alors. Chaque puissance était solidaire de l'autre, et l'Espagne, succombant sous sa *restauration*, me paraissait devoir être un avertissement à la nôtre... En tout, il régnait en Europe, malgré les journaux qui proclamait *la paix et l'union* de tous côtés, il régnait une agitation et une fermentation qui devait effrayer. La Suisse, qui, jusques là avait été calme, fit du bruit, et l'on prétendait qu'à Soleurs, à Fribourg et à Berne, quelques familles patriciennes avaient voulu ressaisir le pouvoir!... Les plébéiens regardèrent autour d'eux et virent les nobles de 1790, faire revivre les mêmes prétentions qu'aux premiers jours de la révolution; il y avait les mêmes volontés et de plus les représailles à mettre en œuvre, pour faire expier à cette classe *impudente*, comme

disait M. de Blacas et M. de La Châtre, mais surtout M. le duc d'.....t, qui personnellement, n'ayant rapporté en France que des dettes sans autre titre à la bienveillance du pays, que d'avoir peut-être tiré quelques coups de fusils plus que les autres, demandait hautement une récompense. M. de La Châtre dit un jour dans une maison où j'étais :

Le roi est trop bon ; s'il voulait *nous* en croire, toute la noblesse de carnaval *du Bonaparte* irait dans une de nos colonies, pères, mères et enfans ; il n'y a qu'à prendre la meilleure de nos îles pour la salubrité, et ils seront bien heureux !... Ils pourront y faire fortune... Nous l'avons déjà dit au roi ; mais il ne veut pas m'en croire. Il nous rit au nez toutes les fois que nous lui en parlons.

Le jour où M. de La Châtre fit cette belle sortie d'éloquence, il ne me connaissait pas encore, et, me voyant dans une maison où il ne pouvait soupçonner que des gens de son parti, il n'eut même pas la pensée que je fusse ce que j'étais. Il aurait dû l'avoir cependant, car le maître et la maîtresse de la maison avaient tous deux leur nom inscrit sur l'*Almanach impérial*. Il est vrai que M. de la Châtre n'était pas obligé de lire même l'*Almanach impérial*; mais enfin, quand il l'aurait lu, les personnages lui auraient fait observer que c'était pour servir le roi qu'ils servaient Napoléon, et tout était dit.

Oui, voilà ce que j'ai entendu, et ces discours

étaient fréquens!.. Le roi en plaisantait, c'est une justice qu'il faut lui rendre. Il n'y a rien de plus vrai, à cet égard, que la supériorité de Louis XVIII sur ce qui l'entourait; témoin l'affaire du duc de Bassano. Ce n'était certes pas lui qui avait fait venir les hommes qui devaient massacrer les dix à douze familles qui étaient désignées aux poignards assassins!... Mais le nom des hommes qui firent ce complot est inscrit sur un livre d'airain qui doit se transmettre à la malédiction des âges.

M. de la R... J... doit se rappeler cette époque. — M. le duc de Bassano demeurait alors, comme je l'ai dit, rue de la Madeleine, au coin de la rue de la Ville-l'Evêque. Après avoir déjoué cette odieuse conspiration, il croyait être bien tranquille et avoir assuré le repos ou au moins la vie de ses amis; mais son dévouement à la cause de l'empereur leur était trop connu, pour qu'on lui laissât une vie qui pouvait être à elle seule plus utile à Napoléon que ne l'auraient été les trente mille émigrés qui avaient couté des millions de livres sterling à l'Angleterre sans produire un résultat à conclusion. En conséquence, on résolut d'une autre manière de frapper l'ami de l'empereur.

Un soir, c'était vers dix heures, le duc de Bassano avait eu une conversation intéressante avec M. Brousse. Vers dix heures il le congédia, et passa, après son départ, de la pièce où il était dans une autre. — Il y avait, de l'autre côté de la rue, un cabaret où se trouvait presque toujours

une foule de misérables qui en faisaient le lieu de leurs rendez-vous, pour former quelques nouvelles intrigues. Ce soir-là, le duc avait remarqué que la maison était presque déserte, et il l'avait fait remarquer à Brousse. Le temps était couvert, la nuit obscure, et la rue, presque toujours solitaire, était déserte en ce moment.... Comme Brousse fermait la porte de l'hôtel, un coup de feu part, et une balle siffle au-dessus de sa tête!... Il crie!... Le duc de Bassano, en ce moment, venait de traverser une chambre dont la fenêtre était ouverte, et qui était éclairée. Sa personne, dont la taille est fort remarquable, ainsi que sa tournure, se dessinait donc entièrement dans l'espace lumineux, et permettait aux assassins de l'ajuster à leur bon plaisir. Jusque-là ils ne purent tirer, parce que le duc avait été assis de manière à ne pas leur présenter assez de certitude de réussir. Enfin, il se leva après le départ de Brousse, et passa de cette chambre dans l'autre; ce fut alors que les assassins tirèrent!... Mais, soit que l'homme qui s'était chargé du coup eût mal ajusté de bas en haut, la balle n'arriva pas jusqu'à la fenêtre, et frappa seulement au-dessous. Du reste, elle entra dans le plâtre, où elle se nicha et demeura comme preuve palpable du crime (1).

M. le duc de Bassano comprit alors que si son énergie ne lui tenait pas lieu de sauve-garde, il était

(1) Il est possible que la trace y soit encore!...

perdu !... Les hommes du roi avaient des idées parfaitement erronées sur les moyens qui pouvaient affermir son trône, et chaque pierre qu'ils allaient chercher à la carrière pour l'étayer, loin de servir à cet effet, était lancée par eux contre ce même trône comme dans un accès de somnambulisme; mais cela ne faisait pas que le mal ne s'opérât comme venant de lui... Cela ne faisait pas que le roi ne devînt par degré le fléau de ce peuple qui ne l'avait pas rappelé, et qui ne le souffrait que parce que la paix lui avait été promise, qu'il espérait l'abolition de la conscription, des droits réunis, qu'il comptait sur la liberté de conscience... enfin tout ce qui avait été consenti, juré, et qui fut entièrement violé !...

Mais tout cela aussi ne faisait pas que M. de Bassano ne vît clair dans cette affaire !... Il savait que le parti du roi le craignait et voulait le détruire. Je sais un autre homme aussi que le parti royaliste avait dans une antipathie extraordinaire, c'était le prince d'Ekmül; le prince d'Ekmül, en 1814, faisait l'effet d'un épouvantail aux royalistes, et même à Louis XVIII et à madame la duchesse d'Angoulême, qui ne s'effraie guère; il se trouvait vis-à-vis d'eux comme une femme jeune et jolie entourée d'hommages et dédaigneuse, regardant à peine les hommes qui ne l'abordent qu'en tremblant... Le roi avait fait faire des offres superbes au prince d'Ekmül; il les rejeta. Je ne l'ai jamais aimé; mais alors sa conduite me donna de lui une tout autre

opinion. Sans doute à Hambourg il fit des choses répréhensibles; mais ce fut Bourrienne qui le dénonça plus que les autres, et une dénonciation de Bourrienne, on sait ce que cela valait... Enfin je parle du prince d'Ekmül en 1814 et 1815, *à Paris,* et point ailleurs... Je sus à cette époque que le roi, piqué au jeu par sa résistance, lui fit offrir d'abord des honneurs, puis beaucoup d'argent; et enfin, derrière un voile de gaze bien aérien, on plaça l'épée de connétable, et on lui dit que le roi pourrait bien recréer cette charge, oubliée depuis Lesdiguières, pour le maréchal prince d'Ekmül duc d'Awerstadt... Malheureusement ou heureusement, la personne qui fut chargée de cette mission, et que je connais pour le plus maladroit des hommes, soit dit en passant, fit son office d'envoyé comme un imbécile. Le maréchal Davoust, humilié dans sa personne d'homme de maréchal de France et de personnage considérable de l'empire, ne mentit à aucune des choses nobles que réclamaient ces diverses positions à la face du soleil... il commença à ne se considérer que comme *homme*, et répondit au chaland qu'il *n'était pas à vendre.* L'autre, tout stupéfait, voulut parler de l'épée de connétable, et il se mit à offrir positivement ce que le roi lui avait dit de ne mettre qu'en expectative... Le maréchal, peut-être fâché qu'on le mît dans la position de refuser *ouvertement* ce qu'on lui offrait de même, répondit avec amertume que, dans de pareils cas, ce n'était pas le prix dont on payait la honte qui

fit quelque chose à l'affaire... L'envoyé voulut encore insister; le maréchal; qui était peut-être fort mécontent qu'on lui fermât ainsi toutes les routes de retour, se leva, ouvrit lui-même la porte de son cabinet et dit au monsieur :

« Je craindrais, monsieur, d'être peu maître de moi si l'entretien continuait sur une pareille matière, veuillez, je vous prie, y mettre un terme en vous retirant. »

Le monsieur s'en fut... il voulut le même jour tenter une autre fois fortune auprès du maréchal, et pour cela il se fit introduire auprès d'une personne de la famille de la maréchale Davoust. Ce fut là qu'il apprit qu'il avait fait bêtises sur bêtises... On lui conseilla de brûler la lettre qu'il avait apportée pour la maréchale et qui ne pouvait être utile à rien, parce que, lui dit-on, la princesse aurait encore plus de répulsion pour tout cela que le maréchal (1).

En apprenant l'insuccès de son envoyé, je sais que Louis XVIII s'écria : » J'en étais sûr ! Le prince d'Ekmül a pris pour du mépris, ce qui n'était pas même chez moi de l'indifférence, j'ai été trompé... »

Le fait est que ce Bourrienne avait remis au roi, en 1814, un mémoire contenant des notes sur tous les maréchaux de l'empire; ce mémoire avait pour titre :

(1) La princesse d'Eckmül est une femme d'un rare mérite. C'est une des personnes de notre *ancien temps* pour lesquelles je professe une profonde estime.

« Mémoire contenant les véritables lumières qui doivent éclairer le roi dans les jugemens à porter sur les maréchaux de l'empire ; ainsi que les notes explicatives sur plusieurs sénateurs, ministres et conseillers d'état. »

Il aurait aussi bien pu mettre « *Dénonciation contre les maréchaux*, *les ministres et les sénateurs.* En un mot c'était *un libelle* contenant surtout des mensonges, ayant malheureusement une apparence de vérité pour un homme comme Louis XVIII, qui arrivait sans rien connaître et ignorant tout... et puis je crois que Louis XVIII avait le besoin de haïr, si ce n'est de mépriser tout ce qui tenait à l'empire... C'est à celà, je le répéterai toujours, qu'il faut attribuer les cent jours, et plus tard 1830. Ce ne sont pas les ordonnances qui ont amené la révolution, elle n'eût pas même été tentée si le pouvoir eut été dans les mains d'hommes habiles et dont les puissantes mains eussent dirigé les affaires de manière à les rendre inattaquables... Dans de tels événemens le mal vient de loin ;... on n'improvise jamais une révotion !

---

## CHAPITRE IX.

Il n'y a pas de conspiration.—L'île d'Elbe et l'empereur.—M. de Talleyrand. — Sa toilette. — Les sept bonnets de coton. — Costume écossais. La cuvette et le verre d'eau. — Le chapeau. — Le prince de Ligne. — Qu'il est aimable ! — *Le congrès danse et ne marche pas !* — Alexis de Noailles. — Le bal. — Les trois ministres ! — M. le duc de Wellington, habile géographe. — L'empereur d'Autriche et M. de Metternich, les deux plus honnêtes du congrès. — Le comte de ***. — Une femme infidèle. — Un duel ! — La mort. — Une femme à l'hôpital des fous ! — Dix ans de sa vie ! La liberté ! — L'empereur dans sa bonté. — La veuve au palais impérial. — *Un passeport !* Le départ. — Noble vengeance. — Une histoire sous la terreur. — Madame de Custine. — Sa beauté, sa bonté, son esprit ! La jeune actrice de douze ans. — Le jeune comte de Sabran. — Le roi et la reine curieux de les voir. — Comédie à Versailles. — Iphigénie. — Souper royal. — La révolution. — Le général Custine. — Sa condamnation. — Belle conduite de la jeune marquise de Custine. — Le tribunal révolutionnaire. — La prison. — Le gendre et ses commis. — Nanette. — *Le pauvre enfant !* — La pétition. — Les commis ivres. — La pétition tirée au sort. — La liberté à trois heures du matin. — *Jérôme.*

Il est une chose d'une haute, très haute importance, et qu'il faut qu'on sache, car c'est une

vérité que le siècle doit consacrer. L'empereur n'a pas CONSPIRÉ pour rentrer en France au mois de mars 1835... Ainsi jamais il n'y a eu *d'intelligence*, *d'argent donné, de conspirations de lui aux siens*, enfin toutes ces choses avec lesquelles on a calomnié tant de belles vies en 1815. Je sais bien que beaucoup d'hommes dévoués ont conspiré, mais *tout seuls*, entre eux !... et jamais l'empereur ne fut pour rien dans ces arrangemens pris par leur attachement. Il y a plus, je crois presque avoir la preuve que plusieurs napoléonistes très-dévoués, voulant cacher leurs démarches, prirent le nom du duc d'Orléans. Je ne l'affirmerai pas, mais j'en ai le soupçon. Ce serait une chose à approfondir pour les gens qui accusent le duc d'Orléans, aujourd'hui Louis-Philippe, d'avoir préparé 1830 depuis 1814. Au surplus, je ne l'excuse ni ne l'accuse, j'ai seulement ces semi-preuves. Je les jette à la curiosité, comme n'ayant pas le temps de m'en occuper. Ce n'est pas d'ailleurs, à l'époque de 1815 que j'aurais besoin de l'approfondir. Comme ces mémoires iront jusqu'en 1835, *inclusivement*, je verrai à ce moment, de 1830, à éclaircir la vérité de cette affaire.

L'empereur était à l'île d'Elbe lorsqu'il reçut un jour une lettre de Vienne qui lui annonçait d'étranges nouvelles. On lui disait que le congrès qui, enfin las de danser s'était mis à marcher, allait prendre contre lui des mesures sévères, et voici comment la chose avait été amenée.

On sait que le duc de Wellington, nommé ambas-

sadeur d'Angleterre près la cour de France, n'était pas parti pour Vienne en même temps que les autres membres du congrès... Il ne quitta même Paris que fort tard, et les conférences étaient déjà fort avancées... M. de Talleyrand, que pour son éternel salut, la maison de Bourbon avait envoyé à Vienne, si elle n'eût pas fait toutes les sottises qu'elle a commises depuis 1815 jusqu'en 1830, M. de Talleyrand avait organisé toute sa politique, toute son attaque, toute sa défense, et enfin se trouvait, malgré M. de Metternich, qui était chez lui, beau, agréable, élégant, profond, habile, et surtout homme d'état, de plus homme aimable, pour le moins autant que M. de Talleyrand. Eh bien! M. de Talleyrand, avec sa jambe torse, son corps mal bâti, sa figure blême, son nez de tête de mort, ses yeux atones au regard épuisé, sa tête pâle couverte d'une immense chevelure, ce qui lui donne l'apparence de la mort (1) portant

(1) Une personne aussi distinguée que M. de T........d devrait avoir un historiographe qui lui consacrât plusieurs pages pour le faire connaître dans son intérieur, car il est curieux de savoir comment vit habituellement une personne très-célèbre, et M. de T......d l'est assez pour inspirer cette curiosité... Il est une chose fort remarquable, et d'après laquelle on pourrait, il me semble, juger un homme, au moins relativement. C'est sa vie habituelle, c'est-à-dire matérielle, mécanique. Ainsi, par exemple, les *manies* et les manies absurdes peuvent-elles être compatibles avec une ame très-élevée? Je ne le crois pas. Voilà M. de T.......d qui est l'homme le plus curieux du monde à observer par tous les côtés dans

perruque; eh bien, M. de Talleyrand était le roi du congrès, et sans lui les Bourbons étaient perdus... Cependant, par une singulière négligence, une chose avait été omise du moins en apparence.

cette vie dont je parle. Il dort d'abord dans un lit dans lequel je mets en fait que personne ne peut dormir que lui seul... Tout ceux qui passent dans sa chambre peuvent y voir qu'il y est perpendiculairement à l'envers... Ce n'est pas tout. J'ai dit qu'il avait conservé, malgré son âge, une immense chevelure; cependant elle n'est pas suffisante pour le préserver de l'humidité ou du froid, ainsi que je le ferai voir tout-à-l'heure. Il a de plus *un manteau de lit*, ainsi que je me rappelle en avoir vu un à mon grand-père, étant, *moi*, toute petite enfant. Le matin, il se lève ordinairement vers dix heures. Lorsque le temps est beau, je veux parler du temps potitique, il y a toujours du monde au lever de monseigneur, même des femmes; à la vérité, je ne crois pas qu'il en ait jamais eu de jeunes, même il y a trente ans. Lorsque le baromètre est au variable, il y a moins de presse; lorsqu'il dit tempête, comme le prince la conjure toujours, il y a encore assez de monde pour faire un lever de cour...Cependant, depuis 1830, l'étiquette à cet égard s'est beaucoup simplifiée. Je connais *un voisin* de campagne du Berri qui m'a raconté *le lever* d'aujourd'hui; en le comparant à un lever d'autrefois il y a grande différence, mais où il n'en est aucune, c'est dans ce qui concerne le matériel de la toilette.

M. de T....., bien que son immense chevelure soit un préservatif suffisant, ne dort en paix qu'avec sept bonnets de nuit !... Lorsqu'il sort de son lit il n'en ôte aucun d'abord..... Il met *son pied* dans une pantoufle, puis le *bot* dans l'autre, et fait quelques tours dans sa chambre en costume écossais, et toujours coiffé de ses sept bonnets, pendant qu'il cause avec ceux qui sont là; deux valets de chambre lui courent après avec une énorme cuvette d'argent, de vermeil ou de porcelaine de Chine, c'est selon le meuble du lieu où il se

Ce fut vers cette époque que lord Wellington s'en fut à Vienne.

Le prince de Ligne disait, avec plus d'esprit et de malice que de justesse :

trouve. Enfin, M. de T....... s'assied; alors commence la toilette des bonnets... Un Berrichon, qui voyait ce valet de chambre enlever un bonnet de coton, deux bonnets de coton, trois bonnets, quatre bonnets, cinq, six !... disait : *Il a pourtant une fameuse tête cet homme-là et je commence à croire qu'il n'en a pas du tout sous tous ces bonnets là !*

Mais quand ce fut au septième, M. de T...... le prit lui-même, le tira jusqu'au menton, se frotta la tête, et puis se secouant il le remit au valet-de-chambre et demeura enfin avec ses cheveux. Alors on lui attache sous le menton une longue bavette en taffetas ciré, puis on met devant lui cette grande cuvette d'argent. Lorsque tout cet appareil est dressé, l'un des valets de chambre lui présente un verre d'eau qu'il boit, mais sans l'avaler, il le rend par le nez : c'est une façon de boire comme une autre. Cela dure un grand quart d'heure, au grand étonnement des spectateurs, qui ne comprennent pas qu'on fasse une telle opération sans s'étrangler... Quand les ablutions nasales sont terminées, alors les valets de chambre enlèvent la bavette et commencent la coiffure; c'est la partie la plus difficile de la toilette. M. de T........ leur échappe à chaque instant pour aller dire un mot à quelqu'un qui arrive ou bien qui part; et tout cela dans le grand négligé écossais... rappelez-vous cela !... Vient enfin la toilette *habillée.* Cela se fait après des ablutions d'odeurs de dix espèces différentes, que M. de T...... jette sur lui, sur ses habits de manière à laisser après lui une trace musquée et ambrée... Enfin, lorsque tout est terminé, vous croyez peut-être que c'est fini ? Pas du tout; il faut compléter la coiffure, ce qui se fait avec un chapeau que M. de T....... met sur sa tête... oui, sur sa propre tête, et dans sa propre chambre, parce qu'il a toujours froid et qu'il craint l'air. C'est une vue admi-

*Le congrès danse, mais il ne marche pas.*

Le fait est que tous les jours il y avait des fêtes dont la magnificence ne sera regardée que comme une relation fantastique dans quelques siècles. Réunis depuis le mois d'août dans la ville de Vienne, tous les souverains de l'Europe, excepté ceux qui devaient être sacrifiés, étaient prêts à former une assemblée qui allait prononcer sur le sort d'une moitié du monde, et pourtant les mois s'écoulaient et le congrès ne s'ouvrait pas. On parlait du premier novembre; mais pendant ce temps, disaient une foule de gens accoutumés à ne juger que d'après ce qu'ils voient en superficie, on perd un temps précieux. Ce temps cependant n'avait pas été perdu... On avait causé du sort d'une nation tout au milieu d'un bal, et souvent l'empereur de Russie a conquis une province en dansant une polonaise avec la reine de Bavière ou l'impératrice d'Autriche... Ainsi donc le congrès *marchait tout en dansant*. M. de Metternich n'était pas homme d'ailleurs à perdre ainsi un temps qui pouvait ne se jamais

rable que cette tête surmontée d'un chapeau rond, qui, recouvrant une physionomie impassible et même morte aux impressions de ce monde, ressentent néanmoins assez celles de l'air pour braver le ridicule!... car il est plus que risible de le voir, à onze heures du matin, faisant la belle conversation assis sur un canapé dans sa chambre, et coiffé de ce bienheureux chapeau, qui, du reste, n'est qu'un très-humble représentant des sept bonnets de coton.

1 Cela était du moins, je ne sais pas si cela dure toujours.

retrouver. M. de Talleyrand pensait de même, et un autre homme envoyé par la France, et qui, élevé dans les principes de saint *Acheul*, perdait en tout moins de temps qu'un autre, le comte Alexis de Noailles (1), aurait *à lui seul* employé le temps qu'il passait à Vienne en intrigues mystérieuses plutôt que de demeurer à rien faire.

On travaillait donc, et le jour de l'ouverture du congrès, lorsqu'on alla à Saint-Étienne pour demander à l'Esprit-Saint d'inspirer les plénipotentiaires, la besogne était déjà faite.

Un jour il y avait un grand bal chez le prince de M........; trois hommes regardaient cette foule joyeuse avec une sorte de pitié dont la source était certes bien différente dans les uns et les autres. L'un était le maître de la maison. Il dit un mot aux deux qui étaient auprès de lui, un instant après tous trois se trouvaient dans un cabinet intérieur et assis autour d'une table, sur laquelle était une carte géographique de l'Europe parfaitement détaillée. Depuis quelques jours l'harmonie était troublée entre les plénipotentiaires. Les discussions devenaient aigres. Le grand-duché d'Oldembourg était de nouveau une pomme de dis-

(1) Alexis de Noailles était fils du vicomte de Noailles, l'un des hommes les plus braves et les plus loyaux de son temps. Son fils était chef des jésuites *occultes*. Il était, lors du congrès, aide-de-camp de Monsieur. Il arriva à Vienne le 2 novembre 1814. M. de T.......d fut très choqué d'être mis sous son inspection. Mais il y était.

corde. L'empereur de Russie disait, au nom de son beau-frère le grand duc d'Oldembourg, que s'il s'était brouillé avec Napoléon pour ne pas lui abandonner le grand-duché d'Oldembourg, ce n'était pas pour le donner à une autre puissance quelle qu'elle fût. M. de Talleyrand aurait bien voulu donner cette humiliation de plus à l'empereur Napoléon; mais c'était une manière de faire naître des difficultés; et cela allait alors à son caractère cauteleux: depuis l'arrivée de M. de Noailles, l'humeur de M. de Talleyrand était visible. La note que le favori de Louis XVIII, mais surtout de MONSIEUR, avait apportée et qui regardait la Saxe, avait changé les façons d'aller de l'évêque d'Autun. M. de Noailles ne l'aimait pas. M. de Talleyrand le savait bien, et il sentait en même temps que les Bourbons, se méfiant de lui, lui donnaient un surveillant, et au besoin un geôlier. M. de Metternich est un noble et beau caractère, mais incapable de prévenir les soupçons d'un homme comme M. de Talleyrand, parce que ne sachant pas trahir, il ne sait pas dire non plus : *Je ne trahirai pas !* et M. de Talleyrand craignait tout le monde parce qu'il savait que personne ne l'aimait. L'histoire de M. de Maubreuil, qui ne fut énigmatique que pour ceux qui ne voulurent pas la deviner, avait achevé de le déconsidérer. Il savait tout cela, il savait bien autre chose! il voyait avec douleur qu'il avait la confiance banale de tous les souverains et qu'aucun ne se défiait de lui, parce qu'il n'était plus à crain-

dre. Son esprit pénétrant n'était pour lui qu'un malheur de plus.

A l'époque dont je parle, cette sympathie de besoin qui avait existé jusque-là entre M. de Talleyrand et les souverains de l'Europe commençait à s'effacer, et ne devait revenir que pour briller un moment au dernier soupir de la monarchie en France, enterrement auquel M. de Talleyrand devait assister pour s'éteindre ensuite et ne reprendre jamais, car M. de Metternich comprenait, ainsi que tous les autres, qu'il ne fallait plus gâter un succès en le donnant pour pâture à un homme sans foi. Et que pouvait-on lui reprocher après l'avoir choisi ?

Quant à lord Wellington, qui était en troisième dans cette réunion presque secrète, il était assez étranger aux affaires du congrès pour qu'on pût en causer devant lui sans qu'il y fit grande attention. Il en peut aller autrement en travaux militaires, mais dans un cabinet c'est une autre chose. Aussi ses deux collègues causaient-ils tous deux dans un coin du cabinet, et ne l'avaient-ils peut-être emmené que pour dire ensuite :

L'Angleterre approuve cette question.

Quant à lui, assis devant la grande table ronde, il s'amusait à parcourir l'Europe sur la carte qui était devant lui. Tout à coup il fait un mouvement, regarde et se remet à regarder encore avec une nouvelle attention. Les deux autres, occupés de leur conversation ne le regardaient pas malgré tous

ses mouvemens ; enfin le duc de Wellington s'adressa aux deux princes, et leur demanda s'ils avaient jamais remarqué combien il y avait peu de distance de Porto Ferrajo à Livourne et à Gênes, et même aux côtes de France !

» Eh bien ! dit l'un d'eux ?

—Eh bien ! je dis répéta le duc de Wellington, qu'il y a trop peu d'intervalle de Porto-Ferrajo à la Toscane. J'ajouterai, et M. de M......... le sait comme moi, qu'il n'y pas trois semaines qu'on criait vive l'empereur dans le théâtre de la Scala de Milan, et Votre Altesse sait fort bien que ce n'était pas vive *l'empereur d'Autriche* que criaient ceux que M. de Bellegarde a fait fusiller.

— J'en conclus, poursuivit le duc de Wellington, qu'il faut transporter Napoléon Bonaparte dans une partie du monde d'où il ne puisse pas nous venir demander compte de la justice que nous avons exercée par notre bon droit sur lui. Nous avons eu raison une fois parce que nous avons vaincu, mais l'aurions-nous une seconde ? Si Bonaparte débarquait sur les côtes d'Italie, il aurait une armée en quinze jours de temps(1). Non, non, il ne peut rester à l'île d'Elbe, il faut qu'il en parte. »

M. de T......... et M. de M........ comprenaient bien ce que voulait lord Wellington, avec cette

(1) Une circonstance singulière, c'est que jamais on n'eut la pensée que l'empereur Napoléon pût revenir par la France, c'était toujours l'Italie qu'on regardait comme le point dangereux et accessible.

différence que l'un aurait volontiers conclu à ce qu'on jetât Napoléon dans la mer pour couper court à toute inquiétude, et que l'autre voulait que sa signature apposée sur le traité de Fontainebleau demeurât pure de tout reproche de duplicité. On m'a de plus assurée que ce fut par M. de T......... que lord Wellington reçut la première communication de cette translation à Sainte-Hélène; et qu'elle lui fut inculquée à lui-même par Alexis de Noailles. Quant à lord Wellington, il y avait dans sa pensée une grande confusion. On prétendait encore que c'était M. d'Hardenberg qui lui avait donné cette pensée, et la lui avait inculquée comme production de lui-même. Je tiens le fait d'une personne qui a été fort avant dans la confiance du prince de Hardenberg. Il haïssait l'empereur, et voulait le lui faire sentir avec autant d'amertume que le bourreau inflige un supplice. Il tourna autour de l'empereur Alexandre; mais au premier mot qui fut dit, l'empereur de Russie prit une figure sévère, et demanda si l'on croyait qu'il se jouât de sa parole. M. de Metternich, interrogé au lieu et place de l'empereur d'Autriche, répondit que, comme aïeul et comme beau-père, l'empereur d'Autriche ne pouvait solliciter des souverains alliés qu'un adoucissement et non pas une mesure de rigueur, et que, comme homme, il avait donné sa parole et n'y manquerait pas. Alors M. de Hardenberg se retourna du côté de l'Angleterre.

« Enfin, que ferez-vous de l'ouverture que

je viens de vous faire? demanda Wellington.

— Elle est assez importante pour être communiquée au congrès, dit M. de Talleyrand. La conférence que nous avons ici n'est *qu'une causerie*. Il faut que votre grâce en fasse faire une note au général Stuart et qu'il la dépose sur le bureau. Je suis sûr qu'on y fera attention. La remarque de votre grâce est d'une raison qui est vraiment supérieure. »

Lord Wellington se rengorgea et sourit... Je ne sais qui l'a baptisé *Le héros par hasard*... Cette dernière chose le prouverait plus encore que tout le reste... La note fut en effet écrite. M. de Talleyrand l'aurait appuyée comme ami de Louis XVIII. Qu'on juge ce qu'il fit étant ennemi de l'autre!... Quant à M. de Metternich, je le répète encore, il y fut étranger. Je connais son caractère et je le sais honorable.... lui et son souverain étaient *honnêtes hommes !*

Voici un fait qui va faire connaître la probité d'honnête homme, l'admirable vertu de l'empereur d'Autriche.

Il y avait en 1809 ou 1808, à Vienne, un homme dont la position honorable avait de plus un caractère particulier qu'il devait à son origine, il était héraut d'armes de l'ordre de la Toison-d'Or, et cette charge était dans sa famille depuis la fondation de l'ordre; il en possédait même le collier donné par Philippe-le-Bon à l'un de ses aïeux. Le comte de *** était donc avec raison très-vain de

cette double noblesse, et souvent il se plaisait à rappeler que son illustration de faveur et d'origine n'avait reçu aucune atteinte...

Le comte de *** se maria ; il épousa une femme jeune, belle, et dont le cœur et l'ame demandaient peut-être une vie de bonheur, plus riante et plus heureuse que celle soumise à une vanité nobiliaire de tous les instans et une centralisation vers un seul point : l'honneur de la maison !...

Les femmes sont aussi soigneuses que les hommes de la pureté d'un beau nom, mais en le leur rappelant sans cesse, on les force à se souvenir aussi qu'elles sont données au monde pour y trouver des jouissances que leur refusent ces exigences dures et insociables de la vanité du blason. Bientôt celle-ci fut malheureuse et elle le sentit... Alors sa vie devint un enfer... Toujours froid, toujours spécial, le comte semblait ne vivre que pour l'espoir d'avoir un héritier de son nom. La comtesse l'apprit de lui-même ; et ne surprit jamais une parole, un regard qui fût chercher dans son cœur une pensée aimante, un sentiment d'amour !... Une telle existence ne fut bientôt qu'une suite de jours douloureux, sans avenir et sans espoir... Il n'y avait pour cette jeune femme qu'une route à suivre pour éviter de mourir sous le poids d'une peine trop vive pour être supportée... L'infortunée la suivit !... Elle aima !... Elle fut heureuse ou du moins elle eut le faux semblant du bonheur, et pendant quelques mois, peut-être même quelques années, elle trompa

le malheur... Mais il est créancier impitoyable et son heure doit sonner... Le comte de *** apprit que celle qui portait son nom avait osé être heureuse sans lui, et cette offense était une injure qui ne pouvait être pardonnée... Aussi ne le fut-elle pas... Deux victimes furent désignées à sa vengeance ! L'une succomba dans un duel, où l'appela le comte de *** ! Quant à l'autre sa punition devait être plus affreuse que la mort... En apprenant celle d'un être qui avait embelli son existence et lui avait même appris la vie, la malheureuse femme crut qu'elle allait le suivre ! Mais elle avait été vraiment coupable , et Dieu permit qu'elle fut châtiée...

On cessa bientôt de voir la comtesse en public , elle était malade, disait-on ; enfin elle cessa de recevoir... et, à quelque temps de là , elle disparut entièrement du monde. On prétendit qu'elle était allée se rétablir dans l'un des châteaux du comte ; on en parla quelques jours, et puis on n'y pensa plus... Cependant elle était belle, elle était jeune, et le monde l'aimait !... Mais le monde aime surtout ceux qui l'amusent et sont présens à ses fêtes!...

Pendant qu'on l'oubliait ainsi, la malheureuse femme existait pour sentir la vie avec des épines brûlantes!... Elle s'était réveillée un jour dans une maison de fous!... D'abord elle crut être sous l'empire d'un rêve infernal !... Elle s'agenouilla et pria!... Elle crut que Dieu lui avait infligé une peine plus forte... Et pourtant la mort s'etait déjà

chargée de la plus grande partie du châtiment!... Pauvre jeune femme! n'était-ce donc pas assez de pleurer celui qu'elle aimait! celui que son amour avait couché dans sa bière au matin de sa vie!... Fallait-il donc encore le pleurer dans un asile maudit, où, les cris de fureur des insensés semblaient imposer silence à la douce plainte du cœur brisé de la jeune femme, morte au monde et ne vivant plus, spectre d'elle-même, que devant la perspective horrible d'un avenir sans soleil et sans joie!... C'est ainsi que la malheureuse femme, vit s'écouler dix années!... elle ne se plaignait plus!... Qu'aurait fait sa plainte?... Depuis long-temps elle avait acquis la preuve que cette plainte n'était que de vains sons allant frapper la voûte de son cachot... Aux paroles touchantes qu'elle adressait au gardien, à ceux qui la visitaient, on répondait par un sourire moqueur dont la glace allait arrêter le battement de son cœur... Il lui disait... Ne parle donc pas ainsi!... Tu es folle!.., Tais-toi!...

Et l'infortunée se taisait!!... Quelquefois en passant près de sa loge... des curieux remarquaient la belle tournure, la figure toujours gracieuse de la victime! Alors, elle levait la tête, et son regard allait remercier la voix charitable qui lui parlait de pitié dans un lieu de larmes, de cris et de désespoir.

Un jour son gardien la regarda avec une sorte de compassion! elle en fut surprise! Le lendemain il eut pour elle des soins qui toujours lui avaient

été étrangers. Deux jours après, un des chefs de l'établissement vint dans le lieu où elle était gardée, il s'approcha d'elle, lui parla. Enfin la semaine suivante, à une visite générale, les médecins, qu'on n'avait jamais laissés pénétrer jusqu'à elle, déclarèrent que madame la comtesse de ***, était *complétement guérie*, et qu'elle pouvait sortir de cette maison!

Le comte de *** était mort!

Après ces dix années passées dans son linceul, la comtesse ne voulut pas reparaître dans un monde où sa présence causerait l'étonnement d'un fantôme, d'une apparition! Elle se renferma dans une entière solitude, et ne voulut voir que quelques amis les plus intimes qui avaient long-temps cru à la fable de sa folie.

Bientôt cette histoire parvint à l'empereur François II. Son cœur était parfait; son ame grande pour la vertu, et sa justice, sa probité d'une exactitude même rigoureuse. En apprenant ce que je viens de raconter, il fut vraiment malheureux!... Eh quoi! dit-il, de telles injustices ont été commises sous mon règne (1)!

Le même jour, un billet écrit de la main de l'empereur, et porté par un de ses pages à madame la comtesse de ***, l'invitait, dans les termes les plus polis, à vouloir bien se rendre le soir même au palais impérial.

(1) C'était aussi bien avant que M. de Metternich fût ministre.

Une telle invitation était un ordre. La comtesse répondit respectueusement qu'elle se rendrait au commandement de Sa Majesté.

A neuf heures du soir, la comtesse, vêtue de deuil, la tête couverte d'un long voile noir, se rendit au palais. Aussitôt qu'elle parut, les portes lui furent ouvertes, et elle fut introduite dans le cabinet de l'empereur, qui était seul.

« Madame, lui dit-il en s'avançant vers elle et lui prenant la main pour la conduire à un fauteuil, vous voyez devant vous un homme bien malheureux! Est-il vrai que vous ayez été victime d'une injustice aussi criante que celle qu'on attache à une histoire qui vous concerne?

La comtesse s'inclina. L'empereur laissa échapper une exclamation douloureuse; il demanda ensuite quelques détails à madame de ***.

Elle les lui donna avec clarté, précision et vérité! A mesure qu'elle avançait dans sa triste narration, l'empereur demeurait accablé. Enfin il lui dit :

« Madame la comtesse, je suis à votre merci!... Vous pouvez tout attendre de moi! Qu'exigez vous en réparation de l'offense que vous avez reçue? »

La comtesse baissa les yeux et ne répondit pas.

« Dites avec assurance, madame, je ne vous désavouerai pas! Si c'est une faveur, mon conseil ainsi que son souverain doivent tous deux expier leur ignorance! Si c'est une fortune, la mienne, ce que je possède personnellement, répondra à votre

demande, car il n'est pas juste que l'état supporte la peine de ma faute. Parlez donc, madame, que voulez-vous de moi?

— Un passeport pour l'étranger, sire!

L'empereur se frappa le front.

— Madame, j'ai l'honneur de vous dire que je suis à votre merci, et que j'attends vos ORDRES. Que voulez-vous?

— Un passeport, sire!

— Ah! vous êtes cruelle, madame! Je le vois! Vous ne voulez plus habiter les états d'un souverain qui laisse commettre une injustice, un crime, tel que ceux dont vous avez été victime? Mais je l'ignorais, madame! celui qui est aux affaires maintenant l'ignorait aussi. Ne soyez pas sans pitié pour moi, madame; ne me laissez pas des remords que rien ne pourra calmer si vous quittez ainsi mon empire! Soyez indulgente! Dites ce que vous voulez.

— Un passeport, sire!!!... »

A cette troisième fois; il y avait dans la voix de la comtesse une volonté si déterminée que l'empereur n'insista plus.

« Eh bien! dit-il en se levant et soupirant profondément, vous aurez un passeport! mais vous me punissez bien cruellement, madame! »

Des tentatives furent renouvelées auprès de la comtesse; rien ne réussit. Jamais elle ne voulut accepter ce qu'elle appelait : *le prix des larmes!*

Je veux qu'il me reste le droit de me plaindre,

disait-elle avec une vive amertume de cœur! Car cette femme, qui était bonne et douce avant son malheur, était devenue profondément morose et peut-être même injuste envers tout ce qui l'entourait! Elle souffrait et pleurait sur cette vie moissonnée si jeune, et jetée comme pâture aux gardiens d'une maison de fous! Et tout cela cependant c'était *l'arbitraire* qui avait amené ce malheur, c'était la *faveur!* L'empereur l'ignorait, et bien sûrement aussi le premier ministre qui fut prédécesseur du prince de Metternich (1).

Madame la comtesse de*** quitta l'Autriche après avoir vendu tous ses biens, et alla s'établir dans une nouvelle patrie!

En peignant les regrets amers de François II, je crois avoir donné une idée de la pureté et de la bonté de son ame.

Quant à *l'arbitraire* qui serait causé par le système *monarchique absolu*, je vais distraire un exemple de l'histoire d'une femme dont je m'occupe en ce moment; cette femme est elle-même un être supérieur dont le nom est un de ceux qui a marqué avec le plus de force, et par elle-même et par les siens, dans notre terrible époque révolutionnaire (2). Ces deux faits sont remarquables en raison des deux gouvernemens et des deux systèmes.

(1) Le comte de Stadion.

(2) Je rapporte surtout ce second fait pour faire voir que la république n'est pas moins arbitraire que la monarchie; il y a même un désordre plus grand dans l'anarchie.

Cette personne, si intéressante comme fille, comme mère et comme femme, était madame de Custine (1), belle à servir de modèle au peintre le plus amateur de beauté, à Greuze ; elle avait dans cette enveloppe angélique, une ame et un cœur aussi généreux aussi grands que pouvait le prétendre la femme la plus illustre de l'antiquité, et elle en rendit témoignage même en face de la mort.

Madame de Custine était une de ces femmes faites pour le monde, mais pour qui le monde n'est pas fait ; parfaitement élégante d'esprit et de manières, élevée à la cour de Louis XVI, dans le moment où cette cour était le modèle du goût (2) et des excellentes façons ; elle était elle-même une

(1) Mère du marquis de Custine, qui vient de publier plusieurs ouvrages, entre autres: *Le Monde comme il est*, roman de mœurs d'une immense supériorité. M. le marquis de Custine a publié aussi des Mémoires et Voyages d'un grand intérêt.

(2) Madame de Custine, alors mademoiselle de Sabran, n'avait que douze ans lorsque la reine, ayant entendu parler de son talent pour déclamer, ainsi que de celui de son frère, M. le comte Elzéar de Sabran, voulut qu'ils vinssent jouer à Versailles. Madame de Sabran le voulut bien, mais à condition qu'elle ferait la liste, ce que la reine accorda. Ils jouèrent *Iphigénie en Tauride* dans une grande perfection, sur un théâtre monté chez la duchesse de Polignac. La troupe était composée de mademoiselle et de M. de Sabran, de Jules de Polignac, mademoiselle Dandlaw, depuis madame d'Orglande, et de madame de Rosambo !... Mademoiselle de Sabran faisait Iphigénie et M. de Sabran, Oreste. Il y eut un souper, et ce furent *le roi et la reine* qui servirent les enfans!

personne qu'on donnait pour exemple à tout ce qui avait son âge. C'était ainsi qu'elle était lorsque la révolution éclata en France. Elle avait alors vingt ans, et elle était mariée depuis trois seulement.

Nourrie dans tous les souvenirs de l'antiquité, madame de Custine ne se trouva pas surprise par cette attaque faite en même temps à tout ce qui était une supériorité, et en sortant de Versailles elle se trouva au niveau de l'échafaud, parce qu'elle avait en elle les héroïques vertus de tous les temps, et un caractère qui eût été magnanime dans tous les pays. On a parlé de madame Rolland et de Charlotte Corday, parce qu'elles sont mortes! Mais le courage n'est-il donc que sur l'échafaud? C'est peut-être là qu'il est le moins méritoire.

Lorsque le général Custine fut arrêté et jeté dans un cachot de la Conciergerie (1), M. le marquis de Custine son fils, fut mis en même temps à la Force; madame de Custine ne fut pas arrêtée alors, et elle put déployer d'abord cette vertu, cette force de caractère qui lui donnent place parmi nos femmes célèbres (2). C'est dans les journaux du temps, c'est dans le langage de ces hommes qui ne reconnaissaient aucune vertu, qu'il faut lire celles de la femme dont je parle. Voici un passage de la *Gazette de France* du 21 août 1793, époque d'une si sanglante vérité.

(1) Celui qui servit ensuite à la reine!
(2) Je mets sa biographie dans ma collection.

Paris, mercredi, 21 août 1793.

« Custine s'est défendu jusqu'à présent avec » beaucoup de présence d'esprit; sa belle-fille n'a » pas peu contribué à intéresser en sa faveur. » Cette jeune femme, qui est belle autant que sen- » sible, est tous les jours au Palais à six heures » du matin; là, elle attend que son père sorte de » sa prison, elle lui saute au cou, lui donne des » nouvelles de sa famille et de ses amis, et lors- » qu'il paraît devant ses juges, elle le fixe avec » des yeux baignés de larmes; elle s'assied au pied » du redoutable escabeau. Lorsque l'interrogatoire » est suspendu, elle s'empresse de donner à son » père les soins que son état exige. Aussitôt que » Custine s'est arraché à ses embrassemens pour » rentrer dans sa prison, cette femme intéressante » par sa sensibilité et sa pitié filiale, va porter des » consolations à son mari, détenu à la Force! » Avant-hier, elle sortait du Palais au milieu d'une » foule immense, le sourire était sur ses lèvres, on » crut qu'elle riait! quelques femmes, peu tou- » chées de sa situation, se mirent à crier : *Elle rit;* » *mais elle ne rira pas long-temps; c'est la fille de* » *Custine. Son père jouera bientôt à la main chaude.* » Chez un peuple républicain, comment se trouve- » t-il encore des ames qui insultent à l'infortune; » on a vu avec quelque plaisir que cet outrage fait » à l'humanité était désapprouvé par le peuple. On

» répétait : Pourquoi faut-il que ce soit là l'épouse » et la fille de deux hommes accusés de trahir leur » patrie ! »

Cet article dont je conserve le style, peut faire juger mieux que toutes mes paroles de la grandeur d'ame de celle dont je parle. C'était vrai ! madame de Custine avait tout quitté pour soigner son beau-père, qui, depuis qu'il était en prison, n'avait PERSONNE autour de lui, et sans les soins de son angélique belle-fille, serait mort sans presser une main amie ! Mais tout ce que put faire madame de Custine échoua devant la furie révolutionnaire ! Le général Custine périt sur l'échafaud ! Il mourut victime de ses bourreaux, parce qu'au lieu de faire comme Dumourier, il vint se livrer à la convention, qu'il pouvait perdre lui-même, ou du moins fuir, mais en trahissant et il ne le voulut pas. Sa mort fut admirable. Des gens qui n'avaient ni cœur, ni honneur, et qui croient qu'on est lâche parce qu'on prie Dieu, trouvèrent qu'il était mort peu digne de son titre d'officier général, parce qu'il s'était confessé ! Cette remarque est absurde ! Il écrivait à son fils, la veille de sa mort : « J'espère ne montrer aucune faiblesse, pourtant il faut être à ce moment pour savoir comment on le passera. » Admirable et sublime simplicité; car en fait d'héroïsme, on peut tout promettre quitte à ne pas tenir. Le général Custine mourut en chrétien ! C'en était assez pour être accusé de pusillanimité. Dans cette même lettre, il recommandait la marquise de Cus-

tine à son fils, en lui rappelant combien elle avait été un ange consolateur pour lui!

Lorsqu'il eut accompli sa fatale destinée, le Paris sanglant de cette époque s'étonna alors d'avoir laissé errer aussi long-temps, parmi ses ruines, une femme telle que madame de Custine; elle fut arrêtée et enfermée aux Carmes, au moment où accablée sous le double coup de hache qui venait d'abattre deux têtes qui lui étaient bien chères, elle allait émigrer avec son fils, alors tout petit enfant (1); elle brûlait des papiers et en serrait d'autres tout aussi précieux, lorsqu'on vint l'arrêter. Elle était seule! mais en attendant des voix et des pas dans la chambre qui précédait la sienne, elle se douta du danger, et saisissant les papiers qu'elle choisissait en ce moment, elles les jeta sous le coussin d'un canapé et les y poussa avec ses pieds. Ces papiers suffisaient pour faire donner la mort à cinquante personnes. C'étaient des reçus d'argent, des lettres de l'émigration de la mère, de l'oncle, du frère de madame de Custine; mais alors il n'y avait aucun lien de reconnu, et envoyer de l'argent à sa mère pour qu'elle ne mourût pas de faim dans une terre étrangère, suffisait dans ce temps désastreux pour mériter la mort. Madame de Custine fut arrêtée et conduite aux Carmes; là elle fut enfermée dans la même chambre que la vicomtesse de Beauharnais, qui fut depuis l'impératrice Joséphine! Elle y forma

(1) Ce fut une femme de chambre qui la trahit.

aussi une liaison intime avec madame de Lameth et la duchesse d'Aiguillon (1); celle-ci était une femme supérieure et belle à cette époque comme l'était madame de Custine : c'était aussi la même force d'âme. Ces jeunes femmes, vraiment héroïnes, ne s'endormaient jamais que lorsqu'elles se sentaient assez de courage pour mourir avec résolution, si on était venu leur apporter la mort au milieu de la nuit; et souvent madame de Custine résistait au sommeil lorsqu'elle n'était pas assez résignée pour mourir en femme forte.

Il y avait une force au-dessus de toutes les autres dans cette seule pensée!...

Vint le 9 thermidor; Robespierre tomba et les prisons s'ouvrirent!.. Madame de Beauharnais sortit des Carmes... Elle promit à sa compagne de cachot de prier pour elle les puissans du jour, sur qui elle avait tout pouvoir par madame Tallien; mais le bonheur n'est soucieux de celui des autres que dans les ames d'une trempe peu commune. Il est oublieux de sa nature, et ce fut ce qui arriva à madame de Custine; elle demeura seule et abandonnée dans sa prison; pleurant sur son enfant bien aimé, qu'elle ne pouvait voir, car il était mourant!!... Mais Dieu est toujours avec les bons et son appui ne leur manque jamais.....

Madame de Custine avait une bonne attachée au

(1) Qui fut depuis madame Louis de Girardin ; une charmante et agréable femme.

service de son fils. Cette femme, qu'on appelait Nanette (1), était Lorraine; et du lieu même dont les Custine étaient seigneurs. C'était un de ces êtres dévoués, qui ne font cas de leur vie que pour l'employer pour ceux qu'ils aiment... Pendant la captivité de sa maîtresse, le petit Astolphe eut une fièvre maligne qui le mit à la mort... Nanette n'avait pas d'argent... Tout était sous le sequestre et sous les scellés!... Elle vendit tout ce qu'elle avait, sa croix d'or, ses couverts d'argent, ses jupes et enfin ses chemises pour que l'enfant que la Providence lui confiait, ne manquât de rien!... Elle le sauva!... Mais il fut long-temps faible et languissant, car cette pauvre jeune fleur, elle aussi avait été frappée de l'ouragan!... Et lorsque madame de Custine sortit de prison, Nanette ne lui remit dans les bras qu'un pauvre petit être presque méconnaissable, pâle et maigre, presque muet.. Mais qui s'appelait son fils et qui déjà avait assez de cœur pour qu'une fièvre presque mortelle le reprît à la vue de sa mère qu'il n'avait pas vue depuis les trois mois que durait sa maladie!!...

Mais avant que madame de Custine reçut à la fois cette douleur et cette joie, elle avait encore bien langui dans son cachot!!... Personne ne s'oc-

(1) C'est elle que M. de Custine a voulu peindre dans *le Monde comme il est*, dans Nicolle, admirable type de ce que peut être une femme dévouée; comme tout ce qui est au reste dans ce livre.

cupait de son sort, et rien ne lui montrait le jour de la délivrance.

« Ah! se dit un jour Nanette, il me faut aller voir les *pays!*... (1)

Ces *pays* étaient des ouvriers en porcelaine tous nés sur les terres de Custine... Ils avaient tous vu *leur belle jeune dame* quand elle avait été en Lorraine, et en avaient gardé un souvenir d'affection admirative tout-à-fait tendre... Le général Custine avait fondé une manufacture de porcelaine sur ses terres, et ces hommes y avaient été employés. Après sa mort l'établissement fut perdu, et ces hommes vinrent à Paris demander de l'ouvrage à Dyle. Nanette obtint sans peine leurs signatures au bas d'une pétition adressée *au citoyen Legendre*, pour faire mettre en liberté la citoyenne Custine enfermée aux Carmes.... Nanette porte la pétition chez Legendre; mais tel était le désordre de tous les bureaux alors, que cette pièce, dont dépendait la liberté, peut-être la vie d'une créature humaine, fut jetée et oubliée dans ce bureau, et Nanette n'en eut aucune nouvelle!...

Un soir, les commis de Legendre, à la suite d'un dîner, où leur gaîté avait été plus que doublée, jouaient dans le bureau de leur patron tandis que lui-même était en fête ailleurs. En courant, montant sur les chaises, sur les tables, se battant

(1) On sait qu'en France il y a beaucoup de provinces où l'on s'appelle ainsi.

à coups de cartons et de livres, ces jeunes fous firent tomber quelques papiers du haut d'un rayon de bibliothéque... C'était la place des pétitions!... L'un de ces jeunes gens (il s'appelait Rossigneux) ramasse un de ces papiers, et, sans le lire, fait jurer à ses camarades, que le prisonnier que cette pétition concernait serait libre le lendemain matin, et que le même soir ils feraient signer le mandat de liberté à Legendre.

« Fût-ce le prince de Condé, s'écria-t-il, il sera libre!!...

— Oui! oui! s'écrient ses camarades!...

Ce prisonnier c'était madame de Custine!!...

Legendre ne rentra qu'à deux heures du matin! Les jeunes gens l'avaient attendu. A deux heures cinq minutes, il avait signé. A trois heures les jeunes fous étaient à la porte de la chambre de madame de Custine, car le nom de Legendre ouvrait toutes les portes!...

Madame de Custine dormait... On frappe à sa porte à coups redoublés!... Les terroristes essayaient alors de revenir aux affaires et chaque heure nouvelle pouvait amener une nouvelle politique; madame de Custine le savait, et son cœur battit violemment à ce bruit inusité.

« Qui-est là, demanda-t-elle?

— On t'apporte ta liberté...

— Qui?

— Les commis de Legendre.

— Je ne veux pas sortir à cette heure-ci.

— Es-tu folle ? Après huit mois de prison !...

— Non. Mais personne ne m'attend chez moi, mon fils est malade... Je ne l'ai pas vu depuis trois mois ; j'aime mieux attendre jusqu'à demain.

— En voilà d'une bonne, par exemple ! Voilà une femme patiente !

— Non, je suis fort impatiente... Mais j'aurais peur la nuit au milieu de Paris... Et je ne pourrais peut-être pas rentrer chez moi...

— Nous permets-tu de revenir te chercher demain en fiacre ?...

— Oui.

— Adieu ! Nous te conterons ce qui t'a fait sortir, afin que des intrigans ne viennent pas ensuite te demander de l'argent pour avoir, diront-ils, obtenu ta liberté... »

Le lendemain les jeunes gens étaient aux Carmes... Ils emmenèrent madame de Custine, et la réinstallèrent chez elle, c'est-à-dire dans un appartement où TOUT était sous le scellé !... La seule pièce qui fût libre était une cuisine... Ce fut là que se passa cette scène digne du pinceau d'un peintre, dont le cœur comprendrait toute la poésie de l'ame ! ce fut là que cette jeune femme si belle, si magnanime, si naïve dans sa grandeur, reçut des mains d'une autre femme aussi héroïque peut-être, et sa liberté et son enfant !... son enfant bien aimé, son seul enfant... dont le père, lui aussi, avait rougi l'échafaud d'un sang innocent !!... Le pauvre petit était là, dans la plus misérable pièce de

sa maison, pour y mourir peut-être sous la garde d'un *savetier*, nommé par la commune pour être son tuteur et qui couchait à côté de son pupille (1)... Voilà ce que madame de Custine retrouva chez elle, à vingt deux ans, après avoir vu périr sur l'échafaud, son beau-père, son mari, et ses amis!!... après huit mois de prison, et quelle prison!!... (2)

J'ai rapporté cette histoire pour empêcher les anarchistes de s'écrier, à la lecture de l'histoire de la comtesse de***; ils verront que les chances de malheur sont bien autrement terribles sous leur gouvernement... Sans doute l'abus du pouvoir et de la faveur est bien à redouter... mais le tableau de ce bureau des pétitions chez Legendre, cette confusion, cette orgie, dans laquelle se décide la vie et la liberté d'une pauvre jeune femme de vingt-deux ans... cet enfant captif aussi à trois ans sous la garde d'un savetier!... tous ces événemens ont une couleur à nulle autre pareille; et après avoir entendu ces deux récits, on préférerait encore aller vivre dans le pays monarchique, que dans celui d'une soi-disant liberté, où la vie et la mort se jouent dans une scène d'ivresse.

(1) M. de Custine était alors tout petit enfant.

(2) Le récit de l'histoire de madame de Custine est dans la biographie que j'ai faite d'elle, et qui se trouve chez Renduel.

## CHAPITRE X.

Débarquement à Cannes. — La défense à l'île d'Elbe. — projets glorieux. Sainte-Hélène et le souvenir. — Le colonel Saint-Vincent. Expédition du capitaine Bodin. — Le colonel Bory à Saiote-Hélène en 1802. - L'espiéglerie. — Le gouverneur et le plan de l'île. - La carte. — Le premier consul. La Malmaison. -- M. de Las cazes, et encore Bory de Saint-Vincent.

En apprenant le débarquement de Napoléon à Cannes, tous les membres du congrès crurent apprendre pour la première fois qu'il était à l'île d'Elbe. Ils crurent tous l'avoir à leur côté. Le roi de Bavière, transfuge de l'amitié, oubliant que sans Napoléon il n'eût jamais été roi !... oubliant la reconnaissance la plus vulgaire, le roi de Wurtemberg, tous ces princes médiats et immédiats pâlirent à la pensée de revoir aux portes de leurs palais cet homme outragé auquel ils devaient *tous* leur couronne et une augmentation de pouvoir !... Oh ! jamais je ne puis parler librement ni avec calme de cette époque ; l'Angleterre, non contente d'avoir épuisé la France jusqu'au cœur pour lui faire supporter toutes les guerres qu'elle lui sus-

cite depuis quarante ans, jalouse du malheur paisible de cet homme qui répandit sur la France une lumière immortelle, voulut au moins lui faire expier cette gloire de la nation dans une longue agonie... et c'est pour nous que Napoléon a souffert, oui, c'est pour nous qu'il est mort!...

C'est alors que fut définitivement décidé la grande question de Sainte-Hélène!... Sainte-Hélène! dont les sables calcinés ne produisent que des racines amères, quelques gommiers... et la mort!...

L'empereur Napoléon fut averti de ce projet de Sainte-Hélène... Sa première pensée ne fut pas du tout de venir en France et même en Italie. Ceci, je puis l'affirmer; j'en ai la preuve. Il eut la pensée, et d'abord elle fut bien déterminée, de se défendre à Porto-Ferrajo. Il avait le temps d'avoir des provisions de guerre et de bouche en aussi grande quantité qu'il le pouvait vouloir... La position était superbe... Il pouvait donc se défendre!... Quelle gloire pour lui!... Quelle gloire de résister encore une fois à l'Europe acharnée contre un seul homme, le redoutant assez pour vouloir l'exiler sous les tropiques; et pourtant en ce moment il n'avait plus pour puissance que son génie, que son immense, que sa magique nature!... Mais on l'aimait, on le pleurait!... et les pleurs qui coulaient pour un homme comme Napoléon ne pouvaient être payés que par des flots de sang pour une larme!...

« Je me défendrai donc, disait-il à quelqu'un

dont j'ai eu ces détails... Oui... Je me défendrai... Je le puis!... Mais je me défendrai six mois!... un an!... deux ans!... Et puis au bout de ces deux ans il faudra donc me rendre ou sauter en l'air comme une grenade!... C'est une triste fin!... Ce serait celle d'un insensé qui aurait sacrifié des centaines d'existences généreuses pour la vaine gloire de faire dire à la postérité: Napoléon s'est défendu pendant deux ans sur son rocher de fer!...

« Elle parlera de moi sans cela! disait-il ensuite avec un noble orgueil.

Pendant long-temps Napoléon fut ainsi dans une fluctuation de pensées qui le faisait même souffrir... Il recevait tous les jours des nouvelles de France. Il voyait combien la Restauration avait d'ennemis; comme la route qu'elle avait prise la renvoyait à Hartwell... Tous les anciens généraux étaient écartés pour faire place à des émigrés qui n'avaient de leur vie manié un sabre ni un fusil... J'ai vu des hommes comme un M. O'Mahoni (1) qui était à Versailles, n'ayant d'autres titres à produire que son inaction, qui n'avait d'autre motif elle-même que son incapacité; eh bien! cet homme ayant écrit dans le *Drapeau blanc* des articles aussi sots et mal faits qu'ils étaient incendiaires et dignes de 93, mais entremêlant toutes ces bêtises de *vive*

(1) Je parle de M. O'Mahoni le fils. Le père est un brave homme qui a servi.

*le roi quand même*, de dévouement au duc d'Angoulême et à son *illustre père*, au duc de Berri et à son *illustre belle-sœur*... eh bien ! il avait raison après tout..... Savez-vous ce qu'il a trouvé en semant ainsi en bon terrain ?... Des épaulettes de lieutenant-colonel !... Oui, c'est la vérité... Et pour être historien, je pourrais, et même je *devrais* en nommer un plus grand nombre... Mais parmi eux il y avait des gens qui du moins étaient irréprochables. Tandis que cet homme dont j'ai parlé alliait une dévotion de Port-Royal à celle de Babylone, comme pour se jouer de tout ce que Dieu a mis de sacré et d'honorable dans le cœur de l'homme.

C'étaient donc des nouvelles semblables que l'empereur recevait à l'île d'Elbe ; il voyait que tous les jours la restauration, bien loin de prendre racine, devenait anti-nationale... il vit de son regard d'aigle l'égalité devant la loi, cette véritable et seule liberté qu'une nation puisse avoir, et que lui, Napoléon lui avait donnée, il la vit attaquée. Le Code civil lui-même, quoique incomplet, mais qui n'en est pas moins un admirable monument de sa volonté d'être un grand souverain, eh bien ! ce Code était attaqué également ; des lois sages, comme celle du divorce, par exemple, étaient abrogées. La liberté de conscience, ce mobile dont l'empereur s'était servi pour ramener dans le sein de la France une foule d'individus qui craignaient l'exil du fanatisme une autre fois. Les paysans effrayés de la menace de la dîme que leur

firent les curés (menace qui aurait eu son exécution), craignirent alors qu'on ne leur imposât tous les fléaux dont la révolution les avait délivrés. J'entendais, en Bourgogne, où j'étais allée faire un voyage, les paysans rappeler l'empereur Napoléon avec enthousiasme... ils avaient *peur de la restauration*, voilà ce que je puis affirmer... ils avaient une terreur profonde de tout ce dont leurs pères leur parlaient, comme les corvées, la glèbe, le vasselage *et toutes les conditions*.. La Légion-d'Honneur, cette récompense honorable que l'empereur donnait comme signe d'une belle action civile ou militaire, fut jetée comme un signe au contraire qui devait marquer un homme et l'entourer de défaveur; et puis, comme si toutes les classes, toutes les branches de l'industrie devaient recevoir des craintes en même temps qu'une humiliation, les tribunaux furent attaqués dans leur inamovibilité... c'était une grave question... Il semblait que les Bourbons *voulussent* être aux prises avec la nation pour lutter et vaincre sans doute, car enfin on ne va pas sur le champ de bataille pour être vaincu... mais, à moins d'être inepte ou fou, comment croire à la victoire en agissant ainsi?

L'empereur Napoléon, en recevant des lettres et des journaux, comprit bien mieux l'état de la France que la Restauration ne le voyait elle-même, elle qui était sur les lieux... Il dit que jamais l'armée ne lui serait même attachée... il y avait eu rupture

entre elles, et la Restauration aigrissait chaque jour les rapports qui subsistaient encore entre elles... tandis qu'entre Napoléon et l'armée, le lien d'affection était indestructible... il était de fer, et ces malheureux venaient encore de le retremper... ce fut cette pensée qui domina toutes les autres et le détermina à partir de Porto-Ferrajo pour prévenir le congrès.

Quant au congrès, on continua à prendre des mesures pour transférer Napoléon à Sainte-Hélàne!... Lord Wellington parla de l'île de Malte... mais l'ordre parlait de le réclamer, et l'Angleterre voulait prendre Malte pour elle, et s'en servir autrement que pour en faire une prison.... on décida Sainte-Hélène!. .

Il y a dans la vie de bizares rapprochemens; en voici un des plus singuliers à propos de Sainte-Hélène.

On peut se rappeler qu'en 1801, le premier consul fit partir une expédition savante pour faire le tour du monde. Cette expédition était commandée par le capitaine Bodin; il portait à son bord plusieurs savans fort habiles, et dans le nombre, il en est un qui est de mes amis les plus intimes; c'est le colonel Bory de Saint-Vincent. Bory de Saint-Vincent était alors un jeune homme bien spirituel, bien brave, bien aventureux, et ne demandant qu'une occassion de faire une action remarquable... Il est, comme on sait, naturaliste fort habile et dessine à merveille; il est aussi fort savant dans tout

ce qui a rapport dans la science de lever des plans et des cartes; ceci est à remarquer.

L'expédition eut un succès complet. On rapporta les plantes les plus rares, des animaux inconnus. C'est de cette expédition que nous avons les kangoroos et les cygnes noirs, ainsi que ces beaux casoars des Indes avec leur admirable plumage et leurs jambes en fuseaux. Dans le cours du voyage, l'expédition relâcha à Sainte-Hélène... Bory de Saint-Vincent, que son grade déjà fort avancé malgré sa jeunesse, mettait en position d'aller chez les autorités du pays, fut très-bien accueilli chez le gouverneur de l'île, qui était un autre homme que ce monstre à face humaine qu'on appelle Hudson-Lowe..... Le gouverneur de 1802 était un homme bon et poli. Il reçut nos savans et nos artistes avec toute l'hospitalité anglaise du bon temps; on ignorait encore la rupture du traité d'Amiens.... Bory de Saint-Vincent dînait donc et déjeûnait presque tous les jours chez le gouverneur. Comme il herborisait, et cherchait surtout particulièrement des minéraux, enfin toutes les choses de sa science favorite, il avait facilement obtenu la permission d'aller seul dans l'intérieur de l'île, chose fort difficile, parce qu'on redoutait l'observation d'un œil savant et que l'on ne voulait pas que les fortifications pussent être dessinées, et le secret de la défense de l'île donné au public... En conséquence, on signifia à Bory qu'il pouvait aller ramasser du *mica* et des pierres de toute nature, sur les som-

mets escarpés et labourés, sillonés par la foudre des montagnes de Sainte-Hélène, mais ne pas outrepasser un endroit qui lui fut désigné.

Bory n'avaient pas songé jusque-là à prendre la carte de l'île; mais comme il était dans l'âge où la défense produit le contraire de ce qu'elle doit produire, et qu'il était alors espiègle et spirituel comme un page, il n'eut qu'une pensée, ce fut d'emporter la carte de Sainte-Hélène, malgré ce méfiant qui croyait que son île *était l'île heureuse* et que chacun voulait en être roi. Alors il ne chercha plus de pierres *micasées*, *ardoisées*, il se mit à travailler à sa carte. Il y en avait une comme une manière de plan dans le billard du gouverneur; Bory de Saint-Vincent se mit à l'étudier, et quand il n'était pas en course il jouait au billard, c'était comme une passion. « C'est singulier, disait le gouverneur il manque toujours, c'est continuellement mon tour. »

C'est que tandis que l'autre jouait, Bory se retournait, regardait le plan et puis allait tout de suite travailler à sa carte. Au bout de huit jours elle fut finie; elle était fort bien faite et il fut charmé que le bon gouverneur eût eu la pensée de se méfier de lui : « Car, disait-il, sans cela jamais je n'y aurais pensé. »

L'expédition revint en France; le capitaine Bodin présenta au premier consul toutes les raretés qu'il avait rapportées de son voyage. Napoléon lui fit un

accueil comme il le faisait toujours à ceux qu'il estimait et voulait honorer.

Or il faut dire qu'à cette époque l'Angleterre avait une grande suprématie que Napoléon travaillait de tout son pouvoir à lui faire perdre ; il était convaincu, comme le sera tout homme de talent, que la puissance Anglaise ne réside que dans l'Inde; c'est là où elle est vraiment souveraine... C'est de là qu'elle envoie ses décrets et qu'elle commande. Napoléon le savait bien (1)! Aussi de toutes les possessions qui leur servaient de comptoirs et de lieu de repós pour un grand voyage, Sainte-Hélène, par exemple, lieu de repos pour le voyage de la Chine et du Japon, Sainte-Hélène inspira toujours une vive curiosité à Napoléon!... En causant avec Bory de Saint-Vincent qui lui parla de Sainte-Hélène, il témoigna le plus vif désir de voir cette carte qu'il avait levée... Bory la tira de son portefeuille et la lui présenta; Napoléon courut à une table, l'étendit dessus et se mit aussitôt à l'examiner en adressant des questions sans nombre à Bory de Saint-Vincent, qui lui nommait chaque lieu qu'il remarquait. Lorsque Bory prit congé, Napoléon lui dit :

« Je désire que cette carte ne soit pas publiée avec votre voyage... C'est important même... »

Bory de Saint-Vincent s'inclina et promit d'obéir

(1) C'est-à-dire, que telle était la position de l'Angleterre en 1802, mais depuis elle a bien changé.

au premier consul... Comme il était à la porte, Napoléon le rappela.

« J'ai réfléchi, lui dit-il, donnez-moi cette carte, il est plus prudent de la tenir sous clef. »

Bory de Saint-Vincent donna sa carte et s'en fut. Les années s'écoulèrent... l'empire s'établit, s'écroula... et Napoléon s'en fut à Sainte-Hélène ! Au moment de quitter la Malmaison pour toujours, il voulut visiter quelques meubles renfermant des papiers que l'impératrice Joséphine avait religieusement conservés et que depuis sa mort ses enfans n'avaient pas touchés non plus par respect. Dans le nombre était cette carte manuscrite de Sainte-Hélène !... Napoléon fut frappé, en la retrouvant, de la pensée qu'il pourrait en avoir besoin, puisqu'il s'embarquerait n'importe pour quelle partie du monde !... Il ne crut pas du tout que ce serait d'une manière fâcheuse qu'il verrait Sainte-Hélène, car il croyait bien échapper à ses ennemis à cette époque ; toujours est-il qu'il l'emporta. Et M. de Las Cazes à dit à Bory de Saint-Vincent que la carte que l'empereur avait sur sa table à Longwood était la sienne !... Quelle singulière destinée que celle de cette carte !

---

## CHAPITRE XI.

Nullité du ministère de Louis XVIII. — M. de Blacas. — M. de Vitrolles. — M. Dandré. — Son esprit. – *Le faux niais.* — *Ce coquin de Bonaparte!* — Le GÉNÉRAL VARUS. — L'armée n'en veut pas. — Marie Louise à Aix en Savoie. — Monsieur de l'île d'Elbe. — Le marquis de la T.......te. — L'Angleterre et lord Castlreagh. — Le protocole. — L'acte d'accession. — Toujours les fautes de la Restauration. — MONSIEUR et le duc d'Orléans partant pour Lyon. — Le duc d'Angoulême et le duc de Bourgogne. — Les comparaisons. — Le duc et la duchesse d'Angoulême à Bordeaux. — Le duc de Valmy. — Les souvenirs de l'armée d'Italie. — Le petit caporal et le général Bonaparte. — Le général Kellermann et Marengo.

On prétend qu'on peut juger un homme d'après ceux dont il s'entoure. Je ne crois pas cette pensée toujours juste; mais elle l'est dans ce sens qu'il est rare qu'un homme qui s'entoure de gens médiocres ne le soit pas lui-même... Voilà où j'en voulais venir pour parler librement de Louis XVIII... Il pouvait bien traduire du latin... apprendre par cœur le nom de tous les curés de Meudon, faire des vers médiocres et réciter une scène de Phèdre

avec mademoiselle Duchesnois, mais c'était encore un pauvre roi comme son frère... Néanmoins à la bonté près.

Cette nullité dont je parlais tout à l'heure s'annonça d'abord dans les hommes qu'il mit autour de son trône pour le soutenir. L'Hercule de cette troupe était M. de Blacas; qu'on juge du reste. M. de Tufières n'était qu'un innocent bien humble auprès du seigneur d'Aulps.. enfin il a la morgue et la suffisance de l'insuffisance. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de plus ennuyeux voulant faire de l'effet. Il est enfin comme tout homme gonflé de prétentions et nul de mérite.

Mais puisque cette histoire est celle de la Restauration, il faut parler d'un autre homme qui se disait géant tout comme les autres, et dont le nom m'arrive à la pensée plus vite que celui de ses collègues de médiocrité, c'est M. de Vitrolles; il était l'ennemi acharné, je ne sais pourquoi, de Blacas, qui, du reste valait mieux que lui; ce M. de Vitrolles avait la faveur de MONSIEUR, comme M. de Blacas avait celle du roi. Aussi, dès que le débarquement de l'empereur fut connu au Château, il prit une attitude fort ridicule. Il devait comprendre que M. de Blacas, dans ce moment-là, c'était le roi; il poussait MONSIEUR pour le faire aller à tout instant chez le roi pour lui donner un conseil; parmi tous ceux qui circulèrent par son propre moyen, car il était fort généreux de ses pensées et les communiquait à chacun, il me revint qu'il

avait engagé MONSIEUR à conseiller au Roi de quitter Paris et d'aller dans une ville du Midi pour y convoquer les états-généraux.

Je donne cette anecdote comme on me l'a dite ; je ne l'affirme pas pour l'avoir entendue de mes propres oreilles ; le plus curieux c'est que la raison qu'il donnait pour faire une pareille démarche, c'est que le roi devait trouver des bataillons armés en frappant du pied... *C'était une population toute dévouée* disait M. de Vitrolles. On voit comme il connaissait bien l'esprit général du pays avec ses bataillons armés, quand ce pays si révolutionné pour la bonne cause a laissé M. d'Angoulême se battre tout seul, ce qu'il a fait très-bravement du reste ;... mais pour des bataillons, même une compagnie, on n'en vit pas une.

Il y avait dans ce ministère un autre homme dont la nature est pour moi tout inexplicable. C'est M. Dandré, le directeur de la police générale ; Louis XVIII a eu l'air de le juger comme un niais, parce qu'il n'avait pas averti du retour de l'île d'Elbe. J'ai déjà dit qu'il n'y avait pas DE CONSPIRATION FLAGRANTE ! Que pouvait donc dire M. Dandré ? qu'on regrettait Napoléon et qu'on n'aimait pas la Restauration, malgré les adorations qui remplissaient les journaux, tels que *la Gazette de France*, et la *Quotidienne*, et *le Drapeau Blanc !* M. Dandré était un homme d'une extrême finesse, plein de malice et d'esprit. Il est hors de doute qu'il comprenait la position fausse des Bourbons, en raison de

la route qu'ils suivaient; mais le moyen d'avertir des hommes qui se trompent volontairement? Je ne crois pas que M. Dandré ait répondu autrement au roi que pour railler :

« Comment sire (1), ce coquin de Bonaparte est assez insensé pour débarquer en France !! il faut en remercier Dieu ! on le fera fusiller ! »

M. Dandré est un de ces hommes qu'on connaît mal en les jugeant sur leurs paroles. Je ne prétends nullement, en disant ceci, choquer sa bonne foi d'homme d'honneur; mais par exemple, en répondant ce mot au roi, il se tirait d'un cas épineux qui était celui de donner à Louis XVIII une réponse claire et précise sur le silence de la police, au moins relativement aux dispositions des napoléonistes, dont le nombre était grand à Paris à cette époque. La reine Hortense (2) était alors dans une complète activité pour préparer le retour de l'empereur; mais tout cela, je le répète, était une preuve insaisissable, purement métaphysique. Il n'y avait rien de matériel à saisir, à *appréhender* au corps enfin; que pouvait donc M. Dandré? La finesse de son coup d'œil lui avait fait juger que les Bourbons étaient revenus bien plus *encroutés* dans leurs vieilles coutumes qu'avant leur départ; lui qui avait mar-

(1) Propres paroles de M. Dandré. Seulement il faut les traduire autrement.

(2) Mais, je le répète, sans *conspiration* et seulement avec des paroles; on sait combien la *conversation* a d'empire sur les Français.

ché avec le siècle et avec la nation, il ne vit qu'un moyen de contrebalancer le pouvoir de Napoléon : c'était d'être franchement roi constitutionnel, ou bien monarque absolu comme Louis XIV; mais il fallait pour le premier une autre éducation, et, pour le second, être un autre homme que ne l'était Louis XVIII; n'est pas despote qui veut! Cependant Louis XVIII était le moins médiocre de la famille; mais il fut perdu par ceux qui l'entouraient; ils perdirent en même temps la France par leur avidité, cette soif, cupide dont tous étaient attaqués; ils se plongeaient dans les pensions, les honneurs, les emplois, les grades, les indemnités et tout ce qui était hors de ce cercle fantastique et doré n'était pour eux que mensonge et invention. En attendant, la désaffection était partout; une défiance générale régnait partout. Voilà, je le répète, quels furent les auxiliaires de l'empereur; il n'en eut pas d'autres. On a prétendu, je le sais, qu'une longue conspiration avait été tramée, et que le retour de l'empereur avait été amené par de longs travaux. Ce n'est pas vrai. Sans doute, toutes les personnes qui lui étaient dévouées et qui étaient demeurées dans Paris, ces personnes-là saisissaient toutes les occasions pour parler de Napoléon, et faire une continuelle comparaison à l'avantage de l'empire. Voilà les conspirations qui furent faites; mais autrement, non. C'est un fait de notre histoire qu'il est très-important de constater.

On connait M. Dambray...! M. Dambray qui se

frottait les mains tant il était joyeux d'avoir eu le *courage* de parler au nom du roi, le jour où pour la première fois le roi parut devant la nation représentée par ses mandataires ! Cette seule sottise qui annonce l'entêtement et la stupidité, donne la mesure de la force de M. d'Ambray.

Ce n'était plus Dupont qui était à la guerre ; il avait fallu que le roi entendît les cris d'indignation de l'armée, qui ne voulait pas d'un homme comme lui pour son ministre. Mais le mal était produit, la désaffection avait été complète, et comment ne l'eût-elle pas été avec lui !... Oh ! les fourches caudines !... les fourches caudines !... honte !... éternelle honte !...

Dans sa nomination au ministère de la guerre, on y vit l'effet de cette sotte médiocrité des réactions !... Le roi a pris Dupont, parce qu'il avait été en prison et qu'il était ennemi de l'empereur ! Nulle action d'éclat ne le signalait au milieu de tant d'autres dont les épaulettes étaient gagnées par des milliers de hauts faits ; toujours des fautes, et des fautes sur des sottises ! ! Enfin il faut s'arrêter, car des récriminations ne produisent que de l'aigreur ; mais je me rappelle cependant, avec une rancune que je ne puis oublier, que sans les fautes de la Restauration les cent jours n'auraient pas été !... les alliés ne fussent pas revenus, et nous serions restés UNE NATION, tandis que maintenant nous avons toujours le même cœur pour souffrir, pour comprendre notre position, les mêmes yeux pour

contempler notre ruine et voir que nous ne sommes plus qu'une peuplade ! !... Le dernier misérable est soigné dans un hospice... et quand la France souffre, qu'elle pleure, quand les places et les emplois sont dans quelques mains sordides, qui jamais ne s'ouvrent pour répandre un bienfait, quand la patrie, enfin, cette mère dont le nom seul fait battre le cœur, est malade et en péril, il ne se trouve même pas un médecin pour lui donner ses soins.

Voilà où nous ont conduits les fautes de la Restauration ; voilà la suite des cent jours !... Ce n'est pas l'empereur qu'il faut accuser des cent jours ! c'est le ministère Blacas !... Ce ne sont pas les républicains, le peuple en révolte, les démagogues qu'il faut accuser de 1830, c'est le ministère Polignac, ce sont les ordonnances, c'est la Restauration !... La Restauration a détruit non-seulement notre bonheur assuré par la paix, mais elle nous a faits l'ennemi de l'Europe entière... Qu'il arrive encore une révolution comme celle qui a eu lieu en 1792, et que des milliers de Français soient rejetés par les factions hors des limites françaises, de ces limites que le sang des premiers martyrs de la liberté avait reculés jusqu'aux bords naturels posés par Dieu même, eh bien, vous verrez que l'Europe, l'Amérique, et l'Asie elle-même qui se réveille, ne voudront pas de nous. Nous sommes attaqués d'une lèpre que nous a jetée cette malheureuse Restauration, et dont nous ne pouvons guérir. C'est un besoin d'intrigues, de révoltes mystérieu-

ses, parce qu'il y a oppression, désir de vengeance, parce qu'il y a eu abus de pouvoir, et tout cela est le fruit de la Restauration.

Mais le mal le plus grand qu'elle ait fait à sa cause, c'est d'avoir rivé le cadenas qui attache la malheureuse famille des Bourbons à un exil éternel. C'est le parti qui aurait dû la sauver, qui l'a perdue, et pourtant cet homme si funeste à Louis XVIII, ce parti dont les maximes ont amené 1830, vous voyez l'un auprès du monarque exilé, et les autres en pleine vigueur dans leurs paroles et dans les actions de tout ce qui les entoure; en vérité en contemplant un tel malheur et une telle folie, je ne puis m'empêcher de m'écrier et de demander à Dieu, quel crime inexplicable a donc commis un des aïeux de cette malheureuse famille, pour que les descendans soient punis aussi rigoureusement jusqu'à la dernière génération!...

Mais enfin l'œuvre était accomplie, tout était consommé, et Napoléon était parti de l'île d'Elbe pour venir en France. Il avait été averti à Porto-Férajo, par un ami qu'il avait à Vienne et que j'ai toujours jugé être le roi de Wurtemberg, ou le roi de Bavière, à moins que le général Koller ne lui ait porté une communication de sa femme, lorsqu'il fut envoyé, je ne sais plus pourquoi, à l'île d'Elbe, pendant l'automne de 1814; mais ceci n'est probable en aucune façon, parce que Marie-Louise aurait plutôt aidé à recouvrir le piège qui aurait fait tomber son mari qu'elle ne l'aurait découvert, et

puis, à l'époque ou le général Koller fut désigné pour aller à l'île d'Elbe, Sainte-Hélène n'était pas encore le lieu *convenu*, du moins entre les alliés pour la nouvelle prison de l'empereur... D'ailleurs Marie-Louise avait été à Aix en Savoie d'où elle pouvait envoyer bien plus aisément à Porto-Férajo, si son ame de marbre avait eu la pensée d'y adresser seulement un souvenir.. C'est ici le lieu ; puisque je parle de Marie-Louise bien malgré moi, car son nom me fait mal à écrire, de signaler une autre platitude de sa conduite. Comment peut-il se faire qu'une femme, une mère !... une épouse, un être chargé par le ciel de ces trois missions sacrées ait pu les répudier toutes trois au point de s'allier aux ennemis de l'homme dont elle avait partagé la couronne et la couche, l'année même de la chute de celui qui l'avait aimée et aimée avec amour, avec passion, de celui qui avait été son mari, le père de son enfant, celui qui l'avait entourée pendant quatre ans de tout ce que la nature humaine peut produire pour charmer la vanité, flatter l'orgueil d'une princesse, toucher le cœur d'une mère, et attendrir l'ame d'une femme ! Eh bien ! toutes les jouissances demandées même avec exigence, par tout ce que je viens de nommer, tout fut prodigué à celle qui ne sut reconnaître aucun des sentimens qui voulurent embellir sa vie...

Je connais une personne qui était à Aix, en Savoie, la même année que Marie-Louise, et qui me racontait avoir entendu, non pas une fois,

mais plusieurs, parler devant elle de l'empereur et l'appeler *Monsieur de l'île d'Elbe!..*

Cette personne est le marquis de La T.......e gendre du comte Ch.... L....

Mais celle qui allait dans un lieu qui, l'année précédente, faisait *partie de son empire*.... un lieu dans lequel on ne lui donnait le titre de majesté, qu'en regardant si on était écouté.... celle qui avait pu se séparer de son fils au moment où les souverains assemblés auraient pu l'enlever à son aïeul pour en faire un otage contre son père, mais qui n'auraient pu l'arracher à sa mère, car quelle force peut balancer celle d'une mère!!... « Eh bien! celle qui put faire tout cela devait rire en entendant parler ainsi de l'homme que les siècles placeront au premier rang de tous!!!.. Cela devait être!

Ne parlons plus de Marie-Louise! — Maintenant il me faut dire quelques faits connus, sans doute, mais assez peu pour que l'on en trouve ici la relation, au moment où la question de l'île d'Elbe reparaît avec l'empereur Napoléon.

Au moment de la signature du traité de Fontainebleau, Napoléon remarqua avec étonnement que l'Angleterre n'avait pas signé.

« Je ne me mettrai certainement en route qu'après avoir eu une garantie positive de l'Angleterre, » dit l'empereur.

Le fait est que le duc de Vicence, malgré *ou avec* ses bonnes institutions, n'avait fait que des sottises dans tout ce qui s'était passé depuis qu'il

avait été chargé des affaires, soit extérieures, soit intérieures de Napoléon.

Cependant, l'abdication était signée... Lord Castlreagh évitait de donner sa sanction, autrement que par une accession pure et simple au traité qui abandonnait l'île d'Elbe, et Parme, Plaisance et Guastalla.

Enfin, dans une partie d'un protocole du 10 avril, voilà ce qui fut mis par lord Castlreagh. — J'en eus immédiatement la copie :

« Les plénipotentiaires de Napoléon et ceux des puissances alliées, s'étant assemblés aujourd'hui, sont convenus des articles du traité qui déterminent les arrangemens relatifs à Napoléon et à sa famille.

« Lord Castlreagh, ministre de S. M. Britannique, a déclaré que l'Angleterre ne pouvait pas *intervenir comme partie dans ledit traité;* mais il a PROMIS DE DONNER l'acte d'accession de sa cour dans le plus bref délai possible, pour ce qui concerne seulement *la libre possession* et la *paisible jouissance, en toute* SOUVERAINETÉ de l'ILE d'ELBE et des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla.

« Lord Castlreagh a également promis de donner les passeports et les sûretés nécessaires pour le voyage. »

Ce protocole, ou plutôt le procès-verbal de la conférence qui régla les destinées de l'empereur, a été fait le 10 avril... Maintenant, voici l'acte d'accession qui fut donné par lord Castlreagh, le 17 avril 1814, c'est-à-dire, sept jours, comme on

voit, après l'abdication de Napoléon. Cependant, tous les journaux légitimistes criaient, dans leurs feuilles, que Napoléon reculait son départ par de vaines et sottes raisons, bien *fausses*, bien *puériles*. Le fait réel, comme je le prouve par l'acte que je mets ici, c'est que l'empereur ne voulut se mettre en route qu'avec l'acte d'accesion et les sûretés promises par lord Castlreagh. Elles n'arrivèrent que le 17, et l'acte ne fut signé que ce même jour. Il fallut le notifier; tout cela prit encore deux jours, et Napoléon partit le 20 de Fontainebleau. C'est ainsi que les faits, souvent voilés, n'apparaissent aux hommes qu'au travers d'un brouillard qui les rend informes. Nous devrions être plus attentifs à juger et plus difficiles pour nous déterminer à prononcer.

Voici l'acte d'accession.

« Attendu que LL. MM. l'empereur d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie, l'empereur de toutes les Russies et le roi de Prusse, sont intervenus au traité conclu à Paris et signé le 11 avril de la présente année, à l'effet d'accorder pour les termes respectivement fixés, tels qu'ils sont mentionnés dans le traité, à la personne et à la famille de Napoléon Bonaparte la possession en souveraineté de l'île d'Elbe et des duchés de Parme, de Plaisance et Guastalla, et pour régler tous autres objets. Lequel traité a été communiqué au prince régent de la Grande-Bretagne et d'Irlande, par les ministres de LL MM. II. et RR. susnommés, lesquels

ministres, au nom de leurs souverains respectifs, ont engagé le prince régent à y accéder au nom et pour Sa Majesté.

» S. A. R. le prince régent, ayant une pleine connaissance du contenu du dit traité, y accède au nom et pour Sa Majesté, pour autant que la chose regarde les stipulations à la possession en souveraineté de l'île d'Elbe et des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, mais S. A. R. ne doit pas être considérée comme étant partie intervenante aux autres conditions et stipulations y continues.

« Donné DE MA MAIN, et sous mon sceau, à Paris, le 27 avril 1814.

Par ordre de son S. A. R. le prince régent, agissant au nom et pour sa majesté.

*Signé,* Lord CASTLREAGH.

C'est un texte inépuisable de commentaires que ces pièces singulièrement faites soit comme simplement pour un particulier, soit comme pièces diplomatiques; comment l'empereur a-t-il pu, après leur lecture se fier, une heure, une minute à l'Angleterre! Il était écrit dans ces pièces fatales que jamais Napoléon et l'Angleterre ne seraient amis; il y était écrit que le souvenir des injures serait éternel... et cela y était écrit en caractères de sang...

Aussitôt que le roi sut à *n'en plus douter* que Napoléon était débarqué à Cannes, il eut un de

ces momens de vertige qui peuvent amener la mort, il était déjà fort souffrant et cette nouvelle venait le frapper comme un boulet de canon, lui, qui certes ne les avait jamais cherchés. On tint un conseil extraordinaire, et là il fut résolu que Monsieur partirait pour Lyon dans la nuit même... Louis XVIII n'avait jamais aimé le duc d'Orléans, et il le prouva dans cette circonstance par la manière peu convenable dont il lui donna l'ordre d'accompagner Monsieur. Le duc d'Orléans fut très-contrarié de cet ordre, il est bon père, bon mari, comme le plus simple bourgeois de Paris; et quitter sa famille, la laisser au milieu d'une troupe de fous qui ne savaient pas se garder eux-mêmes, cela lui paraissait très-malheureux pour les suites, et il lui parut singulier que le duc de Berri, qui était à Paris alors, ne partît pas avec son père.

C'est ici le lieu de raconter une autre faute de la Restauration.

On sait ce que fut toute l'année 1814 à partir du moment ou les alliés entrèrent dans Paris?... C'était chaque jour de nouvelles découvertes dans les terres inconnues; c'est-à-dire qu'on trouvait tout à coup que M. le duc d'Angoulême avait les talens militaires du grand Condé, que M. le duc de Berri, plus jeune, mais plus habile encore lorsque la fougue de l'âge serait amortie, tenait à lui seul, du maréchal de Saxe, d'Henri IV, et peut être un peu de François I^er^, mais dans ce que celui-ci avait de bon... Ainsi donc ces deux princes

savaient parfaitement juger l'armée dans ce qu'elle avait de bien et de mérites... C'est d'après cette habile manière de voir que M. le duc de Berri s'emportait au point de lever la cravache sur un officier, d'arracher dans sa colère les épaulettes d'un autre, et d'être enfin l'épouvantail de l'armée, au point que cette armée déjà mécontente murmura qu'elle ne voulait pas d'un tel chef.

Je ne parle ici qu'avec le plus grand sérieux, je prie de le croire ; les comparaisons citées plus haut ont été faites par des personnes attachées à la personne du roi et *l'ont été devant moi ;* on ne plaisante pas sur de telles matières. La même personne qui comparait le duc de Berri à François Ier me répondit le jour où je déplorais les violences du prince :

C'est M. le duc de Bourgogne ! absolument M. le duc de Bourgogne !... Lisez Saint-Simon !... vous verrez comme il raconte que de cet abîme *de vices* même, il sortit la perle des princes ; qu'avez-vous à dire à cela ?

Rien du tout... Parce que cela ne me parle pas ; qu'a, je vous prie, de commun M. le duc de Berri avec son aïeul mort il y a cent cinquante ans, né dans une époque différente de la nôtre, comme la nôtre l'est de celle où Rome faisait la guerre à Carthage... Pour l'amour de Dieu, si ce n'est pour celui de nos princes, laissez là vos airs d'*Henri IV*, de *Charmante Gabrielle ;* laissez en paix saint Louis et François Ier, croyez-moi ; il serait mieux

de tâcher que votre duc de Berri ressemblât un peu moins à des gens morts il y a deux siècles, et un peu plus à lui-même, et que lui-même fût un bon prince, un homme honnête et surtout moins colère.

La personne à qui je parlais, était plus royaliste que le roi... Elle ne comprit pas mon discours; cela devait-être.

Voilà pourquoi le duc de Berri ne partit pas avec son père... Il en fut blessé. Cela ne fit pas non plus un bon effet; mais qu'aurait-il fait au milieu des troupes exaspérées par le retour de Napoléon?... Elles lui auraient fait un mauvais parti.

La duchesse d'Angoulême était absente; elle avait été prendre les eaux de Vichy; et puis pour mettre du bon esprit dans le Midi dont on se méfiait déjà, la princesse fut à Lyon, à Clermont et puis à Bordeaux. Elle y était depuis deux jours, lorsqu'un courrier extraordinaire lui apporta la nouvelle du débarquement de l'empereur à Cannes!... Elle le sut le 5. Le roi l'avait appris le 4... Comment le télégraphe ne parla-t-il pas plus tôt. C'était déjà un avertissement pour eux!...

Le duc d'Angoulême était aussi à Bordeaux. Il devait y avoir une fête le même soir du 5, donné par le commerce de Bordeaux à la duchesse; elle commanda le plus rigoureux silence, et parut à cette fête, le front triste, mais serein, quoique son ame fut brisée et son cœur ulcéré par l'horizon plein de nuages qui s'étendait tout à coup devant

elle... Il y avait un anathème sur sa vie, et l'infortunée le voyait en frémissant.

Elle fixa elle-même ce que son mari allait faire. La conduite du duc fut alors ce que devait être celle d'un Bourbon ; M. d'Angoulême a fort noblement agi dans cette circonstance ; il partit dans la nuit du 5 au 6 mars, laissant madame la duchesse d'Angoulême à Bordeaux chargée de la mission la plus difficile en France, celle de combattre un *entraînement*. Les autorités vinrent renouveler leur serment le jour qui suivit le départ du prince. Sans doute cette démarche était d'un bon effet, mais elle indiquait le mal plus que tout autre chose... Le fait est que, daus cette position, tout devenait dangereux. La magique apparition de Napoléon donnait à son parti un immense avantage sur celui de la Restauration. Non pas qu'on crût Napoléon *favorisé de Satan*, mais bien de la destinée ; et, pour les hommes les moins crédules et les moins superstitieux, c'est une lutte bien terrible à engager que celle que présente la fortune!.. Ses favoris ont toujours raison !

La duchesse d'Angoulême se conduisit en héroïne ; elle allait dans les casernes, elle passait des revues, elle donnait des ordres, et, telle était la force de l'ascendant exercé par la vertu malheureuse de cette princesse que le sort ne se lassait pas de persécuter, que même les agens napoléonistes, tout en ménageant le retour de leur pouvoir, prenaient la détermination de ne lui faire

aucun outrage et cependant la haine de ce parti contre les Bourbons était extrême.

C'était M. Foucher qui était alors préfet de Bordeaux ou plutôt de la Gironde, pour parler juste. Le général Clausel était à Saint-André de Cubsac avec quelques troupes, qui se renforcèrent bientôt de la garnison de Blaies... Le château Trompette avait une garnison composée de vieux soldats, mais le régiment qui y était renfermé s'appelait le régiment *d'Angoulême !* la duchesse avait grande confiance dans la foi de son *filleul*... Il sera fidèle au moins « celui-là », disait-elle à un officier qui était près d'elle un jour qu'elle regardait passer quelques soldats qui jetaient sur elle des regards sombres... Pauvre princesse abusée! Elle ignorait que le nom seul de Napoléon levait des régimens ! ...

Mais voici un fait que la Restauration a ignoré et qui lui a été plus fatal qu'elle ne le croit, car à cet égard son aveuglement a continué à être entier, mais il est exact... Je causais un jour, il n'y a pas encore long-temps, avec le duc de Valmy, qui, ainsi qu'on le sait, n'aimait pas Napoléon. Il se rappelait des faits qu'il nommait des outrages et qui pouvaient cependant n'être que des choses moins sérieuses; il avait du cœur; il était un de nos généraux de cavalerie les plus habiles, et il avait une grande influence dans l'armée... Nous causions des cent jours et de l'époque qui les avait précédés. Le duc me dit: « Savez-vous quelle est

la chose qui fut la plus funeste aux Bourbons?

— Mais les fautes du ministère Blacas... la violation des promesses faites par Louis XVIII... le rétablissement de beaucoup d'abus!...

— Oh! sans doute, tout cela a fait grand mal! Mais le mal réel est venu de la défection des troupes, n'est-ce pas? de l'abandon des généraux, des maréchaux!... voilà d'où est venu le mal... L'armée ne connaissait pas la dîme et les droits réunis!... Que lui importait!... Elle aurait fait taire les braillards qui auraient crié après *quelque chose* seulement, c'était donc elle qu'il fallait ménager, et, bien loin de lui redorer son idole... de lui faire un piédestal encore plus haut, il fallait laisser cette idole achever de se mutiler elle-même et de tomber de sa niche (1). »

Je regardai le duc de Valmy; je ne le comprenais pas. » Je vois bien que vous ne m'entendez pas, dit-il en souriant, mais je vais me faire comprendre, Napoléon a cessé d'être aussi cher à la France lorsque, ébloui par les diamans dont sa couronne était ornée, il oublia l'univers, et ne songea qu'à sa *gloire personnelle*... L'armée le vit et se jugea ce qu'elle était en effet dans ses mains, dans ces derniers temps, un instrument passif ne devenant

(1) Ce discours me fut en effet tenu par le duc de Valmy, quelques jours avant qu'il tombât malade dernièrement. Ses sentimens à l'égard de l'empereur n'étaient pas toujours les miens; mais, tout en combattant ses sentimens personnels, j'ai été forcée de convenir de la vérité de ce qu'il m'a dit cette fois.

actif que par la volonté de son maître... Alors le héros d'Italie et d'Égypte disparut sous la pourpre impériale. On ne vit plus en lui presque, le vainqueur d'Arcole, de Rivoli, de Lonato, des Pyramydes, d'une foule de batailles où le nom français fut inscrit en lettre d'or sur le livre de la postérité, et cela de la propre main du général Bonaparte!... Oui, jamais il ne fut si grand, si colossal même qu'à Toulon, et pendant les quatre années qui suivirent ce siége. Rappeliez-vous combien était magique ce nom du GÉNÉRAL BONAPARTE !.... Eh bien; la Restauration a fait une stupidité en ne cessant de l'appeler le *général Bonaparte*... L'armée, qui était mécontente depuis quelque temps d'être sous un régime presque féodal et qui en accusait *l'empire et l'empereur*, l'armée fut réveillée de son sommeil en entendant répéter autour d'elle: Qu'est-ce que l'empereur Napoléon!... Ce n'est QUE LE GÉNÉRAL BONAPARTE !... QUE le général Bonaparte! mais les insensés ne savaient pas qu'en répétant ce nom magique et vénéré dans nos vieilles bandes, ils évoquaient des légions de défenseurs à cet homme qu'ils faisaient monter de son trône sur une gloire qui était dans les cieux... Ainsi donc, disaient les jeunes conscrits, à qui on présentait Napoléon comme un despote, un tyran, un usurpateur; ainsi donc ce Napoléon, c'est le même homme que ce général Bonaparte pour lequel mon grand père et mon père me faisaient prier tous les soirs!... Voyez-vous cela! Comment c'est le même homme!...

Mais c'est à ce que disait mon père, le plus grand héros qui ait existé!... Mais je vous dirai plus, ajouta le duc de Valmy... Vous savez que je n'aime pas l'empereur?... Sa conduite avec moi n'est pas bonne; enfin je ne l'aime pas... Eh bien, il me faut vous dire que lorsque j'entendis répéter autour de moi ce nom de GÉNÉRAL BONAPARTE qui depuis tant d'années avait fait place à celui *d'empereur*, *de majesté, de souverain!*... à tous ces noms enfin qui repoussent la confiance du frère d'armes et le dévouement de l'ÉGAL du monarque... eh bien, quand j'entendis nommer *Bonaparte*, mon cœur battit... Tous les souvenirs d'Italie se retrouvèrent dans ma pensée avec une magie qui colorait chaudement la moindre particularité... Je crois même, le diable m'emporte! que j'ai pleuré... Moi!... Et en pensant à l'empereur encore, mais ces souvenirs me frappaient si doucement au cœur!...

— Quoi! même celui de Marengo!... (1).

Le duc me regarda moitié riant, moitié fâché.

« Oui, oui! celui de Marengo! et pourquoi non?... est-ce que vous autres femmes, vous n'éprouvez pas un mouvement au cœur, en vous rappellant les beaux jours passés d'une longue liaison d'amour? et pourtant celui que vous aurez aimé aura eu des torts avec vous... il en aura eu de graves!... mais il vous aura fait connaître le bonheur, et cela ne s'oublie ja-

(1) On sait que le duc de Valmy ne pouvait pardonner à Napoléon d'avoir passé sous silence sa conduite le jour de la bataille.

mais... eh bien ! pour nous autres hommes, voyez-vous, la gloire, c'est la même chose... et pour la gloire, qui jamais... en donna plus que Bonaparte à la France!... mais la gloire immortelle, pure et sans tâche, cette gloire que nous partagerons dans les siècles futurs, ce n'est pas Napoléon 1er qui nous l'a donnée, c'est NAPOLÉON BONAPARTE. J'ai donc raison de vous dire qu'en évoquant perpétuellement le général Bonaparte, la Restauration fit une faute grave pour elle, parce qu'elle devait songer au caractère de la nation, caractère éminemment impressionnable. Enfin j'en ai ressenti l'effet, et je vous répète que Napoléon se réveillant dans son lit aux Tuileries, et m'envoyant chercher comme il le fit, ne m'aurait pas trouvé obéissant; mais depuis un an j'entendais appeler chaque jour le général Bonaparte.... Ainsi, depuis une année je m'étais rapproché par la pensée de mes années de gloire aussi à moi, car j'en ai quelques-unes!... et je vous jure *sur l'honneur* que le cœur me battit quand je revis l'empereur pour la première fois après ses malheurs!... Tout était effacé ! il me semblait qu'un torrent avait passé sur tout ce qui avait eu lieu depuis 1800!... Napoléon Bonaparte redevenait simple citoyen!... la belle république se faisait sans secousse, sans douleur!... oh! que j'ai rêvé de belles choses!!... mais le rêve fut court... et le réveil amer... je m'éveillai au champ-de-Mai!...

Mais mon sommeil ou mon réveil n'ont rien à voir ici... j'ai seulement voulu vous expliquer

l'impression qu'à faite ce nom continuellement répété, et, pour mieux l'exprimer, je vous ai raconté, poursuivit le duc de Valmy, ce que ce même nom me fit éprouver. »

Je compris le duc à l'instant même, et il n'y aura que des ames anti-françaises qui ne m'entendront pas à leur tour. Cette faute de la Restauration fut grande, et pourtant jamais on n'en a senti la portée; on la comprend tout aussitôt qu'elle est démontrée; mais, au fait, on fut long-temps sans ajouter au catalogue déjà si nombreux de toutes les sottises de cette Restauration qui devait être malheureuse, comme toutes celles qui l'avaient précédée dans l'histoire du monde.

---

## CHAPITRE XII.

Départ des princes pour Lyon. — MONSIEUR demande le maréchal Soult. — Réponse du Roi. — Pourquoi le duc de Berri est inactif. — L'armée n'en veut pas. — Le duc d'Otrante. — *Fouché* et les régicides. — Chagrin du Roi. — Billaud-Varennes comparé à Fouché. — Il vaut mieux. — Le duc de Tarente avec les princes à Lyon. — Les fourches caudines. — Cintra et la belle Convention. — Souvenirs du maréchal Macdonald. — Madame Leclerc. — Moreau. — Beurnonville. — Les trois amis. — Les lettres et l'explication. — La pipe du héros d'Hohenlindein.

Quoiqu'il fut beaucoup plus habile que les autres, Louis XVIII fut aussi malheureux, il faut en convenir ; les hommes qui l'entouraient étaient d'une grande nullité ; et comme s'ils eussent été frappés du contre-coup, ceux de l'empire qu'il employait ne valaient pas mieux. Au moment de faire partir Monsieur et le duc d'Orléans pour Lyon, on parla du mentor à donner aux deux généraux en chef, dont l'un n'aurait pas su commander un peloton, ce dont je me serais acquitté peut-être mieux que lui... Il y eut donc un conseil secret, pour nommer le maréchal qui devait être chargé de la tâche difficile de diriger les deux incapacités mili-

taires... Louis XVIII parla de M. de Raguse !... mais lui-même se reprit aussitôt... En effet, après l'affaire d'Essonne, si le maréchal Marmont avait été au devant de l'Empereur pour commander le feu sur lui, ses propres soldats l'auraient massacré ! On parla du duc de Trévise... « Il ne s'en souciera pas beaucoup, dit une personne encore vivante aujourd'hui, et qui était du conseil intime. — Pourquoi pas le maréchal Soult, dit Monsieur !...

— Pourquoi ! dit le roi ; parce que vous avez fait tant et tant de choses malentendues, mal combinées avec cet homme, qu'il est devenu mon ennemi en même temps que le vôtre.

Monsieur se récria.

— Oui, dit Louis XVIII... Mais il est des conseils que je devrais prendre et qu'on m'offre avec une apparence de franchise qui est vraiment pour moi une preuve de sincérité !...

Monsieur regarda le roi.

— C'est le duc d'Otrante.

Monsieur fit un cri qui alla retentir dans le cœur du roi !... — Fouché ! « s'écria-t-il d'une voix étouffée et cependant terrible ! Louis XVIII ne répondit pas cette fois ; il semblait que son frère avait évoqué à ce nom de Fouché tous les régicides !... Le roi ne l'appelait aussi que le duc d'Otrante, pour éviter ce nom révolutionnaire...

« Il y a long-temps, dit Monsieur, que je sais que le roi a reçu des offres de services ou plutôt de perdition pour lui-même, de la part de cet

homme qui nous a fait trop de mal pour nous vouloir du bien. Mais je ne pouvais croire que le roi eût prêté l'oreille à ses paroles dangereuses.

— Pourquoi ne pas admettre que cet homme fatigué de crimes veuille enfin tenir une existence assurée d'un gouvernement légitime!... A force de méfiance, vous craindrez ceux qui pourraient nous sauver!... L'aveuglement est toujours le même!... Nous sommes aujourd'hui comme en 1790. »

Le roi était affecté... Il voyait en effet que tout allait mal!... Mais comment faire aller bien une machine dont les rouages étaient rouillés ou bien entravés!... Et cela par le fait de ceux qui devaient les faire aller... Et puis personne!... Personne qui connût le pays et la France, surtout comme elle était alors. Louis XVIII et tous les siens n'ont jamais voulu convenir avec eux-mêmes d'une vérité positive; c'était le changement de la France... Parmi leur vieille noblesse même il en était beaucoup qui avaient acquis des biens nationaux, des biens du clergé; et qui, (1) par cette raison,

(1) M. de Chauvelin était en partie propriétaire de l'abbaye de Citeaux et des biens de l'ordre avec M. de Boulogne, frère de sa femme. Je sais bien que ces deux noms ne sont pas d'une antique noblesse, mais enfin M. de Chauvelin était, par son père, l'un des amis les plus aimés de Louis XV, un des hommes qui devaient tenir à la Restauration. Je crois que l'abbaye de Citeaux n'appartient plus qu'à son beau-frère maintenant; mais il importe peu pour mon idée. La famille de L.... avait payé toutes ses dettes en assignats. Madame

étaient nécessairement les ennemis des revenans. D'autres, qui avaient payé leurs dettes en assignats ou en mandats. Enfin les bienfaits de la révolution avaient été *reçus* et *employés* par eux avec une grande joie. Ils devaient donc craindre une réaction, une contre-révolution. Je ferai voir bientôt que ce n'était pas à tort....

Mais une bizarre pensée de Louis XVIII fut son désir d'appeler le duc d'Otrante auprès de lui. Comment ce qu'il comprit à l'endroit de M. de Talleyrand, ne le fit-il pas pour Fouché? Mais régicide pour régicide, Billaud-Varennes eût mieux valu. Il n'avait pas du moins été usé par le directoire, le consulat et l'empire... Son atroce spécialité était encore toute pure de réactions et de perfidie... C'est bien quelque chose!... Il était bien né... Avocat au parlement de Paris... et ses manières étaient bien aussi courtoises pour le moins que celle d'un oratorien.... Quant à ses mains, si elles avaient été rouges de sang, l'autre ne les avait pas plus nettes, et dès qu'on permettait à l'un de les laver dans l'eau d'oubli, pourquoi l'autre n'aurait-il pas obtenu la même préférence? mais, il faut le dire à sa louange, il n'aurait pas accepté.

Monsieur partit donc pour Lyon avec le duc d'Orléans, et Louis XVIII fit choix du duc de Ta-

d'A....- sœur du feu duc fut remboursée elle-même par lui en assignats de sa part d'héritage.

rente pour accompagner les princes. Ce choix indique encore l'étroitesse d'idées de la Restauration... Macdonald fut envoyé à Lyon par la même raison qui avait fait nommer Dupont ministre de la guerre... Il avait été *persécuté* par le *tyran ! Persécuté !* c'est-à-dire que Napoléon avait accordé la vie à Dupont en le faisant mettre dans un cachot, car il devait passer à une commission militaire, et certainement en recevoir la mort comme justice. Je ne suis ici que l'écho de l'armée que j'ai entendue au milieu des camps, dans les villes, partout où il y avait des Français... Les fourches caudines!... s'écriaient-ils en parlant de Baylen!!

La veuve de celui qui fit dans le même temps la convention honorable (1) de Cintra a sans doute le droit de parler ainsi.

Macdonald n'était pas dans ce cas; mais il avait été nommé maréchal plus tard que les autres, et toujours il y avait eu du froid entre lui et l'empereur; on savait aussi que l'empereur ne l'aimait pas quoiqu'il l'estimât. Le fait est que Macdonald avait été nommé maréchal, seulement en 1809, cinq ans après les autres, et que sa vanité en fut blessée. Je dis sa vanité parce que je sais qu'il en a beaucoup. Quant aux droits qu'il a pour cela, il faut bien qu'ils existent, car le moyen de penser qu'un homme porte la tête et le nez aussi haut.

(1) Le mouvement que devait opérer le général Dupont davait influer sur la position de Junot et servir à le dégager par la Galice.

sans avoir une de ces capacités qui ont raison de prendre tout le monde en pitié. Dieu lui a fait la figure de cette manière, ce n'est pas sa faute, je le sais bien, mais il a un de ces airs persifleurs qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir, parce qu'on a autre chose à faire, et qui ont l'avantage souverain de déplaire à tout le monde; il avait produit cet effet sur l'empereur, qui ne l'avait pas du tout dans sa convenance. J'ai entendu un jour Napoléon dire de lui :

« Macdonald me fait l'effet d'un homme *qui vient de découvrir* qu'il était plus que les autres. »

Et puis Napoléon n'a jamais oublié un fait que voici, et que le maréchal Macdonald lui-même avait peut-être écarté de son souvenir. Il est curieux de connaître quelquefois les motifs véritables d'un éloignement difficile à expliquer.

Madame Leclerc qui, depuis fut princesse Borghèse, venait d'arriver à Paris; on était alors en 1796. Il y avait seulement quelques mois qu'elle était mariée, et rien de si ravissant ne s'était encore montré sur le théâtre du monde pour y être admiré. C'était un être fantastique. Mais elle l'était aussi dans toute l'acception du mot; c'était une fille de l'air, une créature formée de rayons fugitifs, lumineux comme le soleil; mais ce n'en était aussi comme eux qu'un reflet... Il n'y avait rien alors dans cette belle enveloppe (1) et sa légèreté

(1) Elle a bien changé depuis; et quoi qu'on puisse dire

la mettait souvent dans une position dont elle ne savait comment se tirer.

Moreau était dans ce même moment à Paris avec Beurnonville et Macdonald.... tout trois étaient liés d'une amitié de frères d'armes et rien jusque-là ne les avait séparés... Ils étaient jeunes alors et Beurnonville avait une de ces beautés *militaires* qui lui avait mérité beaucoup de succès. Il se fit présenter chez Mme Leclerc, dont le mari était alors en Bretagne où il commandait une armée qui s'appelait, on ne sait pourquoi, armée d'Angleterre. Quant à sa femme, elle était pendant ce temps-là à Paris, sous la surveillance de sa mère, de Joseph et de Lucien; mais il aurait fallu d'autres personnes qu'une mère trop tendre et des frères trop indulgens pour une femme charmante au milieu de ses fautes et qui enlevait jusqu'à la volonté de la gronder quand elle demandait pardon en joignant ses belles petites mains et en pleurant sans faire de grimace.... Je n'ai rien vu de plus enchanteur que la princesse Pauline pleurant dans une attitude de prières!....

Elle logeait alors dans une maison à elle rue de la Ville-Lévêque.

elle est bien morte comme je l'ai raconté. Son testament existe. Elle s'est fait habiller avec le soin que j'ai décrit; elle s'est revêtue d'un habit de cour, et son testament fut écrit de sa main. Je le CERTIFIE, et je lis à mon tour qu'il n'est *pas vrai* qu'on puisse le nier. J'ai été trop véridique à son sujet pour qu'on m'accuse de partialité envers elle!

Beurnonville lui présenta Moreau, et tous deux lui menèrent Macdonald... ou ce fut Macdonald qui y conduisit Moreau... toujours est-il que les trois amis furent introduits dans la maison de la sœur de l'homme que tous trois détestaient. Ceci est un fait, et tous trois me diraient le contraire que mon opinion serait la même.

Sans doute ce ne fut pas le résultat d'un plan qui les conduisit chez M$^{me}$ Leclerc; mais je crois que chacun d'eux sourit à cette pensée que cette femme si belle, si charmante, et surtout si bonne, était la sœur de cet homme dont les lauriers troublaient leur sommeil.

A cette époque, Moreau quoique jeune homme n'était pas beau; il l'était d'autant moins qu'il n'avait rien de laid. Il avait la figure et la tournure ordinaires pour ne pas dire communes, et ses habitudes l'étaient encore plus. Par exemple, il fumait avec une telle recherche de ce beau passe temps de caserne qu'il ne quittait jamais, une petite pipe de quatre sous dont le tuyau était brûlé et qui à son tour lui brûlait les dents, les lèvres et quelquefois la langue... On peut juger d'après cela de l'agrément d'une causerie aussi intime... et puis le reste peut être présumé, d'après ce qu'on voit, et l'élégance ne devait pas être dans les habitudes de Moreau. — Cependant, malgré sa pipe, je suis fâchée de le dire, madame Leclerc accueillait le général Moreau, et l'accueillait avec une grace toute particulière...

Le général Macdonald avait alors, comme on peut le penser, son nez au vent encore plus qu'aujourd'hui ; il se croyait très-beau, très-agréable, mangeait des cœurs avec un air froid qui lui donnait une apparence de Lovelace, dans les villes où il entrait comme maître, et où par conséquent on n'avait rien à lui refuser... Cela lui avait donné de la confiance en lui-même et il se présenta chez madame Leclerc, tout content d'avoir à conquérir la sœur de cet autre petit homme qui effaçait dans un combat toutes les éphémères gloires qu'on lui opposait.

Beurnonville avait, comme je l'ai dit, la beauté la plus positive des trois... Il avait une belle taille, une grosse voix, des gros traits, tout cela régulier, et vraiment beau surtout avec l'uniforme, et ce costume était alors celui que portaient de préférence, même à Paris, tous ceux qui étaient officiers-généraux.

Les trois amis allaient depuis quelque temps chez madame Leclerc, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient plus froids dans leurs relations... Comme ils ne s'expliquaient pas, la froideur gagnait toujours du terrain, enfin cette explication eut lieu, et ce fut Macdonald qui la provoqua ; il en résulta qu'il y avait eu des propos dits et redits... Enfin les trois généraux de la république *une et indivisible*, étaient tous trois très-divisés et cela par suite de caquets auxquels ils croyaient comme trois portières...

Le premier moment fut vif... Moreau prétendait que ses amis ne devaient jamais le soupçonner, et cela parce qu'ils le connaissaient. A cela les autres répondaient en s'écriant que Moreau devait aussi les connaître assez pour ne pas écouter des pauvretés de caquets. Enfin il résultait de tout cela que, se connaissant si bien, ils n'auraient pas dû se fâcher, et que pourtant ils l'avaient fait. Ce qui prouve qu'il ne sert de rien de se bien connaître, et qu'on a toujours quelque chose à apprendre...

Enfin l'explication ne menait qu'à embrouiller les affaires, lorsque Macdonald, comme le plus froid du triumvirat, se prit à dire :

— Mais sans nous fâcher entre nous, sachons un peu qui a voulu *nous faire fâcher.*

— Ils se regardèrent tous trois.

— Je ne puis le dire, dit Moreau.

— Ni moi, dit Beurnonville.

— Ni moi, dit Macdonald.

— Eh ! pourquoi diable veux-tu nous faire dire ce que TOI, tu ne veux pas dire ?

— C'est bien différent !

— Pas du tout ! dit Moreau.

— Je vous demande bien pardon... je fais ici les fonctions de juge... et je fais une enquête.

— Je réponds que je n'ai rien à dire, dit Moreau.

— Moi de même, dit Beurnonville.

— Eh bien ! je parlerai donc moi, dit Macdonald.

— Je commence à croire que c'est la même personne qui nous a parlé à tous les trois...

Ils se regardèrent, et, la même pensée s'offrant à eux, ils se mirent tous à rire avec un tel bruit, que les vitres en frémirent. Mais Moreau, que sa pipe avait peu habitué aux succès de salon, reprit son sérieux en même temps que sa vanité.

— Ce n'est pas une femme, dit-il avec un air digne.

— Eh! qui te dit que c'est une femme? dit Macdonald; ne pouvons-nous avoir écouté tous trois le même homme?

Moreau demeura silencieux, mais il frappait la table de sa main avec une impatience qui montrait de l'humeur... Beurnonville était plus philosophe que lui, parce qu'il avait eu vraiment plus de succès que lui... Quant à Macdonald, il avait l'air de prononcer la sentence de chacun.

— Enfin, dit Beurnonville, il faut que nous nous expliquions... Macdonald est celui de nous tous qui paraît le plus raisonnable; disons lui, chacun à part, le nom de la personne qui nous a parlé... et puis il parlera à celui de nous qu'il choisira.

Et voilà Beurnonville disant un nom dans l'oreille de Macdonald... Il se mit à rire... Moreau vint ensuite et Macdonald rit encore plus fort...

— En vérité! dit-il, je ne sais pourquoi nous jouons ainsi à cache-cache pour un nom!... car, je ne m'étais pas trompé... c'est le même! Le Verbe,

c'est un seul en trois personnes... ici, c'est trois personnes en une seule!

Et à son tour, nommant son être mystérieux, il nomma madame L....c. Non-seulement elle avait parlé, mais elle avait écrit, tant bien que mal, car l'écriture n'était pas son talent favori, non plus que ses sœurs, qui croyaient, ainsi qu'elle, que cela les faisait ressembler davantage à l'empereur de griffonner comme lui... ne songeant pas que

Quand sur les gens on prétend se régler,
C'est pas les beaux côtés qu'il leur faut ressembler.

Alors Moreau, dont la vanité était plus blessée que celle des autres dans cette affaire, parce qu'il avait cru à une victoire *isolée*, parla d'une *punition*, et la fit exécuter... Ce fut à Beurnonville, qui se conduisit très-noblement dans cette affaire, que madame Leclerc dut ne pas avoir un éclat à essuyer, que son frère n'aurait pas pardonné... Il s'interposa entre les deux autres, calma la colère de Moreau et apaisa le dédain haineux de Macdonald.

— Vous oubliez que je suis aussi blessé que vous, leur dit-il... Allons, sacrifions nos ressentimens sur l'autel de l'amitié, et n'y songeons plus. Seulement ne retournons pas chez madame L.....c, et renvoyons-lui une lettre au nom de chacun de nous... cela lui apprendra à ne pas étendre autant ses correspondances...

Le conseil fut suivi. Mais comme ce fut Beurnonville qui fit le paquet, on dit (et lui-même ne le niait pas) que sa lettre coula hors de l'enveloppe, de manière que madame L.....c ne reçut que celle de Macdonald et celle de Moreau. Quant à Beurnonville, comme il fallait bien que madame L.....c eût sa lettre, il la lui porta lui-même pour lui expliquer toute l'affaire; et comme il parlait bien, et que vraiment, à cette époque, il était fort bel homme, il raconta la chose de façon qu'il eût raison et les autres tort. Aussi continua-t-il quelque temps à aller chez madame Leclerc... Mais un nouveau commandement l'appela loin de Paris, et il partit. Toutefois son souvenir demeura à toujours en bonne part à madame L.....c; et lorsque je revins d'Espagne, à l'époque où le général Beurnonville y était notre ambassadeur, je me rappelle qu'elle me fit un grand nombre de questions sur lui et sur sa femme. Je lui répondis ce qui était vrai; c'est que madame de Beurnonville était jolie, agréable et gracieuse surtout, parfaite de manières, et généralement aimée à Madrid pour la perfection de sa conduite et de son agréable humeur toujours égale, et toujours disposée à plaire aux... autres (1).

— Ah! elle est jolie? répéta la princesse, à qui tout le reste importait fort peu.

— Oui, madame, fort agréable....

(1) Ce portrait de madame de Beurnonville est parfaitement juste; tous ceux qui l'ont connue à Madrid peuvent en rendre témoignage; elle est mademoiselle de Durfort.

— Eh bien ! cela ne m'étonne pas , reprit la princesse en remuant lentement la tête.... Beurnonville est un homme de goût... il a toujours aimé les jolies femmes !...

Comme le général Beurnonville nous avait raconté toute l'histoire , à Junot et à moi, nous ne pûmes nous empêcher de rire en entendant la princesse sanctionner ce qu'il nous avait dit. Le fait est que madame Borghèse a toujours eu au fond du cœur un ressentiment contre Moreau et contre Macdonald; et qu'elle a raconté, comme peut-être elle l'aura voulu , à l'empereur tout ce que j'ai dit plus haut, et que cette histoire lui aura fait une impression désagréable. J'expliquerai de la même manière sa prédilection pour un homme qui ne l'aimait pas, et le lui a bien prouvé au reste; c'est Beurnonville. La princesse en parlait toujours avec un intérêt marqué. Et voilà comment s'expliqueraient peut-être beaucoup d'antipathies et de prédilections, si on en connaissait la source.

Cependant il pensait du bien de Macdonald, et lorsque, à Fontainebleau, il nomma les maréchaux qui furent auprès de l'empereur Alexandre, il le mit parmi eux. Quant au maréchal, il n'aimait pas l'empereur ; je ne dis pas qu'il *eût de la haine* pour lui, mais il ne l'aimait pas.

C'était encore une grave maladresse que d'envoyer aux troupes, un homme qui était dans une sorte de défaveur auprès de leur idole !... Sans doute ses hauts faits militaires étaient connus des

vieilles troupes de 1796 et 1797, mais les troupes de l'empire voulaient d'autres chefs pour marcher à leur tête; le maréchal Macdonald ou le géant *Parafaragaramus*, c'était la même chose au 20 mars; il avait une figure trop pâle, trop impassible pour neutraliser le regard d'aigle, la prunelle de feu de celui qui allait d'un coup d'œil faire tomber devant lui les légions qu'on envoyait pour le combattre.

Au reste, le maréchal partait avec des pleins pouvoirs pour faire combattre les troupes sous S. A. R. Monsieur, frère du roi, et S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang royal. Ce dernier y allait bien un peu malgré lui, mais enfin il y était; le maréchal était là comme les maréchaux de France du temps de Louis XIV. Si les affaires avaient mal été, il en aurait reçu tout le blâme; si elles eussent réussi, on aurait crié: Vive Monsieur!!... Vive le duc d'Orléans!...

Mais les affaires n'ont pas été du tout!...

Je vis ce même jour-là quelqu'un que son service avait retenu au château, et qui me raconta le proverbe que jouèrent, sans le vouloir ni le savoir, le prince de Condé et le duc de Bourbon.

Le prince de Condé était alors extrêmement vieux; sa carrière avait été noblement fournie; et dans ces années où un silence malheureux frappa de mort le nom de la famille royale, quoiqu'en 1814 et 1815 on nous mît partout des biographies des princes qui racontaient autant d'exploits de

guerre que Lisvart de Grèce et le grand Espladian auraient pu le faire, dans ces mêmes années silencieuses et mornes pour tous les autres, on trouve un écho qui répète le nom de Condé... La mort du duc d'Enghien acheva ce que la guerre et les chagrins avaient commencé; le prince de Condé revint en France presque en enfance... Il ne reconnaissait plus son palais, si ce n'est dans quelques momens lucides. Je l'ai vu un jour de grande réception aux Tuileries, assis sur l'une des banquettes de la salle des maréchaux, se parler à lui-même, se demandant où il était!... Cela me fit mal!... Mais il y avait encore du feu dans son cœur flétri par l'infortune, et un grand malheur intérieur... et lorsqu'il entendit prononcer le nom de Bonaparte!... de cet homme qu'il ne pouvait que haïr, et qu'en effet il haïssait... il rougit... il pâlit; demanda ses chevaux et fut aux Tuileries... Il se présenta au roi, et se trouva sur son passage comme il revenait de la chapelle.

« Je veux partir, sire, s'écria le vieillard.. Le grand Condé gagna une bataille à vingt ans, son descendant peut encore limiter à quatre-vingts. »

Il y avait bien de la poésie dans cet homme chargé de malheurs et d'années, et venant offrir le reste d'un sang glacé, qui se réchauffait au seul nom d'un homme qui avait été pour lui l'infortune de sa vie entière... Il est rare qu'au déclin de la vie, l'ame se réveille pour un autre sentiment que celui d'une douce et tranquille affection... La vieil-

lesse sait bien comment on n'aime plus ; mais la jeunesse seule sait bien haïr.

Louis XVIII sourit tristement à cette proposition du prince de Condé... Hélas ! il n'y avait plus que des cendres lançant encore des étincelles dans cette vaillance qui paraissait ne douter de rien !... Le roi le comprit ; il aurait bien voulu envoyer le prince dans la Vendée !... C'était là où un prince de sa maison aurait enfanté des prodiges ! Mais la chose était impossible... du moins pour lui.

« Demeurez auprès de moi, mon cousin, lui dit le roi, je serai votre *aide-de-camp* ; et s'il en est besoin, ajouta-t-il avec un sourire forcé, vous commanderez notre retraite... »

Le vieux Condé se retira moitié content moitié fâché... Et le moment d'après une scène curieuse avait lieu entre le roi et le duc de Bourbon ; comme il en sera grandement question dans la suite de cette histoire, il me faut raconter ce qu'il fut dès les premières années de sa jeunesse ; il me semble que lorsqu'on a décrit parfaitement une personne, tout ce qu'elle dit et fait ensuite a bien plus d'intérêt pour ceux qui suivent sa vie.

M. le duc de Bourbon (1), était dans sa jeunesse d'une grande beauté, selon les uns, et peu agréable, selon les autres ; les serviteurs de sa maison l'appelaient le bel *Hippolyte*, d'autres lui trouvaient

(1) Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon-Condé, né le 13 avril 1756 ; chevalier des ordres le 1er janvier 1773. Il n'avait que cinquante-neuf ans en 1815.

l'air dur et même quelquefois farouche ; il aimait la chasse comme tous les siens, et il y était habile, c'était la seule ressemblance qui fût entre lui et le chasseur grec ; car loin de fuir l'amour, il l'allait au contraire chercher avant le temps. Il était à peine âgé de quatorze ans et demi qu'il devint amoureux de sa cousine, Mademoiselle d'Orléans (1), sœur de celui que la révolution a baptisé du nom d'Egalité... Le duc de Bourbon était étonnant pour son âge ; il était avancé d'une telle sorte, qu'en 1769 on fit un camp à Saint-Omer pour qu'il y suivît les manœuvres. Il avait alors treize ans!... Mais sa passion pour Mademoiselle d'Orléans interrompit tout ce que l'étude pouvait produire ; il aimait avec une telle violence que rien ne put résister à cet amour... il aimait non-seulement avec passion, mais avec cette délicatesse de soins qui révèle une ame dans la passion... Les deux familles se consultèrent, et le mariage fut arrêté ; mais comme les préparatifs en étaient trop longs au gré du duc de Bourbon, il témoignait une impatience qui fit impression sur Laujon, dont le talent s'exerçait alors sur la scène de l'Opéra-Comique. Il fit une charmante petite pièce, intitulée *l'Amoureux de quinze ans*, qui fut jouée avec le plus grand succès sur le théâtre de Chantilly pendant les fêtes du mariage, et l'année d'après sur le théâtre de la Comédie-

(1) Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, né en 1750, sœur du duc d'Orléans, Philippe-Égalité.

Italienne, comme on l'appelait alors. Le mariage conclu à Chantilly en 1770 ne devait pas être consommé; l'extrême jeunesse du duc de Bourbon paraissait un obstacle, et on résolut de le faire voyager pendant deux ans, mais il fit le raisonnement très-spécieux que sa belle fiancée avait six ans de plus que lui et qu'elle en aurait toujours autant quand il reviendrait; qu'en conséquence il aurait seulement dix-sept ans, et sa femme vingt-trois... Elle en avait déjà vingt-un, cela lui parut suffisant pour avoir peut-être la fantaisie de connaître le mariage dont elle n'avait que le brevet, et, tandis que le mari était à courir après la belle sagesse, apprendre l'état de femme... Il était son mari devant l'Eglise et devant Dieu, il le voulut être de fait. Madame la duchesse de Bourbon avait été mise, selon l'étiquette du temps, dans un couvent pour y attendre le retour du duc. C'était, je crois, l'abbaye de Panthemont. Le duc séduisit les uns par de belles paroles, corrompit les autres par des présens, et finit par arriver jusqu'à la duchesse, qu'il enleva!... Un an après, madame la duchesse de Bourbon accoucha du malheureux duc d'Enghien!... (1).

Il naquit sous une influence toute d'amour et de bonheur qui devait présager d'heureux jours; et pourtant un événement terrible qui eut lieu immé-

(1) Il fut le seul fruit de ce mariage et naquit à Chantilly le.......... 1772 Son père et lui avaient l'air des deux frères.

diatement après sa naissance, dut imprimer une sorte de terreur sur la destinée future de cet enfant, qui fut le seul fruit de ce mariage, dont les premières heures racontaient les joies du ciel.

Au moment de l'enfantement, la princesse se trouva si mal que sa vie fut en péril. Ce ne fut qu'après quarante-huit heures du travail le plus pénible et des douleurs affreuses, qu'elle mit au monde celui qui devait en sortir si jeune et si malheureusement!... Il était sans mouvement et tout noir... Comme il respirait à peine, on l'enveloppa dans des langes imbibés d'esprit-de-vin, pour que la circulation se rétablit et que la chaleur vitale se ranimât. La femme qui tenait l'enfant sur ses genoux l'approcha du feu; une étincelle vola sur les langes qui prirent feu à l'instant même!... Le petit prince aurait été brûlé, car la malheureuse femme avait perdu la tête, sans les soins du médecin et de l'accoucheur... Ils éteignirent le feu aux dépens de leurs mains et sauvèrent l'enfant... Ils crurent à cette époque l'avoir sauvé pour une vie brillante et heureuse!!...

Le mariage de ses parens ne fut pas heureux, malgré tous les présages qui semblaient l'entourer d'une auréole de bonheur. Dix ans ne s'étaient pas écoulés que cette passion qui faisait des enlèvemens était si bien corrigée qu'elle était au service d'une autre maîtresse; madame de Canilhac, dame de madame la duchesse de Bourbon, plut au duc, et la duchesse en fut jalouse. Cependant madame

de Canilhac n'était par fort jolie, mais elle était vive et d'humeur fort joyeuse. Cela suffisait probablement à M. le duc de Bourbon. La duchesse n'avait pas encore remplacé l'amour par la magie, le magnétisme, *l'illumination* même ou bien *l'illuminisme;* elle aimait encore son mari ; aussi prit-elle la chose tout à la fois en princesse et en femme outragée, et madame de Canilhac fut-elle contrainte de se retirer de la maison de la duchesse de Bourbon.

A quelques temps de là, il y eut un bal masqué à l'Opéra. M. le comte d'Artois, qui avait succédé à M. le duc de Bourbon, y promenait madame de Canilhac. La duchesse de Bourbon y fut également cette même nuit, et, croyant reconnaître madame de Canilhac au bras du comte d'Artois qu'elle reconnut parfaitement, elle s'approcha et dit plusieurs mots non-seulement piquans, mais tellement durs, que madame de Canilhac se prit à pleurer. Le comte d'Artois, qui ne reconnaissait pas la duchesse de Bourbon, et voulant d'ailleurs défendre la femme qui était sous sa protection, voulut imposer silence à la duchesse ; celle-ci, peu habituée à de telles manières, riposta avec plus de violence, et le résultat de la *conversation* fut que le masque de la duchesse fut *broyé* sur son visage ; on a dit que d'adord elle avait porté la main à celui du prince. La chose ne fut jamais prouvée...

La duchesse, tremblante de fureur, s'échappe de l'Opéra, retourne au Palais-Bourbon, et là,

quelque avancée que fût l'heure, elle va trouver le prince de Condé et le duc de Bourbon, en réclamant justice et vengeance!... Les deux princes comprirent qu'un outrage aussi sanglant ne pouvait être effacé que par le sang; aussi, lorsque Louis XVI, qui avait l'horreur des duels, parut vouloir assoupir l'affaire, le prince de Condé, qui était allé à Versailles pour demander au roi réparation de l'insulte faite à sa belle-fille, répondit que son épée ou celle de son fils l'obtiendraient bien, puisqu'il la lui refusait.

C'est ici que je dois dire une chose remarquable du caractère *chevaleresque* et *chevalier* du comte d'Artois. Son goût pour madame de Canilhac n'était qu'une fantaisie; il regrettait de se trouver engagé dans cette querelle et d'avoir insulté une femme de la famille royale. Il consentit donc à demander pardon à madame la duchessse de Bourbon, ce qu'il fit en présence de toute la cour, c'est-à-dire, la famille royale et les personnes de service. Mais, lorsque le duc de Bourbon et lui se donnèrent la main, ils se la serrèrent avec une éloquence qui disait assez quelle suite devait avoir la querelle. — En effet, quelques jours après, les deux princes *se rencontrèrent*, au bois de Boulogne, à ce que je crois, et, tout aussitôt, engagèrent le fer. Mais à peine l'avaient-ils croisé, que M. le chevalier de Crussol, officier-supérieur des gardes-du-corps, transmit aux princes, au nom du roi, l'ordre de ne point combattre. Ils cessèrent aussitôt, et,

cette fois, ne donnèrent aucune suite à cette affaire. Le comte d'Artois alla même voir la duchesse de Bourbon; le duc fut exilé à Chantilly.

On attribua, à cette époque, un mot à la duchesse de Bourbon; on prétendait qu'elle aurait dit au roi :

« Sire, je vous demande justice comme votre *sujette*, et non pas comme princesse. »

Le comte de Périgord, le frère de l'archevêque, à qui j'ai souvent, dans ma jeunesse, entendu raconter cette anecdote, ainsi que beaucoup d'autres, disait qu'il ne l'avait pas entendu, mais que la duchesse de Bourbon était fort susceptible de l'avoir dit.

« Attendu, ajoutait le digne homme, que malgré son esprit, elle avait le jugement très-peu sain. »

Madame la duchesse de Bourbon était petite plus que les petites femmes ne le sont ordinairement. Je lui fus présentée en 1815, et je la trouvai fort spirituelle de conversation. Elle était alors dans une dévotion mystique qui lui brouillait la cervelle; elle avait déjà fait des actes singuliers en 1793, lorsque étant en prison à Marseille, elle fit don de tous ses biens à la nation, probablement pour sauver sa tête. Le singulier, c'est que la Convention passa *à l'ordre du jour;* mais elle prit les biens, laissa sa tête à la duchesse, et même permit à toute sa personne de sortir de France. Elle s'en alla à Barcelonne, où les Français la trouvèrent

en 1809, et la traitèrent (à ce qu'elle me dit elle-même) avec une extrême politesse. L'abbé de Saint-Phar (1), qui m'avait de grandes obligations, et qui, alors, ne les avait pas encore NIÉES, fut mon introducteur de faveur auprès de la princesse. Elle fut parfaitement aimable et spirituelle, *pour moi*, je puis dire, car elle ne l'était pas pour tout le monde. J'y passai quelques soirées, et elle me parut une personne dont l'esprit eût été supérieur si elle avait eu plus de justesse dans son raisonnement. Mais l'absence de la raison est un poison mortel qui tue tout ce qu'il approche; rien ne plaît et ne convient. Aussi, n'ai-je pas profité de l'invitation que me fit la princesse de retourner souvent chez elle.

Elle avait été passionnée dans le temps pour le magnétisme; puis ensuite elle en était revenue aux rêveries de l'*illuminisme*. — Elle avait des visions. — Elle parlait, à côté d'elle, à un personnage qu'elle y croyait voir. Cette scène qui, dit-on, se renouvelait souvent, eut lieu un jour, tandis que j'étais chez elle; c'était, si je ne me trompe, dans l'été de 1815.

Elle était fort petite, ainsi que je l'ai dit, et pas mal ridicule par sa manière de se mettre. Elle

(1) Il était son frère naturel, ainsi que l'abbé de Saint-Albin; tous deux étaient fils du duc d'Orléans, et d'une danseuse de l'Opéra, appelée *Marquise*. Le duc d'Orléans lui acheta la terre de Villemonble à côté du Raincy. Elle en prit le nom.

avait un petit bonnet, moitié de l'époque, moitié de celle de Louis XVI, et cela sur un visage qui était tout entier de celle-là ; une robe qui n'était d'aucune, et enfin un air d'ensemble vraiment impossible à décrire. Le jour dont je parle, elle portait un de ces petits bonnets, et, par-dessus, un long voile, parce qu'elle venait de rentrer. — Elle marchait lentement dans le salon, et passait souvent près de la porte dont les deux battans étaient ouverts. Tout à coup, elle s'arrêta, comme si l'on eût ouvert l'autre porte, et regarda en souriant et en faisant un signe de tête.... A l'instant même, M. de Saint-Phar se mit à causer avec deux ou trois dames qui se trouvaient dans le salon, et voulut me comprendre dans la conversation. Mais j'avais été prévenue, et je m'aperçus que c'était là probablement un des accès de folie de la duchesse. En conséquence, je répondis à peine à l'abbé, et toute mon attention fut dirigée sur elle. Elle souriait toujours au nouveau venu ou à la nouvelle venue, et, lui donnant la droite, elle s'avance dans le salon en paraissant écouter avec intérêt.... Elle dit alors quelques paroles, et on entendit distinctement : « *Mais je crois que ce sera pour demain, et même j'en ai la certitude* (1) ». — L'abbé de Saint-Phar était au supplice... Il m'avait bien parlé de l'état de la duchesse de Bourbon ; mais il y avait

(1) On a parlé d'un comte de Roquefeuille ou chevalier de Roquefeuille que la duchesse croyait voir apparaître ; je n'en ai jamais entendu parler.

long-temps, et c'était sous l'Empire... Maintenant c'était bien différent; la princesse n'était plus pour lui *un objet de pitié qu'il allait voir à Barcelonne, parce qu'il faut être bon parent*, c'était une parente bien-aimée qui ne pouvait être trop louée ; quant à moi, je la suivais des yeux, je l'écoutais avec une extrême attention, et j'entendis très-distinctement une autrefois, tandis qu'elle parlait près de moi :

« Je l'ai dit... mais on ne m'écoute pas, et je crois que c'est en vain (1). »

Lorsque l'abbé s'aperçut que la scène se prolongeait assez pour me donner de la curiosité, il s'approcha de moi et me proposa de prendre congé de la duchesse, ce que je fis, bien convaincue qu'elle était entièrement folle, et je crois que je ne me trompais pas... Je parlerai de sa mort en son lieu; maintenant il faut parler de son mari.

Il y avait bien long-temps qu'il n'était plus l'original si charmant de *l'Amoureux de quinze ans*, quoiqu'il fût toujours amoureux; car c'était bien de lui qu'on pouvait dire qu'il vivait pour l'être; le pauvre homme a même été si loin qu'il en est mort; mais n'anticipons pas ; nous n'y sommes pas encore ! mais nous y arriverons.

Jamais il ne fut un homme si effacé que le duc de Bourbon à sa rentrée en France... Il s'occupa

(1) Peut-être la duchesse parlait-elle ainsi toute seule sans avoir d'accès de folie ; cependant, d'après tout ce qu'on disait, je crois que c'était cela.

d'abord de remettre en ordre quelque peu de fortune, ce à quoi nous avons pu voir que lui et son père étaient si bien parvenus, qu'ils se trouvèrent plus riches qu'avant la révolution, à cause des dettes que l'on avait payées en monnaie qui n'aurait pas eu cours dans tous les temps dans la maison de Condé... Mais cela est passé, il n'en faut plus parler. Cela donc une fois fait, M. le duc de Bourbon chassa comme feu Hippolyte, et si ce n'eût été cinq ou six procès par mois qui le faisaient appeler en Cour royale, en cour de Cassation, en première instance, il n'aurait été question de lui que par les lapins et les lièvres, gens pacifiques de leur nature, et n'ayant d'autres défauts que de prendre la fuite quand on proscrit les cornes.

On prend toujours les habitudes des gens qu'on voit le plus. Le duc de Bourbon, à force de vivre au milieu de toute cette espèce, était devenu tout-à-fait un homme *à gîte*, et lorsque Louis XVIII l'envoya chercher pour le faire partir pour la Vendée, il ne voulut jamais croire que l'empereur était débarqué à Cannes. Ce fut, à ce que me raconta une personne qui était chez le roi, une scène presque comique. Louis XVIII comprit à l'instant qu'un homme aussi *démoralisé* que le duc de Bourbon, pour parler comme Napoléon, serait presque nul dans une si grave circonstance; mais il *exigea* son départ, car il sentit aussi qu'un nom de *Bourbon* était une chose *absolue* et indispensablement voulue dans les provinces de l'Ouest. Ainsi c'étaient deux

vieillards, Monsieur et le duc de Bourbon qui DÉFENDAIENT la France, tandis que M. le duc d'Angoulême commandait quelques troupes dans le midi; et M. le duc de Berri était inactif à Paris, entre Virginie, la dame anglaise et quelques autres !... Le roi l'avait d'abord désigné pour aller commander en Franche-Comté. Le maréchal Ney représenta au roi que la présence du prince serait plus utile à la cause royale en demeurant dans Paris, lieu toujours central d'où partent les véritables coups qui atteignent les provinces... Les royalistes qui, plus tard, voulurent accabler le maréchal, ont présenté cette remarque faite à Louis XVIII, comme une perfidie; je ne le pense pas ainsi... Je n'excuse pas le maréchal, mais ce n'est pas là qu'il est coupable... ce n'est pas envers le roi ! !...

M. le duc de Bourbon fut nommé *gouverneur-général* des provinces de l'Ouest, et partit assez ennuyé de sa mission, mais néanmoins avec une ame française qui se ranimait à l'idée du combat. Il avait avec lui plusieurs anciens officiers de l'armée de son père, qui étaient des hommes courageux, mais malheureusement dont la vaillance ne s'était exercée que contre les Français !... et c'était une triste recommandation auprès des soldats!... Enfin le duc arriva dans l'Ouest; il s'occupa tout aussitôt de passer en revue les troupes de ligne, l'infanterie légère surtout dont il était colonel... mais à mesure qu'on apprenait le retour de l'empereur, les désertions devenaient plus fréquentes. Les choses en vinrent

au point (et je raconte ici fidèlement), que le prince n'avait ni armée, ni même un régiment. Il avait d'abord été à Angers, ce foyer qui devait se ressentir encore des derniers feux de la guerre sainte; mais tout y était mort et glacé! Partout le silence! Partout l'abandon. Alors un conseil de guerre fut tenu à Boispréau. On fit une proclamation pour rappeler les peuples au devoir; mais à peine était-elle affichée, que déjà il n'y avait plus de soldats. La garde nationale elle-même, composée d'anciens soldats de la république, de l'empire, et en général des armées de Napoléon, n'était pas fidèle au point d'inspirer de la confiance. Ce fut alors que le colonel Noireau, colonel de gendarmerie, fit faire des propositions (1) au prince. Le duc de Bourbon lui envoya le chevalier d'Auteuil son aide-de-camp, pour traiter avec lui, et le chargea de ses propositions en réponse à celles du colonel, lui donnant le billet ou la lettre suivante pour autorisation :

« J'autorise M. le chevalier d'Auteuil, mon aide-de-camp, à expliquer mes intentions à M. le colonel Noireau, au sujet de la lettre qu'il m'a écrite.

26 mars 1815.

» *Signé* L. H.-J. de BOURBON.

Le colonel Noireau fut poli, mais n'accorda qu'à

(1) Ce fut le colonel Noireau qui parla le premier pour offrir une retraite honorable au prince.

demi ce que demandait le prince. M. d'Auteuil demandait quarante passeports pour le prince et pour sa suite, et désirait que ses quarante passeports fussent en blanc ; le duc de Bourbon demandait en outre à être dirigé sur Bordeaux. Le colonel répondit que le prince serait dirigé sur Nantes, et de là sur l'Angleterre ou *sur l'Espagne*, et que pour les passeports en blanc qui lui allaient être remis, ils seraient tous signés par le chef d'escadron de gendarmerie. M. *Candel*, qui allait partir pour se rendre auprès de S. A. R. à Boispréau ; ce qui fut exécuté. C'est tout simplement une capitulation ; ce qu'on ne dit même pas dans les journaux après le 20 mars. Le duc de Bourbon se retira en Espagne. Il semble qu'il avait le pressentiment de la note de l'Angleterre le 17 avril.

On a blâmé la conduite du duc de Bourbon dans la Vendée ! On voulait qu'il y ressuscitât les prodiges et les merveilles de la belle Vendée sous Charrette ! Charrette ! l'un des héros les plus magnanimes, les plus vaillans que jamais les partis aient donnés ! il n'était pas facile de le remplacer ; et puis les temps n'étaient plus les mêmes.

---

## CHAPITRE XIII.

Le duc d'Orléans et MONSIEUR à Lyon. — Les commissaires royaux. — Les noms de l'empire. — Les noms de la Restauration. — Le duc de Trévise. — *Je ne suis qu'un Français de plus.* — Le mot n'est pas vrai. — Les lauriers des maréchaux. — *Ma cour d'Amiens.* — La fée Obstacle. — La Charte. — Les droits féodaux. — La petite main de Napoléon. — Alexis de Noailles. — Les congréganistes. — L'exil. — Le comte Portalis. — La bulle du pape. — Napoléon mis au ban de l'Europe. — Le drapeau brodé. — L'empereur Alexandre. — Scènes de Lyon. — Le régiment de dragons. — Le vieux soldat. — La main donnée. — Vive le roi !... — VIVE L'EMPEREUR !!!

Tandis que le duc de Bourbon capitulait en Bretagne, le comte d'Artois et le duc d'Orléans n'étaient pas plus heureux à Lyon. Cette campagne, faite par l'héritier présomptif de la couronne, et le premier prince du sang de la famille royale, contre l'homme qui venait reprendre dans le palais des rois de France une place bien autrement sanctionnée pour sa légitimité que celle réclamée par une race malheureuse, cette campagne ne pouvait avoir une issue différente que celle qu'elle eut en effet.

Monsieur avait été parfaitement accueilli à son entrée dans Paris ; on avait cité un mot charmant de lui, mais ce mot d'abord n'avait *pas été dit*, et nulle *phrase* pareille n'avait accompagné une si gracieuse parole ; au contraire, ses actions le mirent en évidence d'une manière fâcheuse. La première de ses fautes fut la nomination inconsidérée des commissaires envoyés par lui dans les provinces pour y proclamer la monarchie et la faire établir. Il choisit des hommes qui, par leurs noms presque inconnus à la génération présente, avaient par leurs principes une entière répulsion avec elle. Il y avait bien quelques noms de l'empire, mais ils se voyaient là comme expiation du reste. Et ce reste était en pleine hostilité avec la France impériale, directoriale, consulaire et révolutionnaire ! Mais on avait persuadé à la Restauration que la France était royaliste !

1re division. Paris. Le maréchal Pérignon.
2e. Mézieres. Le duc Larochefoucault de Doudeauville.
3e. Metz. Le maréchal Kellermann.
4e. Nancy. Le comte Roger de Damas.
5e. Strasbourg. Le chevalier de la Salle.
6e. Besançon. Le marquis de Champagne.
7e. Grenoble. Le comte Auguste de Juigné.
8e. Toulon. Le comte Bruneau de Boisgelin.
9e. Montpellier. Le comte Mathieu de Montmorency.
10e. Toulouse. Le comte Jules de Polignac, aide-de-camp de Monsieur.
11e. Bordeaux. Le comte Dejean.
12e. La Rochelle. M. Gilbert de Voysins, president en cour royale.

13e. RENNES. M. le comte de Ferrières.
14e. CAEN. M. le duc Charles de Plaisance.
15e ROUEN. M. Begouen, conseiller-d'état.
16e. LILLE. M. le maréchal Mortier, duc de Trévise.
17e. DIJON. M. le général Nansouty.
18e. LYON. Le comte Alexis de Noailles.
19e. PÉRIGUEUX. Le général Marescot.
20e. BOURGES. M. Otto, conseiller-d'état.
21e. TOURS. M. le vicomte d'Osmond.

Ainsi dans les vingt et un noms, nous y trouvons le duc de Trévise, le comte Dejean, le général Nansouty, le duc Charles de Plaisance, le maréchal Kellermann; mais tous les autres devaient être, comme je l'ai dit, eux-mêmes en hostilité avec la France. Il n'y avait même aucun des noms du faubourg Saint-Germain qui avaient tenu à l'empire. La rancune était encore trop fraîche.

Sans doute, M. le comte d'Artois fut aimable et charmant à sa rentrée en France; il a dit une foule de mots qui sont cités encore aujourd'hui.

« Je ne suis qu'un français de plus, » avait-il dit, *selon les journaux*, au préfet de Paris.

Eh bien! une vérité historique nécessaire à rétablir, c'est que MONSIEUR n'a jamais dit ce mot. Voici comment la chose se passa :

MONSIEUR, en recevant les complimens et l'adresse du corps municipal, soit qu'il fût ému, soit qu'il ne pût trouver d'abord la parole nécessaire, ne répondit RIEN... Lorsque ceux de ses partisans qui faisaient partie de la garde nationale furent

réunis, ils se dirent : *Ce silence est mauvais, il faut faire dire quelque chose à* MONSIEUR...

Et alors l'on arrangea le mot : *Je ne suis qu'un Français de plus.*

Voilà l'historique de ce mot qui, alors, fit tant de bruit. Je connais celui qui l'a inventé..

Lorsque le vice-président du corps-législatif, M. Félix Faulcon, alla le haranguer aux Tuileries, il était plus affermi et répondit véritablement :

« *Nous sommes tous Français, nous sommes tous frères !* »

Un des membres du sénat, à l'audience, s'écria : *Ah ! c'est bien le petit-fils d'Henri IV !*

« *Son sang coule dans mes veines*, répondit Monsieur. *Je désirerais avoir ses talens, mais je suis bien sûr d'avoir son cœur et son amour pour les Français.* »

Un autre jour, il se promenait dans les salles des Tuileries, accompagné de plusieurs maréchaux.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'il est doux, après vingt ans d'exil, de se reposer dans le palais de ses pères ! » Et se tournant vers les maréchaux :

« Et sur vos lauriers, Messieurs, » ajouta-t-il, avec le plus gracieux sourire.

Sans doute, tout cela était charmant ; mais arrivaient ensuite des ordonnances qui portaient en tête :

» Nous, Charles-Philippe de France, FILS DE FRANCE, MONSIEUR, frère du Roi, etc., etc. »

Comme si l'on eût voulu rajeunir jusqu'aux plus

simples vieilles coutumes! Et le roi lui-même, en passant à Amiens, disait à la cour royale:

« Je veux que MA cour d'Amiens, continue à faire exécuter les lois, et à rendre justice à MES sujets. »

Le jour où cette chose, légère en elle-même, parut dans les journaux, j'entendis des cris d'alarmes d'un côté, et de l'autre des craintes même parmi les raisonnables. Ce fut bien autre chose quand le roi se mit à exercer son office de roi. Sans doute, en 1787, il avait parlé pour la double représentation du tiers, il avait été *libéral* ainsi qu'on le disait à Versailles. Mais, depuis lors, tout était bien changé: et en admettant qu'il ne le fût pas, lui, tout avait marché à pas de géant, et Louis XVIII lui, était démeuré immobile; et puis ce mauvais génie de sa famille, *la fée Obstacle* lui apparut. Elle vint bien un peu tard, la Charte était *octroyée;* mais elle fit rentrer Louis XVIII derrière la vieille muraille de famille. Alors on vit agir cette maligne influence, *qui jamais n'apprit, jamais n'oublia rien* (1); et Louis XVIII, ne voyant plus dans la Charte que les tables de la loi se mit à dire:

De mon règne le dix-neuvième.

Il pensait que les épaules encore meurtries du sceptre d'airain de Napoléon, nous trouverions très-doux de n'être que *gaulés* à l'aide de *corvées, chevauchées,* saut de *poisson*, *droit de jambage*,

(1) Mot de Napoléon.

*transport de bœuf sur une charrette*, *baiser de mariée*, *silence des grenouilles*, *question préalable*, et enfin *voyage sur l'échafaud au retour des galères, pour avoir tué un lièvre* (1) !

Mais Napoléon avait un spécifique merveilleux pour médicamenter une nation avant tout guerroyante ; l'une de ses petites mains blanches et douces nous poussait bien, à la vérité, quelquefois rudement, mais aussi que nous montrait l'autre ? où nous conduisait-elle ?... Et puis on s'est étrangement trompé sur le règne de Napoléon. Ce n'était pas son gouvernement, ses lois, qui étaient despotiques. C'était lui...

Lorsque MONSIEUR fut à Lyon, il partit comme je l'ai dit avec M. le duc d'Orléans, accompagnés tous deux du maréchal Macdonald, l'homme le moins populaire dans l'armée et pour l'armée ; MONSIEUR avait aussi un état-major et une maison composés de manière à donner de *l'humeur*, M. le duc de Maillé, M. de Damas, M. de Vitrolles ; M. de Noailles était, je crois, à Vienne dans ce moment, et ce ne fut pas plus malheureux. M. de Noailles était de tous les hommes de la Restauration le plus dangereux pour elle, parce qu'il lui apportait ses propres intérêts à venger. Et malheur à ceux qui voulaient de la vengeance !

Il faut remonter un peu haut pour trouver la

(1) Tous ces mots appartiennent vraiment aux droits seigneuriaux qui existaient avant la révolution.

cause de cette haine du comte Alexis de Noailles ; la voici. J'ai déjà dit que pour les faits principaux de la Restauration, je les abandonnais aux journaux. J'aime beaucoup mieux parler de ce qui est inconnu au lecteur, ou du moins si peu connu, qu'il peut lui être agréable de le retrouver ici.

On doit se rappeler un événement qui fit grand bruit en 1811. Ce fut l'expulsion du comte Portalis du conseil-d'état, à cause de la bulle d'excommunication fulminée contre l'empereur par le pape. M. de Portalis était alors directeur-général de l'imprimerie et de la librairie; il ne voulut pas nommer le coupable, qui était l'abbé d'Astroz, qui lui-même avait affiché la bulle à la porte de Notre-Dame. Cet abbé d'Astroz, aujourd'hui archevêque de Toulouse, était cousin de Portalis. Ce n'est pas que l'empereur se souciât beaucoup des foudres du Vatican ; nous n'étions plus au temps de Sixte-Quint; mais il ne voulait pas, et il avait raison, que le pape fit la loi dans sa capitale. C'était pour la seconde fois qu'une bulle y paraissait, la première en 1809, y avait déjà été importée par le comte Alexis de Noailles. Il fut donc arrêté en 1809, comme chef des congréganistes, tandis que l'empereur était vainqueur à Wagram. L'empereur donna l'ordre de lui envoyer M. Alexis de Noailles à son quartier-général à Schœnbrunn pour y être mis à la disposition du prince Berthier. On nomma en même temps. M. de Noailles sous-lieutenant. Son père le vicomte de Noailles, était l'un des hom-

mes les plus vaillans de son temps ; le fils devait donc aimer l'uniforme et l'odeur de la poudre ; voilà comme raisonnait l'empereur. Mais il aimait mieux celle de l'encens, et préférait le surplis à l'uniforme. En conséquence, Alexis de Noailles prétendit qu'il n'avait de vocation que pour la prêtrise, qu'il mourrait martyr si on le voulait, mais qu'il ne partirait pas. Comme il n'était pas question de tortures, l'empereur ordonna seulement qu'il fût renfermé à Vincennes, et comme on trouva dans sa correspondance des brutalités offensantes pour l'empereur, et que ses relations avec les congréganistes de Bordeaux, Lyon et d'autres villes de France furent prouvées, à son retour l'empereur lui fit donner un passeport pour la Suisse avec défense de revenir en France. Il ne demeura pas en Suisse, et s'en fut en Suède, auprès du prince royal dont il fut aide-de-camp dans les campagnes de 1813 à 1814. Mais ce fut à l'époque de la Restauration qu'arriva pour lui le moment du triomphe. Il fut attaché à MONSIEUR comme aide-de-camp et fut en même temps dans la plus haute faveur. Il était chef de toute la congrégation en robe longue et courte (1), et bien digne de cette haute fonction.

(1) C'est ici le lieu de dire que l'empereur, loin d'avoir de la haine contre M. Portalis, et ne voyant que les services de son père et de M. Siméon, son oncle, le rappela de son exil et le fit premier président de la cour d'Angers. La punition de M. de Noailles fut aussi bien douce et digne de la grande ame de Napoléon.

Pour revenir à M. le comte d'Artois, il partit donc de Paris pour Lyon dans la nuit du 5 au 6, et y arriva le matin du 8 à 10 heures. Les journaux dirent alors, que le prince avait été reçu par acclamation par le peuple et les troupes. Cela n'est pas vrai; les troupes furent mornes, le peuple silencieux. Ce n'est pas là un accueil *enthousiaste;* et tout révélait ce qui se passa un jour plus tard. Le duc de Feltre, dans son rapport à la chambre des députés, dit que *S. A. R. avait montré la plus grande énergie;* mais elle fut inutile. C'était déjà une faute de mettre MONSIEUR en présence de Napoléon; c'est en vain qu'il fut *brave,* c'est en vain qu'il fit faire lui-même des barricades... Hélas! quelques mois seulement s'étaient écoulés depuis que son entrée dans cette même ville de Lyon avait été triomphale! Des fleurs, des palmes étaient jetées sous ses pieds; on voulait traîner sa voiture, on le suivait, on le bénissait! et maintenant il arrivait presque seul dans cette même ville dont l'esprit du moment ne l'appelait plus au milieu d'elle.

Cependant le premier moment fut agité! et les symptômes parurent favorables, mais ce ne fut qu'une lueur. Le pont de la Guillotière n'en devait pas moins voir passer quelques heures après Napoléon et son triomphe. Toutefois la garde nationale à cheval était tellement enthousiaste, qu'en la voyant tous ceux qui l'entouraient augurèrent bien de leur position; mais des avis sûrs furent donnés au comte d'Artois, dans la nuit même; ils étaient

uniformes ; ils portaient que le peuple était pour l'empereur , et TOUS disaient , comme une cruelle leçon , que ce même peuple , pauvre et laborieux avait long-temps compté sur l'abolition des droits réunis , et que du moins l'empereur ne les avait jamais trompés. Non-seulement le peuple se prononça , mais toutes les autorités civiles et militaires furent abandonnées , et comment la conserver devant une masse qui énonce une volonté avec la fermeté de la force. On proclame au nom du roi , et déjà le roi n'a plus un soldat pour faire respecter la Restauration , et elle n'a qu'un an d'existence ! Le maréchal Oudinot était bien accouru à la tête des grenadiers royaux ; mais que faisait cela ? Le duc d'Angoulême manœuvrait dans le Midi , tandis que la duchesse d'Angoulême agissait à Bordeaux. Mais tous ces mouvemens devaient prouver que la Restauration n'avait pas pris racine dans la terre où on l'avait implantée.

Ce fut à Borugoing que Napoléon reçut la nouvelle de l'entrée du comte d'Artois à Lyon. Il sourit en l'apprenant, et dit depuis à Paris à quelqu'un qui me le redit le même jour :

« Si j'eusse appris la même nouvelle avant d'arriver à Grenoble , j'aurais été inquiet ; mais à Lyon, je ne pouvais craindre qu'une chose , c'était que le comte d'Artois y demeurât. »

Et il hésita un instant. Puis il poursuivit :

« Parce que je ne voulais pas que mon retour aux Tuileries fût marqué par une goutte de sang ! »

Et pendant que de telles pensées sortaient de son ame, le 13 mars même, les souverains alliés faisaient une proclamation circulaire par laquelle ils faisaient savoir au MONDE ENTIER que :

« *Napoléon Bonaparte s'était placé hors des relations civiles et sociales, et que, comme ennemi et perturbateur du repos public, il s'était lui-même livré à la vindicte générale !* »

C'est ainsi que les souverains alliés mirent au ban de l'univers celui qui l'avait fait retentir de sa renommée ! C'est ainsi que la Restauration, qui chancelait sur son trône mal affermi, avilissait l'oint du Seigneur, tout en réclamant le droit divin !

« Il est vrai qu'en même temps l'impératrice d'Autriche brodait pour l'empereur de Russie un drapeau sur lequel était écrit :

« *Union indissoluble entre François et Alexandre !*

L'empereur Alexandre en avait juré bien d'autres à Erfurt ! Il me semble, en vérité, voir une femme galante dire à l'un de ses amans ; « *je vous aimerai toute ma vie* ! »

J'ai dit plus haut que le comte d'Artois fit faire des barricades, et voulut même faire détruire les ponts jetés sur le Rhône afin d'empêcher ou de retarder l'arrivée de l'empereur dans Lyon. Mais au premier mot prononcé dans le conseil municipal, il s'éleva des murmures qui traduisaient tout l'esprit de la ville. Aussitôt que les ouvriers eurent même un

soupçon de ce projet, des groupes se formèrent et proférèrent des paroles menaçantes. Voilà comment l'enthousiasme de Lyon se manifestait !

Alors le comte d'Artois voulut essayer une revue. Il est étrange que l'hallucination allât jusque-là !

Il y avait alors à Lyon plusieurs régimens revenant de la guerre d'Espagne. Il s'y trouvait entre autres le 13e régiment de dragons (1). Lorsque le prince s'approcha d'eux, pas un cri ne partit des rangs. Le comte d'Artois salua avec une grace charmante l'étendart du régiment, et sourit avec bonté au colonel. Un témoin oculaire de cette scène m'a dit que jamais il n'avait vu le comte d'Artois aussi *gracieusement Français que dans ce salut et ce* sourire.

« Voilà un beau régiment, colonel, dit-il au chef. J'espère que je puis compter sur ces braves gens ! »

Le colonel parut ému ou plutôt embarrassé, et ne répondit que quelques mots très-bas que le prince ne put entendre : il répéta sa question :

« Monseigneur, répondit le colonel, je mourrai

(1) Comme il y avait en Espagne une grande quantité de régimens provisoires, je ne sais si le 13e était le 13e dragons ou le 13e provisoire ; au surplus, cela est peu important. Les régimens provisoires étaient formés de plusieurs débris d'autres régimens de dragons, presque détruits depuis leur entrée en Espagne ; l'empereur ne voulait pas montrer des cadres aussi appauvris à la France, après qu'elle les avait donnés si beaux !

pour le service du roi ! Mais, ajouta-t-il plus bas je ne puis m'engager pour mes soldats, surtout s'ils doivent tirer sur leurs compatriotes. Il s'arrêta, puis élevant et agitant son sabre, il s'écria d'une voix altérée mais haute :

« Vive le roi ! »

Le silence le plus absolu répondit à cet appel du chef.

« Vive le roi ! » répéta-t-il encore !

Cette fois, il y eut quelques murmures, et la physionomie tout à l'heure impassible et morne des soldats, commença à s'animer et à devenir menaçante. Le comte d'Artois comprit tout ce que sa situation avait de périlleux, mais en même temps de haute importance que les troupes de Lyon vinssent à lui, et c'était la moitié de la partie gagnée ; il comprit cela en vrai fils de Henri IV, cette fois, en héros. Il s'approcha d'un maréchal-des-logis qu'il savait être influent sur les autres sous-officiers, et il lui tendit la main. Le vieux dragon rougit de surprise, mais sa main ne s'avança pas.

— Eh bien ! lui dit le comte d'Artois, ne veux-tu pas recevoir de moi, pour ton régiment, une marque d'estime.

Le vieux sous-officier ne répondit que par une sorte de grondement intérieur. Ensuite il dit :

— Personne, dans le régiment, n'a de haine pour le roi, monseigneur.

— Eh bien ! dit le prince, crie donc avec moi : Vive le roi !

— Je ne puis pas, dit le vieux soldat. Et tout aussitôt il s'écria :

— Vive l'empereur !

Alors ce fut un roulement de tonnerre, et tout le régiment cria comme d'une seule voix :

Vive l'empereur !

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME.

# TABLE

## DU TOME DIX-NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE.

